

L'onanisme; ou dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation / Traduit du Latin.

Contributors

Tissot, S. A. D. 1728-1797.

Publication/Creation

Paris : Laporte, 1785.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/e6wqegxe>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



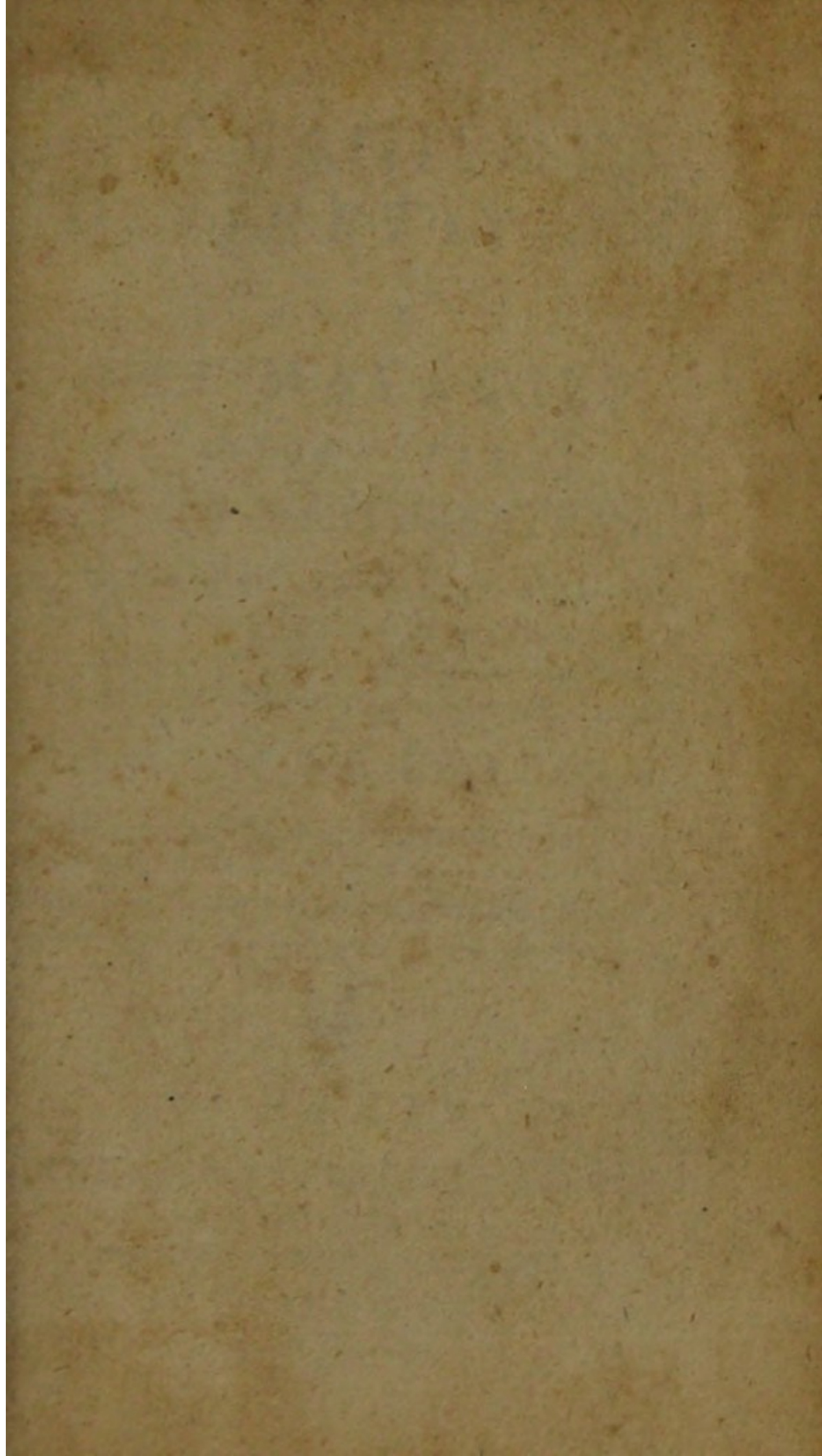
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







51516/A 115





425570

L'ONANISME.
DISSERTATION

S U R

LES MALADIES

P R O D U I T E S

PAR LA MASTURBATION.

Par M. TISSOT, Docteur en Médecine,
de la Société Royale de Londres, de
l'Académie Médico-Physique de Basle,
& de la Société économique de Berne.

TROISIÈME ÉDITION

Considérablement augmentée.

Propriis extinctum vivere criminibus. GALL.



A P A R I S.

Chez LA PORTE, Imprimeur-Libraire,
rue des Noyers.

M. DCC. LXXXV.

Avec permission.





P R É F A C E.

IL est triste de s'occuper des crimes de ses semblables ; leur considération afflige & humilie ; il est doux d'espérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence , & à adoucir les misères qui en sont les suites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eût été si j'eusse écrit en latin , c'est l'embarras d'exprimer des images dont les termes & les expressions sont déclarées indécentes par l'usage. Il m'en auroit infiniment coûté s'il eût fallu me dispenser de cette attention ; & cette disposition , dont j'ose me glorifier , m'a rendu le travail moins coûteux qu'il ne l'auroit été si malheureusement elle m'eût manqué ; cependant je l'ai encore trouvé hérissé de difficultés. J'ose assurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet ouvrage toute la bien-séance dans les termes dont il étoit

susceptible. Il y a des écueils inséparables de la matiere ; comment les éviter ? Falloit il se taire sur des objets aussi importants ? Non sans doute. Les Auteurs sacrés ; les Peres de l'Eglise , qui presque tous écrivent en langues vivantes , les Auteurs Ecclésiastiques , n'ont pas cru devoir garder le silence sur les crimes obscènes , parce qu'on ne pouvoit pas les désigner sans mots. J'ai cru devoir suivre leur exemple ; & j'oserai dire avec Saint Augustin : *Si ce que j'ai écrit scandalise quelque personne impudique , qu'elle accuse plutôt sa turpitude , que les paroles dont j'ai été obligé de me servir pour expliquer ma pensée sur la génération des hommes. J'espere que le lecteur pudique & sage me pardonnera aisément les expressions que j'ai été obligé d'employer.*

J'ajouterai à ce que dit ce saint homme , que j'espere mériter la reconnoissance & l'approbation des gens vertueux & éclairés , qui connoissent la turpitude de l'univers , & qui loueront , si non mes succès , au moins mon entreprise.

P R E F A C E.



Je n'ai pas touché, non plus que dans la première édition, la partie morale; & cela par la raison d'*Horace*.

----- Quod Medicorum est
Promittunt Medici.

Je me suis proposé d'écrire des maladies produites par la masturbation, & non point du crime de la masturbation; n'est-ce pas d'ailleurs assez en prouver le crime, que de démontrer qu'elle est un acte de suicide. Quand on connoît les hommes, on se persuade aisément qu'il est plus aisé de les détourner du vice par la crainte d'un mal présent, que par des raisonnemens fondés sur des principes dont on n'a pas assez de soin de leur inculquer toute la vérité. Je me suis appliqué ce qu'un homme, dont notre siècle se glorifiera chez la postérité la plus reculée, fait dire à un Religieux. *On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la priere à un homme qui ne croit pas en Dieu; la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'im-*

mortalité de l'ame. L'entreprise est laborieuse , & les rieurs ne sont pas pour nous (1). Marphurius doutoit de tout , Sganarelle lui donna des coups de bâton , & il crut.

Veuille celui qui peut tout , répandre sur mes vues cette bénédiction sans laquelle nos foibles travaux ne peuvent rien ! Paul plante , Apollon arrose , c'est DIEU qui donne l'accroissement.

(1) Lettres Persan. 49.

A Lausanne le 5 Mai 1764,

T A B L E

DES ARTICLES.

INTRODUCTION, page 1

ARTICLE PREMIER.

LES SYMPTÔMES.

SECTION I. Tableau tiré des Ouvrages des Médecins,	5
SECT. II. Observations communiquées,	21
SECT. III. Tableau tiré de l'Onania,	24
SECT. IV. Observation de l'Auteur,	29
SECT. V. Suite de la masturbation chez les femmes,	52

ARTICLE II.

LES CAUSES.

SECT. VI. Importance de la liqueur sé- minale,	61
SECT. VII. Examen des circonstances qui accompagnent l'émission,	73

T A B L E.

SECT. VIII. <i>Causes & dangers particuliers à la masturbation,</i>	92
---	----

A R T I C L E I I I.

L A C U R A T I O N.

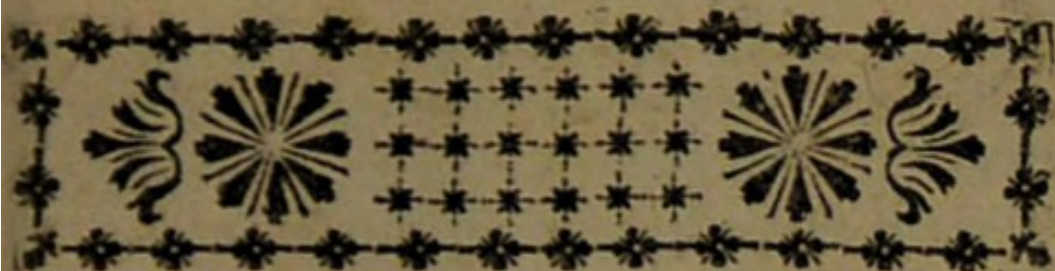
SECT. IX. <i>Moyens de guérison proposés par les autres Médecins,</i>	111
SECT. X. <i>Pratique de l'Auteur,</i>	129
<i>L'air,</i>	133
<i>Les alimens,</i>	138
<i>Le sommeil,</i>	159
<i>Les mouvemens,</i>	163
<i>Les évacuations,</i>	165
<i>Les passions,</i>	169
<i>Les remèdes,</i>	171

A R T I C L E I V.

M A L A D I E S A N A L O G U E S.

SECT. XI. <i>Les pollutions nocturnes,</i>	205
<i>Digression sur les maladies occasionnées par trop de semence,</i>	207
SECT. XII. <i>Gonorrhée simple,</i>	229

Fin de la Table.



ESSAI

S U R

LES MALADIES

P R O D U I T E S

PAR LA MASTURBATION.



INTRODUCTION.

Nos corps perdent continuellement ; & si nous ne pouvions pas réparer nos pertes , nous tomberions bientôt dans une foiblesse mortelle. Cette réparation se fait par les alimens ; mais ces alimens doivent subir dans nos corps différentes préparations , que l'on comprend sous le nom de nutritions. Dès qu'elle ne se fait pas ou qu'elle se fait mal , tous ces alimens deviennent inutiles, & n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux

que l'épuisement entraîne. De toutes les causes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut-être point de plus commune que les évacuations trop abondantes.

Telle est la fabrique de notre machine, & en général des machines animales, que, pour que les alimens acquierent ce degré de préparation nécessaire pour réparer le corps, il faut qu'il reste une certaine quantité d'humeurs déjà travaillées, naturalisées, si l'on veut me permettre ce terme. Si cette condition manque, la digestion & la coction des alimens reste imparfaite, & d'autant plus imparfaite, que l'humeur qui manque est plus travaillée & d'une plus grande importance.

Une nourrice robuste qu'on tueroit en lui tirant quelques livres de sang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à son enfant, quatre ou cinq cents jours de suite sans en être sensiblement incommodée, parce que le lait est de toutes les humeurs la moins travaillée; c'est une humeur qui est presque encore étrangère, au lieu que le sang est une humeur essentielle. Il en est une autre, la liqueur séminale, qui influe si fort sur les forces du corps, & sur la perfection des digestions qui les réparent

que les Médecins de tous les siècles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur, affoiblissoit plus que celle de quarante onces de sang. L'on peut se faire une idée de son importance, en observant les effets qu'elle opere dès qu'elle commence à se former; la voix, la physionomie, les traits mêmes du visage changent; la barbe paroît; tout le corps prend souvent un autre air, parce que les muscles acquierent une grosseur & une fermeté qui forment une différence sensible entre le corps d'un adulte & celui d'un jeune homme qui n'a pas passé la puberté. L'on empêche tous ces développemens en emportant l'organe qui sert à la séparation de la liqueur qui les produit; & des observations vraies prouvent que l'amputation des testicules dans l'âge de la virilité, a procuré la chute de la barbe, & le retour d'une voix enfantine (1). Peut-on douter, après cela, de la force de son action sur tout le corps, & ne pas sentir par là même combien de maux doit procurer la profusion d'une humeur si précieuse? Sa destination détermine le seul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quel-

(1) Boerhaave, prælectiones ad instit. §. 658, t. 5, p. 444. edit. Goett.

quefois l'écoulement. Elle peut se perdre involontairement dans des songes lascifs. L'Auteur de la Genese nous a laissé l'histoire du crime d'*Onan*, sans doute pour nous transmettre celle de son châtimement; & nous apprenons par *Galien* que *Dio-gene* se souilla en commettant le même crime.

Si les dangereuses suites de la perte trop abondante de cette humeur ne dépendoient que de la quantité, ou étoient les mêmes à quantité égale, il importeroit peu, relativement au physique, que cette évacuation se fît de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond, qu'on me permette encore cette expression, mon sujet autorise des licences de cette espece. Une quantité trop considérable de semence, perdue dans des voies de la nature, jette dans des maux très-fâcheux; mais qui le sont bien davantage, quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature. Les accidens que ceux qui s'épuisent dans un commerce naturel éprouvent, sont terribles: ceux que la masturbation entraîne, le sont bien plus. Ce sont ces derniers qui sont proprement l'objet de cet ouvrage; mais la liaison intime, qu'ils ont avec les premiers, empêche d'en sé-

parer le tableau. C'est ce tableau commun qui formera mon premier article : il sera suivi de l'explication des causes , second article , dans lequel j'exposerai celles qui rendent les suites de la masturbation plus dangereuses : les moyens de guérison , & des remarques sur quelques maladies analogues finiront l'ouvrage. Je joindrai par-tout les observations des meilleurs Auteurs à celles que j'ai faites moi-même.



ARTICLE PREMIER.

Les Symptômes.

SECTION PREMIERE.

Tableau tiré des Ouvrages des Médecins.

HIPPOCRATE, le plus ancien, le plus exact des observateurs , a déjà décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *consomption dorsale* (1). « Cette maladie naît, dit-il, de la moëlle de l'épine du dos. Elle

(1) De morb, lib, II, c. XLIX, Foës. p. 479.

» attaque les jeunes mariés, ou les li-
 » bidineux. Il n'ont pas de fièvre ; &
 » quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent
 » & se consomment. Ils croient sentir des
 » fourmis qui descendent de la tête le
 » long de l'épine. Toutes les fois qu'ils
 » vont à la selle ou qu'ils urinent, ils
 » perdent abondamment une liqueur sé-
 » minale très-liquide. Ils sont inhabiles
 » à la génération, & ils sont souvent
 » occupés de l'acte vénérien dans leurs
 » songes. Les promenades sur-tout dans
 » les routes pénibles, les essoufflent, les
 » affoiblissent, leur procurent des pesan-
 » teurs de tête & des bruits d'oreille ;
 » enfin une fièvre aiguë (*Lipyria*) ter-
 » mine leurs jours. » Je parlerai dans un
 autre endroit de cette espèce de fièvre.

Quelques médecins ont attribué à la
 même cause, & ont appelé *seconde con-*
somption dorsale d'Hipocrate, une mala-
 die qu'il décrit ailleurs (1), & qui a quel-
 que rapport avec cette première. Mais
 la conservation des forces qu'il spécifie
 particulièrement, me paroît une preuve
 convaincante que cette maladie ne dé-
 pend point de la même cause que la pre-
 mière. Elle paroît plutôt être une affec-
 tion rhumatismale.

(1) De glandulis, Fœs. p. 273.

« Ces plaisirs, dit *Celse*, dans son excellent livre sur la conservation de la santé, nuisent toujours aux personnes foibles, & leur fréquent usage affoiblit les forts (1). »

L'on ne peut rien voir de plus effrayant, que le tableau qu'*Aretée* nous a laissé des maux produits par une trop abondante évacuation de semence. « Les jeunes gens, dit-il, prennent & l'air & les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles, effeminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides & même imbécilles ; leurs corps se courbent, leurs jambes ne peuvent plus les porter, ils ont un dégoût général, ils sont inhabiles à tout ; plusieurs tombent dans la paralysie (2). » Dans un autre endroit il met les plaisirs de l'amour dans le nombre des six causes qui produisent la paralysie (3).

Galien a vu la même cause occasionner des maladies du cerveau & des nerfs, & détruire les forces (4) ; & il rapporte ailleurs, qu'un homme qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie,

(1) De re medicâ, lib. I, cap. IX & I.

(2) De signis & caus. diut. morb. l. II c. V.

(3) L. I, c. VII, p. 34, edit. BOERHAAVE.

(4) Comm. tert. in lib. III. HIP. de morb. vulg. oper. omn. t. III, pag. 582.

mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

Pline le naturaliste nous apprend que *Cornelius Gallus*, ancien préteur, & *Titus Ætherius*, chevalier Romain, moururent dans l'acte même du coït (1).

» L'estomac se dérange, dit *Aëtius*,
 » tout le corps s'affoiblit, l'on tombe
 » dans la pâleur, la maigreur, le des-
 » séchement: les yeux se cavent (2) ».

Ces témoignages des anciens les plus respectables, sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. *Sanctorius*, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celle-ci affoiblissoit l'estomac, ruinoit les digestions, empêchoit l'insensible transpiration dont les dérangemens ont des suites si fâcheuses, produisoit des chaleurs de foie & de reins, dispoisoit au calcul, diminuoit la chaleur naturelle, & entraînoit ordinairement la perte ou l'affoiblissement de la vue (3).

Lommius, dans ses beaux commentaires sur les passages de *Celse*, que j'ai

(1) *Historia mundi*, Lib. VII, c. LIII. p. 124.

(2) *Terrab.* III. *Serm.* III, c. XXXIV.

(3) *Med. stad. sect.* 6. *aph.* 15. 19. 21. 23

cité, appuie le témoignage de son Auteur par ses propres observations. « Les
 « émissions fréquentes de semence re-
 « lâchent, dessèchent, affoiblissent, éner-
 « vent & produisent une foule de maux;
 « des apoplexies; des léthargies, des
 « épilepsies, des assoupissemens, des
 « pertes de vue, des tremblemens, des
 « paralysies, des spasmes, & toutes les
 « especes de goutte les plus deloureu-
 « ses (1). »

L'on ne lit point sans horreur la description que nous a laissée *Tulpius*, ce célèbre bourg-mestre & médecin d'Amsterdam: « Non-seulement, dit-il, la moëlle
 « de l'épine maigrit, mais tout le corps
 « & l'esprit languissent également; l'homme périt misérablement. *Samuel Vespretius* fut attaqué d'une fluxion d'une
 « humeur excessivement âcre qui se jetta
 « d'abord sur le derriere de la tête & la
 « nuque; elle passa de là sur l'épine, les
 « lombes, les flancs & l'articulation de
 « la cuisse, & fit souffrir à ce malheureux des douleurs si vives, qu'il devint tout à fait défiguré & tomba
 « dans une petite fièvre qui le consumoit, mais pas assez vite à son gré;
 « & son état étoit tel, qu'il invoqua plus

» d'une fois la mort avant qu'elle vînt
 » l'arracher à ses maux (1). »

Rien, dit un célèbre Médecin de Louvain, n'affoiblit autant & n'abrege autant la vie. (2)

Blancard a vu des gonorrhées simples, des consumptions, des hydropisies qui dépendoient de cette cause (3); & *Muys* a vu un homme encore d'un bon âge attaqué d'une gangrene spontanée du pied, qu'il attribua à des excès vénériens (4)

Les mémoires des Curieux de la Nature parlent d'une perte de vue; l'observation mérite d'être rapportée en entier. L'on ignore, dit l'auteur, quelle sympathie les testicules ont avec tout le corps, mais sur-tout avec les yeux. *Salmuth* a vu un savant hypocondriaque devenir fou, & un autre homme se dessécher si prodigieusement le cerveau, qu'on l'entendoit vaciller dans le crâne., l'un & l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vu moi-même un homme de cinquante-neuf ans qui, trois semaines après avoir épousé une jeune femme,

(1) Obs. Med. lib. III. c. XXIV.

(2) ZIPÆUS, fundam. med. Parte II, art. 6.

(3) Instit. med. Part. II, c. XXVIII.

(4) Praxis chirurgica, Décur. I, obs. 4.

tomba tout-à-coup dans l'aveuglement , & mourut au bout de quatre mois (1).

« La trop grande dissipation des esprits animaux affoiblit l'estomac , ôte
 « l'appétit ; la nutrition n'ayant plus lieu ,
 « le mouvement du cœur s'affoiblit ,
 « toutes les parties languissent , l'on
 « tombe même dans l'épilepsie (2) » .
 Nous ignorons , il est vrai , si les esprits animaux & la liqueur génitale sont la même chose ; mais l'observation nous a appris , comme on le verra plus bas , que ces deux fluides ont une très-grande analogie , & que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. M. *Hoffmann* a vu les plus fâcheux accidens suivre la dissipation de la semence. « Après
 « de longues pollutions nocturnes , dit-il , non-seulement les forces se perdent ,
 « le corps maigrit , le visage pâlit , mais
 « de plus , la mémoire s'affoiblit ; une
 « sensation continuelle de froid saisit tous
 « les membres , la vue s'obscurcit , la
 « voix devient rauque (3) : tout le corps

(1) Decur. II , ann. 5 , Append. observ. 88 , pag. 56

(2) SCHELAMMER , ars medendi universa. Lib. II , sect. II , c. IV , §. 23.

(3) Conf. Cent. 2 & 3. Cas. 102. T. III. pag. 293.

„ se détruit peu-à-peu, le sommeil trou-
 „ blé par des rêves inquiétans ne répare
 „ point, & l'on éprouve des douleurs
 „ semblables à celles qu'on ressent après
 „ qu'on a été meurtri par des coups (1). „

Dans une consultation pour un jeune
 homme qui, entr'autres maux, s'étoit at-
 tiré par la masturbation une foiblesse to-
 tale des yeux, il dit : « qu'il a vu plu-
 „ sieurs exemples de gens, qui, même
 „ dans l'âge fait, c'est-a-dire, quand le
 „ corps jouit de toutes ses forces, s'é-
 „ toient attiré, non-seulement des rou-
 „ geurs, & des douleurs extrêmement
 „ vives dans les yeux, mais encore une
 „ si grande foiblesse de vue, qu'ils ne
 „ pouvoient lire ni écrire quoi que ce soit.
 „ J'ai même vu, ajoute-t-il, des gouttes
 „ sereines produites par cette cause (2). „

L'on verra avec plaisir l'histoire même de
 la maladie qui donna lieu à cette con-
 sultation. « Un jeune homme s'étant li-
 „ vré à la masturbation dès l'âge de quinze
 „ ans, & l'ayant exercée très-fréquem-
 „ ment jusqu'à vingt-trois, tomba pen-
 „ dant cette période dans une si grande
 „ foiblesse de tête & des yeux, que sou-
 „ vent ces derniers étoient saisis de vio-

(2) Même endroit, Cas. 103.

(1) Même endroit, Cas. 103.

« lens spasmes dans le tems de l'émission
 « de la semence. Dès qu'il vouloit lire
 « quelque chose, il éprouvoit un étour-
 « dissement semblable à celui de l'ivresse;
 « la papille se dilata extraordinairement;
 « il souffroit dans l'œil des douleurs ex-
 « cessives; les paupieres étoient très-pe-
 « santes, elles se colloient toutes les
 « nuits; ses yeux étoient toujours bai-
 « gnés de larmes, & il s'amassoit dans
 « les deux coins, qui étoient très-dou-
 « loureux, beaucoup d'une matiere blan-
 « châtre. Quoiqu'il mangeât avec plai-
 « sir, il étoit réduit à une extrême mai-
 « greur; & dès qu'il avoit mangé, il tom-
 « boit dans une espece d'ivresse. » Le
 même auteur nous a conservé une autre
 observation, dont il avoit été le témoin
 oculaire, & que je crois devoir placer
 ici. « Un jeune homme de dix-huit ans,
 « qui s'étoit livré fréquemment à une ser-
 « vante, tomba tout-à-coup en foiblesse
 « avec un tremblement général de tous
 « ses membres, le visage rouge & le
 « pouls très-foible. On le tira de cet état
 « au bout d'une heure, mais il resta dans
 « une langueur générale. Le même accès
 « revenoit très-fréquemment avec une
 « très-forte angoisse, & lui procura au
 « bout de huit jours une contraction &
 « une tumeur du bras droit, avec une

» douleur au coude qui redoubloit tous-
 » jours avec l'accès. Le mal alla pen-
 » dant longtems en augmentant, mal-
 » gré beaucoup de remèdes : enfin M.
 » *Hoffmann* le guérit (1). »

M. *Boerhaave* peint ces maladies avec
 cette force & cette précision qui carac-
 térisent tous les tableaux. « La trop grande
 » perte de semence produit la lassitude,
 » la débilité, l'immobilité, des convul-
 » sions, la maigreur, le desséchement,
 » des douleurs dans les membranes du
 » cerveau, émousse les sens, & sur-tout
 » la vue; donne lieu à une consommation
 » dorsale, à l'indolence, & à diverses
 » maladies qui ont de la liaison avec celles-
 » là (2). »

Les observations que ce grand homme
 communiquoit à ses auditeurs, en leur
 expliquant cet aphorisme, & qui porte
 sur les différens moyens d'évacuation,
 ne doivent pas être omises. « J'ai vu un
 » malade dont la maladie commença par
 » une lassitude & une foiblesse dans tout
 » le corps, sur-tout vers les lombes;
 » elle fut accompagnée du jeu des ten-
 » dons, des spasmes périodiques & de

(1) De morb. ex nimia venere, §. 18, oper. omn. suppl. pars prim. p. 496.

(2) Institut. §. 776, de la trad. de M. D. L. M.

» la maigreur, de maniere à détruire tout
 » le corps; il sentoît aussi de la douleur
 » dans les membranes mêmes du cerveau,
 » douleur que les malades nomment ar-
 » deur sèche, qui brûle continuellement
 » en dedans les parties les plus nobles.

« J'ai vu un jeune homme attaqué de
 » la consommation dorsale. Il étoit d'une
 » jolie figure, & malgré qu'on l'eût sou-
 » vent averti de ne se point trop livrer
 » au plaisir, il s'y livra néanmoins, &
 » il devint si difforme avant sa mort,
 » que cette grosseur charnue, qui paroît
 » au dessus des apophyses épineuses des
 » lombes, s'étoit entièrement affaissée.
 » Le cerveau même dans ce cas paroît
 » être consumé; en effet, les malades
 » deviennent stupides. Ils deviennent si
 » roides, que je n'ai point vu une aussi
 » grande immobilité du corps produite
 » par une autre cause. Les yeux mêmes
 » sont si hébétés qu'ils n'ont plus la fa-
 » cilité de voir (1) ».

M. de Senac peignoit, dans la pre-
 miere édition de ses essais, les dangers
 de la masturbation, & annonçoit aux vic-
 times de cette infamie toutes les infir-
 mités de la vieillesse la plus languis-

(1) Comment. sur le même endroit, T. VII,
 page 214.

sante, à la fleur de leur âge. L'on peut voir dans les éditions suivantes les raisons de la suppression de ce morceau & de quelques autres.

M. *Ludvig*, en décrivant les maux qui surviennent aux évacuations trop abondantes, n'oublie pas la spermatique. » Les » jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe, » qui se livrent à la lasciveté, ruinent » leur santé en dissipant des forces qui » étoient destinées à amener leurs corps » à son point de plus grande vigueur, » & enfin ils tombent dans la consommation (1). »

M. *de Gorder* donne un détail des accidens les plus tristes dépendans de cette cause, mais il seroit trop long de le copier : je renvoie à son ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'est servi (2).

Après avoir rapporté la description de la consommation dorsale d'*Hippocrate*, telle qu'on l'a lue plus haut, M. *van Swieten* ajoute : « J'ai vu tous ces accidens, & plusieurs autres, dans les malheureux qui » s'étoient livrés à de honteuses pollutions. » J'ai employé inutilement pendant trois » ans tous les secours de la médecine pour » un jeune homme qui s'étoit attiré par

(1) Institut. physiol. §. 870 & 872.

(2) De insensibil. persp. cap. ult.

& tous les maux qui en sont les suites
 physiques (1). L'ame se ressent de tous
 les maux du corps, mais sur-tout de
 ceux qui naissent de cette cause. La
 plus noire mélancolie, l'indifférence
 pour tous les plaisirs (ne pourroit-on
 pas dire l'aversion ?) l'impossibilité de
 prendre part à tout ce qui fait le su-
 jet de la conversation des compagnies
 dans lesquelles ils se trouvent sans y
 être; le sentiment de leur propre mi-
 sere, & le désespoir d'en être les ar-
 tisans volontaires, la nécessité de re-
 noncer au bonheur du mariage, sont
 les idées bourrelantes qui contraignent
 ces malheureux à se séparer du monde;
 fort heureux si elles ne les portent pas
 terminer eux-mêmes leur carrière (2).

De nouvelles observations confirmeront
 plus bas la vérité de cet effrayant tableau.
 Celui qu'a fait M. *Stork*, dans le bel ou-
 vrage qu'il a publié sur l'histoire & le
 traitement des maladies, n'est pas moins
 terrible; mais je renvoie à l'ouvrage mê-
 me, dont les Médecins ne peuvent se
 passer, ceux qui voudront le voir (3).

Avant que de passer aux observations

(1) Ibid. p. 13.

(2) Ibid. p. 19.

(3) *Medicus annuus*, t. II, p. 215, &c.

qui m'ont été communiquées, je terminerai cette section par le beau morceau qui se trouve dans l'excellent ouvrage dont M. *Gaubius* a enrichi la Médecine. Non-seulement il peint les maux, mais il en indique les causes, avec cette force, cette vérité, cette sagacité & cette précision, qui n'appartiennent qu'au plus grand maître. C'est un morceau précieux, dont on me saura gré de conserver ici le coloris, en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit. *Immoderata seminis profusio, non-solum utilissimi humoris jactura, sed ipso etiam motu convulsivo, quo emititur, frequentius repetito, imprimis laedit. Etenim summam voluptatem universalis excipit virium resolutio, quæ crebro ferri nequit, quin enervet. Colatoria autem corporis quò magis emulgentur, eò plus humorum aliundè ad se trahunt, succisque sic ad genitalia derivatis, reliquæ partes depauperatur. Indè ex nimia venere lassitudo, debilitas, immobilitas, incessus, de lumbis, excephali dolores, convulsiones sensuum omnium maxima visus, habetudo, cecitas, fatuitas, circulatio febrilis, exsiccatio, macies, tabes & pulmonica & dorsalis, effeminatio. Augentur hæc mala atque insanabilia fiunt ob perpetuum in venerem pruritus, quem mens, non minùs quàm*

„ cette infame manœuvre , des douleurs
 „ vagues , étonnantes & générales , avec
 „ une sensation tantôt de chaleur ,
 „ tantôt d'un froid très - incommode
 „ par tout le corps , mais sur-tout aux
 „ lombes. Dans la suite ces douleurs
 „ ayant un peu diminué , il sentoît
 „ un si grand froid dans les cuisses
 „ & dans les jambes , quoiqu'au tact
 „ ces parties parussent conserver leur
 „ chaleur naturelle , qu'il se chauffoit
 „ continuellement auprès du feu , même
 „ pendant les plus grandes chaleurs de
 „ l'été. J'admirai sur-tout pendant tout ce
 „ tems un mouvement continuel de ro-
 „ tation des testicules dans le scrotum ,
 „ & le malade éprouvoit dans les lombes
 „ la sensation d'un mouvement sembla-
 „ ble , qui lui étoit très à charge (1). „
 Ce détail nous laisse ignorer si ce mal-
 heureux termina sa vie au bout de trois
 ans , ou s'il continua à languir pendant
 quelque tems ; ce qui est bien plus fâ-
 cheux ; il n'y a cependant pas une troi-
 sième issue.

M. *Kloekof* , dans un très-bon ou-
 vrage sur les maladies de l'esprit qui dé-
 pendent du corps , confirme par ses ob-
 servations celles qu'on vient de lire.

(1) Aph. 586 , T. II . p. 46.

« Une trop grande dissipation de semence
 » affoiblit le ressort de toutes les parties
 » solides; de là naissent la foiblesse, la
 » paresse, l'inertie, les phthysies, le
 » consumptions dorsales, l'engourdisse-
 » ment, & la dépravation des sens, la
 » stupidité, la folie, les évanouissemens,
 » les convulsions (1). »

M. *Hoffmann* avoit déjà remarqué que les jeunes gens qui se livroient à l'infâme pratique de la masturbation perdoient peu à peu toutes les facultés de leur ame; sur-tout la mémoire, & devenoient tout-à-fait inhabiles à l'étude (2).

M. *Levis* (3), décrit tous ces maux. Je ne transcrirai ici de son ouvrage, que ce qui a rapport à ceux de l'ame.
 « Tous les maux qui naissent des ex-
 » cès avec les femmes, suivent plus
 » promptement encore & dans un âge
 » tendre l'abominable pratique de la pol-
 » lution de semence, qu'il seroit difficile
 » de peindre avec des couleurs aussi af-
 » freuses qu'elle le mérite : pratique à
 » laquelle les jeunes gens se livrent sans
 » connoître toute l'énormité du crime,

(1) De morb. anim. ab infirm. medul. cereb. page 37.

(2) Oper. omn. fol. T. III, p. 295.

(3) A practical, Essay upon the rabes dorsalis. Lond, 748, & 3e. édit. 1758.

corpus , tandem contrahit , quoque efficitur , ut & dormientes obscœna phantasmata exerçant & in tentiginem pronæ partes quavis occasione impetum concipiant , onerique & stimulo sit quamlibet exigua reparari spermatis copia , levissimo conatu , & vel sine hoc , de relaxatis oculis relapsura. Quo circa liquet , quare adolescentiæ florem adeò pessumdet iste excessus (1),

SECTION II.

Observations communiquées.

JE ne suivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vu , me dit mon illustre ami , M. *Zimmermann* , un homme de vingt-trois ans qui devint épileptique , après s'être affoibli le corps par de fréquentes masturbations. Toutes les fois qu'il avoit des pollutions nocturnes , il tomboit dans un accès d'épilepsie parfait. La même chose lui arrivoit après les masturbations , dont il ne s'abstenoit point , malgré les accidens & tout ce que l'on pouvoit lui dire. Quand l'accès étoit passé ; il éprouvoit

(1) *Institutiones Pathologiæ Medicinalis , auctore G. D. Gaubio Lugd. Bat. 1758.*

des douleurs très-fortes aux reins & autour du coccx. Cependant ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelques tems, je le guéris des pollutions, & j'espérai même le guérir de l'épilepsie, dont les accès avoient déjà disparu. Il avoit repris les forces, l'appétit, le sommeil & une très-belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses masturbations, qui étoient toujours suivies d'une attaque, il eut enfin les accès dans les rues mêmes, & on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, & baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi quand je lus cette observation : ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus coupables de leur mort, sont-ils plus suicides, que cet homme-ci ? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute qu'il en connoît un autre qui est dans le même cas ; j'ai appris depuis qu'il avoit fini de la même manière. J'ai connu, c'est encore M. *Zimmermann* qui parle, un homme d'un très-beau génie, & d'un savoir presque universel, à qui de fréquentes pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit. & dont le corps étoit exactement dans l'état

du malade celui qui consulta M. *Boerhaave* (1), & que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits suivans à M. *Rast*, le fils, célèbre Médecin de Lyon, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en médecine, mourut par l'excès de ces sortes de débauches. L'idée de son crime avoit tellement frappé son esprit, qu'il mourut dans une espèce de désespoir, croyant voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville, âgé de six ou sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fièvre lente qui survint l'emmena bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentoit qu'il hâtoit sa mort, il se consolait en disant qu'il iroit plutôt trouver son pere, mort depuis quelques mois.

M. *Mieg*, célèbre Médecin de Basle, connu dans le monde, savant par d'excellentes dissertations, & à qui sa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre de M. le Professeur de *Stehelin*, nom

(1) Consult. Med. t. II, p. 36.

cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé plusieurs observations intéressantes & utiles. J'en réserve quelques-unes pour la suite de cet ouvrage, où elles seroient mieux placées; c'est ici le lieu de deux autres. Le fils de M***, âgé de quatorze à quinze ans, est mort de convulsions, & d'une espece d'épilepsie, dont l'origine venoit uniquement de la masturbation: il a été traité inutilement par les médecins les plus expérimentés de notre ville. Je connois aussi une jeune demoiselle de douze à treize ans qui, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consommation, avec le ventre gros & tendu, une perte blanche & une incontinence d'urine. Quoique les remèdes l'aient soulagée, elle languit toujours, & je crains des suites funestes.

SECTION III.

Tableau tiré de l'Onania.

DEPUIS la publication de cet ouvrage, j'ai appris, par le canal le plus respectable, que l'on ne devoit pas ajouter une entière créance aux faits de la collection Angloise, & que cette raison, quelques calomnies, des obscénités, & la supposition d'un privilège Impérial avoient fait prohi-
ber

ber la traduction Allemande dans l'Empire. Ces motifs m'auroient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet ouvrage, mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver sous la modification de cet avis. La première est, que quelques-unes de ces raisons ne regardent que l'édition Allemande. La seconde, que, quoiqu'il puisse s'y trouver quelques faits supposés, & que quelques-unes paroissent même porter ce caractère, il est cependant prouvé que le plus grand nombre n'est pas trop vrai. Enfin, une troisième considération qui m'a décidé; c'est ce que je trouve dans la même lettre de M. *Stehelin*. J'ai reçu, dit-il, une lettre de M. *Hoffmann* de Mastrich, dans laquelle il me marque avoir vu un masturbateur qui s'étoit déjà attiré une consommation dorsale, qu'il traita sans succès, & qui fut guéri par les remèdes de l'Onania, dont le docteur *Bekkers* à Londres doit être l'Auteur, & si bien guéri, qu'il est redevenu gros & gras, & qu'il a quatre enfans.

L'Onania Anglois est un vrai chaos, l'ouvrage le plus indigeste qui soit écrit depuis longtems. On ne peut lire que les observations; toutes les réflexions de l'auteur ne sont que des trivialités théologiques & morales. Je ne tirerai de tout

cet ouvrage, qui est assez long, qu'un tableau des accidens les plus ordinaires, dont les malades se plaignent : la vivacité, l'expression énergique de la douleur & du repentir qui se trouvent dans un petit nombre de lettres, & qui ne peuvent point se trouver dans l'extrait, ne doivent pas affoiblir l'impression d'horreur que leur lecture inspire, parce que cette impression dépend des faits ; & les lecteurs m'auront obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres sans tour & sans style. Je rangerai sous six chefs les maux dont se plaignent les malades Anglois, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'ame.

1^o. Toutes les facultés intellectuelles s'affoiblissent ; la mémoire se perd ; les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence : ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur conscience si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges, tous leurs sens, mais sur-tout la vue & l'ouïe, s'affoiblissent ; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux.

2^o. Les forces du corps manquent entièrement ; l'accroissement de ceux qui

se livrent à ces abominations avant qu'il soit fini, est considérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres sont dans un assoupissement presque continuel. Presque tous deviennent hypocondriaques ou hystériques, & sont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces fâcheuses maladies, tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. L'on en a vu cracher des matieres calcaires. La toux, la fièvre lente, la consommation sont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives sont un autre objet des plaintes des malades; l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs de rhumatisme extérieures, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légèrement.

4°. L'on voit non-seulement des boutons au visage, c'est un symptôme des plus communs, mais même des vraies pustules suppurantes sur le visage, dans le nez, sur la poitrine, sur les cuisses; des démangeaisons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades se plaignoit même d'excroissances charnues sur le front.

5°. Les organes de la génération éprou-

vent aussi leur part des misères dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables d'érection : chez d'autres, la liqueur séminale se répand au moment du plus léger prurit, & de la plus foible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la selle. Un grand nombre est attaqué d'une gonorrhée habituelle qui abat entièrement les forces, & dont la matière ressemble souvent, ou à une sanie fœtide, ou à une mucoſité ſale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les dysuries, les strangueries, les ardeurs d'urine, l'affoiblissement de son jet font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très douloureuses aux testicules, à la verge, à la vessie, au cordon spermatique. Enfin ou l'impossibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent stériles presque tous ceux qui se sont livrés long-tems à ce crime.

6°. Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées, & quelques malades se plaignent de constipations opiniâtres, d'autres d'hémorroïdes, ou d'un écoulement de matière fœtide par le fondement. Cette dernière observation me rappelle le jeune homme dont parle M. *Hoffmann*, qui, après

chaque masturbation, étoit attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

S E C T I O N I V.

Observations de l'Auteur.

LE tableau qu'offre ma première observation est terrible, j'en fus effrayé moi-même la première fois que je vis l'infortuné qui en étoit le sujet. Je sentis alors plus que je n'avois fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D***., Horloger, avoit été sage, & avoit joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; à cette époque il se livra à la masturbation, qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, & l'éjaculation étoit toujours précédée & accompagnée d'une légère perte de connoissance, & d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiroient fortement en arrière, pendant que le cou se gonflait extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il commença à sentir une grande foiblesse après chaque acte ; cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du bour-

bier; son ame déjà toute livrée à ces ordures n'étoit plus capable d'autres idées, & les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouva dans un état, qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard, le mal avoit déjà fait tant de progrès, qu'il ne pouvoit être guéri; & les parties génitales étoient devenues si irritables & si foibles, qu'il n'étoit plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour faire épancher la semence. L'irritation la plus légère procuroit sur le champ une érection imparfaite, qui étoit immédiatement suivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentoit journellement la foiblesse. Ce spasme, qu'il n'éprouvoit auparavant que dans le tems de la consommation de l'acte, & qui cessoit en même tems, étoit devenu habituel, & l'attaquoit souvent sans aucune cause apparente, & d'une façon si violente, que pendant tout le tems de l'accès, qui duroit quelquefois quinze heures, & jamais moins de huit, il éprouvoit dans toute la partie postérieure du cou, des douleurs si violentes, qu'il pouffoit ordinairement, non pas des cris, mais des hurlemens; & il lui étoit impossible pendant tout ce tems-là, d'avaler rien de liquide ou de solide. Sa voix

étoit devenue enrôlée ; mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le tems de l'accès. Il perdit totalement les forces ; obligé de renoncer à sa profession , incapable de tout , accablé de misère , il languit presque sans secours pendant quelques mois ; d'autant plus à plaindre qu'un reste de mémoire , qui ne tarda pas à s'évanouir , ne servoit qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur , & à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état , je me rendis chez lui : je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille , maigre , pâle , sale , répandant une odeur infecte , presque incapable d'aucun mouvement. Il perdoit souvent par le nez un sang pâle & aqueux , une bave lui sortoit continuellement de la bouche , attaqué de la diarrhée , il rendoit ses excréments dans son lit sans s'en appercevoir ; le flux de semence étoit continuel ; ses yeux chassieux , troubles , éteints , n'avoient plus la faculté de se mouvoir ; le pouls étoit extrêmement petit , vite & fréquent : la respiration très-gênée , la maigreur excessive , excepté aux pieds qui commençoient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'étoit pas moindre , sans idées , sans mémoire , incapable de lier deux phrases , sans réflexion , sans in-

quiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenoit avec tous les accès au moins tous les trois jours. Etre bien au dessous de la brute; spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, l'on avoit peine à reconnoître qu'il avoit autrefois appartenu à l'espece humaine. Je parvins assez promptement, à l'aide des remèdes fortifiants, à détruire ces violens accès spasmodiques, qui ne le rappelloient si cruellement au sentiment que par les douleurs; content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne pouvoient pas améliorer son état, il mourut au bout de quelques semaines, en Juin 1757, œdémateux par-tout le corps.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse & criminelle habitude ne sont pas aussi cruellement punis; mais il n'en est point qui ne s'en ressente du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempérammens, plusieurs circonstances étrangères occasionnent des différences considérables. Les maux, que j'ai vus le plus souvent sont, 1°. Un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers; chez les autres, par des douleurs vives, sur-tout dans le tems

de la digestion , par des vomissemens habituels qui résistent à tous les remèdes tant que l'on reste dans ces mauvaises habitudes. 2°. Un affoiblissement des organes de la respiration , d'où résultent souvent des toux sèches , presque toujours des enrouemens , des foiblesses de voix , des essoufflemens dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3°. Un relâchement total du genre nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connoître beaucoup l'économie animale , pour sentir que ces trois causes peuvent produire toutes les maladies de langueur , & l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidens qui en résultent dans les masturbateurs , sont , outre ceux que je viens d'indiquer , une diminution considérable dans les forces , une pâleur plus ou moins considérable , quelquefois une légère jaunisse , mais continuelle , souvent des boutons qui ne passent que pour faire place à d'autres , & se reproduire continuellement par tout le visage , mais sur-tout au front , aux tempes & près du nez ; une maigreur considérable ; une sensibilité étonnante aux changemens des saisons , sur-tout au froid ; une langueur dans les yeux , un affoiblissement de la vue , une diminution consi-

dérable de toutes les facultés, sur-tout de la mémoire. « Je sens bien, m'écrivoit
 » un patient, que cette mauvaise manœuvre m'a diminué la force des facultés
 » & sur-tout la mémoire (1) ». Qu'il me soit permis d'insérer ici les fragmens de quelques lettres, qui réunis, formeront un tableau assez complet des désordres physiques que produit la masturbation, & dont la langue dans laquelle j'écrivois m'empêcha de faire usage dans la première édition de cet ouvrage. « J'eus le
 » malheur, comme bien d'autres jeunes gens (c'est dans l'âge mûr qu'il m'é-
 » crit) de me laisser aller à une habitude aussi pernicieuse pour le corps que pour l'ame ; l'âge aidé de la raison a corrigé depuis quelque tems ce misérable penchant, mais le mal est fait. A l'affection & sensibilité extraordinaire du genre nerveux, & aux accidens qu'elle occasionne, se joignent une foiblesse, un mal-aise, un ennui, une détresse qui semblent m'assiéger comme à l'envi ; je suis miné par une perte de semence presque continuelle ; mon visage devient presque cadavéreux, tant il est pâle & plombé. La foiblesse de mon corps rend tous mes mouvemens difficiles ; celle

(1) En date du 15 Septembre 1755.

de mes jambes est souvent telle, que
j'ai beaucoup de peine à me tenir de-
bout, & que je n'ose pas me hasarder
à sortir de ma chambre. Les digestions
se font si mal, que la nourriture se re-
présente aussi en nature, trois ou quatre
heures après l'avoir prise, que si je ne
venois de la mettre dans mon estomac.
Ma poitrine se remplit de phlegmes,
dont la présence me jette dans un état
d'angoisse, & l'expectoration dans un
état d'épuisement. Voilà un tableau ra-
courci de mes miseres, qui sont encore
augmentées par la triste certitude que
j'ai acquise, que le jour qui suit sera en-
core plus fâcheux que le précédent; en
un mot je ne crois pas que jamais créa-
ture humaine ait été affligée de tant de
maux que je le suis. Sans un secours
particulier de la providence j'aurois
bien de la peine à supporter un fardeau
si pesant.

Je lus en frémissant, dans la lettre
d'un autre malade, ces mots terribles,
qui me rappellent ceux de l'Onania « Si
la religion ne me retenoit pas, j'au-
rois déjà terminé une vie, d'autant plus
cruelle qu'elle l'est par ma propre faute. »
Il n'est point au monde en effet d'état
pire que celui de l'angoisse; la douleur
n'est rien en comparaison, & quand elle

se joint à une foule d'autres maux, il n'est point étonnant qu'un malade desiré la mort comme son plus grand bien, & regarde la vie comme un malheur réel, si l'on peut appeller vie un état aussi triste.

Vivere quum nequeam, sit mihi posse mori;
Dulce mori miseris, sed mors optata recedit. M.

La description suivante est plus courte & moins terrible. « j'ai eu le malheur dès
» ma tendre jeunesse, je crois entre huit
» & dix ans, de contracter cette pern-
» cieuse habitude, qui de bonne heure,
» a ruiné mon tempérament; mais sur-
» tout depuis quelques années je suis dans
» un accablement extraordinaire; j'ai les
» nerfs extrêmement foibles, mes mains
» sont sans force, toujours tremblantes
» & dans une suent continuelle; j'ai de
» violens maux d'estomac, des douleurs
» dans les bras, dans les jambes, quelque-
» fois aux reins & à la poitrine, souvent
» de la toux; mes yeux sont toujours foi-
» bles & cassés, mon appétit est dévorant,
» & cependant je maigris beaucoup, &
» j'ai tous les jours plus mauvais visage.»
L'on verra dans la section du traitement
le succès des remèdes dans ce cas. Je ne
détaillerai pas la cure du premier à cause
de sa longueur. « La nature, écrivoit un
» troisième, m'ouvrit les yeux sur la cause
» de

» de la langueur dans laquelle je me trou-
» vois ; & sur le danger de l'abyme où
» je me précipitois, soit par des boutons
» ou vessies qui survenoient à la partie
» qui servoit d'instrument à mon crime ,
« soit aussi par la foiblesse que j'éprou-
» vois au milieu du crime même , &
» qui ne me permettoit pas de douter
» quelle étoit sa cause. »

Je pourrois ajouter ici un grand nom-
bre de relations des maladies pour les-
quelles j'ai été consulté depuis la seconde
édition de cet ouvrage , mais ce seroit
des répétitions inutiles , & je me borne
à deux ou trois des plus récentes

Un homme qui est dans la fleur de son
âge , m'écrivoit il n'y a que peu de jours :
« J'ai contracté fort jeune une affreuse
» coutume , qui a ruiné ma santé ; je suis
» accablé d'embarras & de tournoimens
» de tête , qui m'ont fait craindre l'apo-
» plexie , & pour lesquels on m'a saigné ;
» mais on s'apperçut d'abord que l'on avoit
» eu tort. J'ai la poitrine serrée , & par
» conséquent la respiration gênée ; j'ai
» fréquemment des douleurs d'estomac ,
» & je souffre successivement presque
» par tout le corps ; je suis tout le jour
» assoupi & inquiet : pendant la nuit mon
» sommeil est troublé & agité , & il ne
» me répare point ; j'ai souvent des dé-

» mangeaifons ; je fuis pâle ; j'ai les yeux
 » affoiblis & douloureux , le teint jaune ,
 » la bouche mauvaife , &c.

« Je ne puis faire , m'écrivoit un fecond ,
 » deux cents pas fans me repofer , ma
 » foibleffe eft extrême ; j'ai des douleurs
 » continuelles dans tout le corps , mais
 » fur-tout dans les épaules ; je fouffre
 » beaucoup des maux de poitrine ; j'ai
 » confervé de l'appétit , mais c'eft un mal-
 » heur , puifque j'ai des douleurs d'esto-
 » mac dès que j'ai mangé , & que je rends
 » tout ce que je mange : fi je lis une page
 » ou deux , mes yeux fe rempliffent de
 » larmes , & me font fouffrir ; j'ai sou-
 » vent des foupirs involontaires. *Filo-
 » xyline flaccidus veretrem , omnisque
 » erectionis impotens , semen quidem ,
 » manu follicitatum , effluere finit , ne-
 » quaquam verò ejaculat , adeò chterum
 » imminutum & retractum ut oculi de
 » sexu vix judicare poffint.* » L'on trou-
 » vera les détails & les fuccès du traitement
 » dans la fuite de cet ouvrage ; je la don-
 » nerai , parce que c'eft le plus affoibli &
 » le plus docile des malades que j'aie vus.

Un troifieme , qui s'étoit livré à cette
 horrible manœuvre , à l'âge de douze
 ans , paroiffoit plus attaqué dans les fa-
 cultés intellectuelles , que dans la fanté
 corporelle. « Je fens ma chaleur diminuer

» sensiblement ; le sentiment est considé-
» rablement émoussé chez moi ; le feu de
» l'imagination extrêmement ralenti , le
» sentiment de l'existence infiniment
» moins vif ; tout ce qui se passe à pré-
» sent me paroît presque un songe ; j'ai
» plus de peine à concevoir , & moins
» de présence d'esprit ; en un mot , je
» me sens dépérir , quoique je conserve
» du sommeil , de l'appétit & assez bon
» visage. »

Une suite qui n'est pas rare , c'est l'hypocondrialgie ; & si les hypocondriaques se livrent à cette pratique , elle empire tous les accidens du mal , & le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes , les agitations , les anxiétés les plus cruelles , être l'effet de ces deux causes réunies ; & des observations réitérées m'ont prouvé que , dans les hypocondriaques qui sont sujets à avoir quelque fois des attaques de délire ou de manie , la masturbation hâte toujours les accès. Le cerveau affoibli par cette double cause perd successive-ment toutes ses facultés ; & les malades tombent enfin dans une imbécilité qui n'est suspendue que par quelques attaques de frénésie. Les Mémoires des Curieux de la Nature parlent d'un homme mélancolique , qui , suivant le conseil d'Horace , cherchoit quelquefois à dissiper ses tris-

teffes par le vin, & qui, s'étant trop livré à un autre genre de plaisirs, dans les premiers jours d'un second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner. (1)

Jakin nous a conservé, dans ses commentaires sur *Rhazes*, l'histoire d'un mélancolique, que des excès dans le même genre jetterent dans une consommation accompagnée de manie, qui le tuerent en peu de jours. (2)

L'on fait que les paroxysmes épileptiques, accompagnés d'une effusion de liqueur séminale, laissent plus d'épuisement encore, & sur-tout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ceux qui y sont sujets, & c'est à cette cause que *M. van Switen* attribue le grand accablement dans lequel les malades tombent, si les accès sont fréquens (3). *M. Didier* avoit connu un Marchand de Montpellier, qui ne sacrifioit jamais à Vénus, sans avoir, d'abord après, un attaque d'épilepsie (4).

Galien rapporte une observation semblable (5) & *Henri van Heers* témoigne

(1) Decur. II, ann. obs. 166. p. 327.

(2) SCHENKIUS, l. I, obs. 2, de maniâ, p. 151.

(3) §. 1077. t. 3, p. 429.

(4) Quæst. Med. an epilepsiæ mercurius vitæ.

(5) De locis affectis, l. 5 c. 6.

la même chose (1). J'ai eu occasion de m'en convaincre moi-même. M. *van Switen* a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses noces (2). M. *Hoffmann* connoissoit une femme très-lubrique, qui avoit le plus souvent un accès d'épilepsie après chaque acte vénérien. L'on peut placer ici ce que dit M. *Boerhaave* dans son traité des maladies des nerfs, que dans l'ardeur vénérienne tous les nerfs sont affectés, quelquefois jusqu'à mort. Il rapporte l'exemple d'une femme qui tomboit, à chaque coït, dans une syncope assez longue, & celui d'un homme qui mourut dans le premier coït, la force du spasme l'avoit jetté sur le champ dans une paralysie totale (3); & je trouve, dans l'excellent ouvrage dont M. *de Sauvage* vient d'enrichir la Médecine, l'observation très-singulière & peut-être unique, d'un homme, qui au milieu de l'acte étoit attaqué (& le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui roidissoit tout le corps, avec perte de sentiment & de connoissance. *Ita ut illum præ oneris impotentiâ in alteram lecti partem excutere cogeretur uxor,*

(1) Observationes medicæ oppidò raræ, obs. 18.

(2) §. 1075 t. 3, p. 412.

(3) De morb. nerv. p. 462.

& *evacuatio spermatis lenta flaccidoque veretro demum succedebat, remittente corporis rigiditate* (1). Je connois plusieurs faits analogues, M. de Haller en a indiqué un grand nombre dans ses remarques sur les instituts de M. Boerhaave (2), & l'on en trouve plusieurs autres chez les observateurs.

L'on a vu plus haut que la masturbation procuroit l'épilepsie, & cela arrive plus souvent peut-être qu'on ne le croît; est-il étonnant que ces actes rappellent les accès, comme je l'ai vu plus d'une fois dans ceux qui y sont déjà sujets? Est-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable.

Cette rigidité totale de tout le corps dont parle M. Boerhaave, est un des symptômes les plus rares; je ne l'avois vue qu'une fois, quand on imprima la dernière édition de cet ouvrage, mais dans le degré le plus complet. Le mal avoit commencé par une roideur du cou & de l'épine; il gagna successivement tous les membres, & je vis cet infortuné jeune homme, quelque tems avant sa mort, ne pouvant avoir d'autre situation que d'être couché à la renverse dans un lit, sans

(1) Nosologia methodica seu classes morborum, t. 5, p. 230.

(2) Ad §. 658, v. 5, 5, p. 6.

pouvoir remuer ni les pieds ni les mains , incapable de tout autre mouvement , & réduit à ne prendre d'alimens , que ceux qu'on lui mettoit dans la bouche. Il vécut quelques semaines dans ce triste état , & mourut, ou plutôt s'éteignit, presque sans souffrance.

J'ai vu depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale & mortelle , qui mérite bien d'être rapportée. Je fus demandé, le 10 février 1760 , pour voir, à la campagne un homme de quarante ans qui avoit été très-fort & très-robuste , mais qui avoit fait beaucoup d'excès en femmes & en vin , & qui s'étoit souvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avoit commencé, il y avoit plusieurs mois , par une foiblesse dans les jambes qui le faisoit chanceler en marchant, comme s'il avoit trop bu ; il tomboit quelque fois même en se promenant dans la plaine ; il ne pouvoit descendre les degrés qu'avec beaucoup de peine , & il n'osoit presque plus sortir de son appartement. Ses mains trembloient beaucoup ; il ne pouvoit écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté ; & il les écrivoit très-mal, mais il dictoit aisément, quoique sa langue, qui n'avoit jamais eu une bien grande volubilité, commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le ser-

voit bien ; & la seule chose qui pût faire soupçonner quelque lésion dans les facultés, c'est qu'il étoit moins attentif au *jeu de Dames*, & que sa physionomie étoit assez changée ; il avoit de l'appétit & il dormoit, mais il avoit un peu de peine à se tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes & en vin étoient la cause première du mal, & je pensois que les tours de force qu'il avoit souvent faits, pouvoient être la cause de ce que les muscles étoient plus particulièrement attaqués. La saison étoit peu favorable aux remèdes ; mais il falloit cependant chercher à arrêter les progrès du mal : je lui conseillai des frictions de tout le corps avec de la flanelle & quelques fortifiants ; je me proposois d'en augmenter les doses, & de leur joindre l'usage du bain froid, dans le commencement de l'été ; au bout de quelques semaines le tremblement des mains paroissoit un peu diminué. Il y eut une consultation au mois d'avril ; on attribua le mal à ce que le malade avoit écrit pendant quelque mois il y avoit deux ans dans une chambre nouvellement recrépie : on employa des bains tièdes, des frictions graisseuses, des poudres qu'on dit être diaphorétiques & antispasmodiques ; il ne survint aucun changement. Au mois de juin une seconde

consultation décida qu'il iroit prendre les eaux de Leuk en Valais : au retour il avoit plus de tremblement & plus de roideur. Depuis lors (septembre 1760), jusqu'au mois de janvier 1764, je ne l'ai revu que trois ou quatre fois. En 1762, sur la foi de je ne fais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remedes de l'*Onania*, qui n'opérerent rien. Il en prit, l'année dernière, d'un Médecin étranger avec aussi peu de succès. Le mal a fait, dès le commencement, des progrès lents, mais journaliers, & plusieurs mois avant sa mort, il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; il ne pouvoit plus remuer seul les bras ni les mains : l'embarras de la langue augmenta, & il perdit totalement la voix, qu'on ne pouvoit l'entendre qu'avec beaucoup de peine ; les muscles extenseurs de la tête la laissoient continuellement tomber sur la poitrine ; il avoit toujours de l'inquiétude dans les reins ; le sommeil & l'appétit diminuerent successivement. Les derniers mois de sa vie, il avoit beaucoup de peine à avaler ; depuis Noël il survint de l'oppression, avec une fièvre irrégulière ; les yeux s'éteignirent singulièrement. Il passoit quand je le revis, au mois de janvier, tout le jour & une grande partie de la nuit sur un fauteuil, penché en arrière, les

jambes étendues sur une chaise, la tête tombant à chaque instant sur la poitrine, ayant toujours une personne debout auprès de lui, sans cesse occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, à écouter attentivement tout ce qu'il disoit. Les derniers jours de sa vie il étoit réduit à prononcer lettre par lettre, & on les écrivoit à mesure qu'il les prononçoit. Voyant que je ne lui donnois aucune espérance, & que je n'employois que quelques lénitifs pour l'oppression & la fièvre, pressé par le desir de vivre, il fit à un de ses amis, pour venir me la faire tout de suite, la confidence de la cause à laquelle il attribuoit tous ses maux, en lui avouant que c'étoit la masturbation; qu'il avoit commencé cette infamie il y avoit plusieurs années, qu'il l'avoit continuée aussi longtemps qu'il l'avoit pu, & qu'il avoit senti croître ses maux à mesure qu'il s'y livroit. Il me confirma cet aveu quelques jours après; & c'est ce qui l'avoit déjà déterminé à employer les remèdes de l'Onania.

L'excès dans les plaisirs de l'amour ne produit pas seulement des maladies de langueur; il jette quelquefois dans des maladies aiguës, & toujours il dérange celles qui dépendent d'une autre cause: il produit

ttès-aisément la malignité, qui n'est, selon moi, que le défaut des forces de la nature. *Hippocrate* nous a déjà laissé, dans ses histoires des maladies épidémiques, l'observation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens & vineux, fut attaqué d'une fièvre accompagnée des symptômes les plus fâcheux, les plus irréguliers, & enfin mortelle (1).

Tout ce que M. *Hoffmann* dit sur cette matière mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaisirs de l'amour pour les blessés, il examine celui que courent les personnes qui ont la fièvre en s'y livrant, il commence par citer une observation de *Fabrice de Hilden*, qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme le dixième jour d'une pleurésie, qui avoit été terminée le septième par des sueurs abondantes, fut attaqué par une forte fièvre, & un tremblement considérable, & mourut le treizième jour. Il donne ensuite l'histoire d'un homme de cinquante ans, goutteux, & livré aux femmes & au vin, qui dans les premiers jours de la convalescence d'une fausse pleurésie, fut attaqué, immédiatement après le coït, d'un tremblement général, avec une rougeur

(1) Epid. 1, 3, sect. 3, æg. 16 Fœs. p. 1117.

excessive au visage, la fièvre & tous les symptômes de la maladie dont il relevoit, mais beaucoup plus violemment que la première fois, & il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne se livroit jamais à des excès vénériens sans avoir une fièvre d'accès pendant plusieurs jours. Il finit par une observation de *Bartholin*, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses noces, après des excès conjugaux, d'une fièvre aiguë, avec un grand abattement, des défaillances, des soulèvemens d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie & beaucoup d'inquiétude : il guérit par le repos & quelques fortifiants (1).

M. *Chefneau* vit deux jeunes mariés attaqués, la première semaine de leur nocce, d'une violente fièvre continue, avec une rougeur & un gonflement considérable du visage; l'un des deux avoit une violente douleur au croupion; ils périrent l'un & l'autre au bout de peu de jours (2).

M. *Vandermonde* décrit une fièvre produite par la même cause, qui fut

(1) De morb. ex nim. vener. §. 20, 21.

(2) Nic. Chefneau, observat. medic. lib. quinque, l. 5, observ. 36, 37.

aussi très-longue & accompagnée des accidens les plus effrayans, mais dont l'issue fut plus heureuse que dans le malade d'*Hippocrate*. Je ne rapporterai pas ici la description qu'il en donne, parce qu'elle est très longue, mais je conseille aux Médecins de la lire dans l'ouvrage même, qui aujourd'hui se trouve par-tout; je parlerai plus bas du traitement. M. de *Sauvages* peint cette maladie sous le nom de *fièvre ardente des épuisés*; le pouls est tantôt fort & plein, tantôt foible & petit; les urines sont rouges, la peau sèche & chaude, la soif considérable; ils ont des nausées, & ne peuvent point dormir (1).

J'ai vu en 1761 & 1762, deux jeunes hommes très-sains, très-forts & très-vigoureux, qui furent attaqués, l'un le lendemain, l'autre, la seconde nuit de leurs noces, sans aucun frisson, d'une fièvre très-forte; avec le pouls vif & dur, des rêveries, beaucoup de légers mouvemens convulsifs, une inquiétude insoutenable, & la peau très-sèche; le second avoit beaucoup d'altérations & beaucoup de peine à uriner. Je pensai d'abord que l'excès du vin pouvoit aussi avoir quelque part à ces accidens; mais

(1) Nosolog. t., 2 p. 262.

je fus pleinement dissuadé , au moins pour le second. Ils furent guéris l'un & l'autre au bout de deux jours , circonstance qui , jointe à l'époque de la maladie & à ses caractères , ne laisse aucun doute sur la cause.

De tristes observations m'ont appris que les maladies aiguës dans les masturbateurs étoient très - dangereuses ; leur marche est ordinairement irrégulière , leurs symptômes bizarres , leurs périodes dérangées ; l'on ne trouve point de ressources dans le tempérament , l'art est obligé de tout faire , & comme il ne procure jamais de crises parfaites , quand après beaucoup de peine , la maladie est surmontée , le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence , qui exige une continuation de soins les plus assidus , pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique ; & je vois que *Fonseca* avoit déjà averti de ce danger. Plusieurs jeunes gens , dit-il , même très-robustes , sont attaqués après des excès avec les femmes , dans une même nuit , ou d'une fièvre aiguë qui les tue , ou ils tombent dans des maladies fâcheuses , dont ils ont beaucoup de peine à guérir ; car quand le corps est affoibli par des excès vénériens ,

s'il est attaqué par quelque maladie aiguë, il n'y a point de remède (1).

Un jeune garçon qui n'avoit pas encore seize ans s'étoit livré à la masturbation avec tant de fureur, qu'enfin au lieu du sperme il n'avoit amené que du sang, dont la sortie fut bientôt suivie de douleurs excessives, & d'une inflammation de tous les organes de la génération : me trouvant par hasard à la campagne, on me consulta; j'ordonnai des cataplasmes extrêmement émolliens, qui produisirent l'effet que j'en attendois; mais j'ai appris depuis, qu'il étoit mort peu de tems après de la petite vérole, & je ne doute point que les atteintes qu'il avoit portées à son tempérament, par les infames fureurs, n'aient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens !

Tout ceux qui ont souvent occasion de traiter le mal vénérien, savent que dans les sujets usés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vu les plus affreux spectacles en ce genre.

(1) De sanitate tuendâ, p. 110.



SECTION V.

Suite de la masturbation chez les femmes.

LES observations précédentes, paroissent toutes, si l'on en excepte celle de M. *Sthelin*, regarder principalement les hommes; ce seroit traiter incomplètement cette matiere, que de ne pas avvertir le sexe, qu'en courant la même carrière de mauvaises œuvres, il s'expose aux mêmes dangers; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, & que tous les jours les femmes livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes. L'*Onania* Anglois est rempli d'aveux, qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur & de compassion; le mal paroît même avoir plus d'activité dans le sexe que chez les hommes. Outre tous les symptomes que j'ai déjà rapportés, les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'hystérie ou de vapeurs affreux; à des jaunisses incurables; à des crampes cruelles de l'estomac & du dos; à de vives douleurs de nez; à des pertes blanches, dont l'âcreté est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes, à des

chûtes , à des ulcérations de matrice , & à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; à des prolongemens & à des dartres du clitoris ; à des fureurs utérines qui , leur enlevant à la fois la pudeur & la raison , les mettent au niveau des brutes les plus lascives , jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs & à l'infamie.

Le visage , ce miroir fidele de l'état de l'ame & du corps , est le premier à nous faire appercevoir les dérangemens intérieurs. L'embonpoint & le coloris , dont la réunion forme cet air de jeunesse , qui seul peut tenir lieu de beauté , & sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression , que celle d'une admiration froide ; l'embonpoint , dis-je , & le coloris disparoissent les premiers ; la maigreur , le plombé du teint , la rudesse de la peau leur succèdent immédiatement ; les yeux perdent leur éclat , se ternissent , & peignent par leur langueur celle de toute la machine ; les levres perdent leur vermillon ; les dents , leur blancheur , & enfin il n'est pas rare que la figure reçoive un échec considérable par la déformation totale de la taille. Le *rachitis* , ce qu'on appelle communément la nouûre , n'est pas une maladie qui , comme l'a écrit le

grand *Boerhaave*, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, mais sur-tout parmi les femmes, qui après avoir été bien faits jusqu'à 8, 10, 12, 14, même 16 ans, tombent peu à peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine, & le désordre devient quelquefois très-considérable. Ce n'est pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumération des causes qui la produisent. *Hippocrate* en a déjà indiqué deux (1). J'aurai peut-être occasion de communiquer dans un autre ouvrage ce que plusieurs observations m'ont appris là-dessus; mais ce que je dois dire ici, c'est que parmi ces causes, la masturbation occupe un des premiers rangs.

M. *Hoffmann* avoit déjà dit que les jeunes gens qui se livrent aux plaisirs de l'amour, avant que d'avoir fait leur crue, maigrissoient & décroissoient au lieu de croître (2); & l'on sent qu'une cause qui peut empêcher l'accroissement,

(1) Aphor. sect. 6, 46.

(2) De ætate conjugio opportunâ, §. 10, supplem. secund. p. 334. Toute cette dissertation mérite d'être lue, quoiqu'elle pût être mieux faite.

doit à plus forte raison en troubler l'ordre, & produire ces inégalités dans sa marche, qui contribue à la maladie dont je parle.

Un symptôme commun aux deux sexes, & que je place dans cet article, parce qu'il est plus fréquent chez les femmes, c'est l'indifférence que cette infamie laisse pour les plaisirs légitimes de l'hymen, lors même que les désirs & les forces ne sont pas éteints : indifférence qui non-seulement fait bien des célibataires, mais qui souvent poursuit jusques dans le lit nuptial. Une femme avoue, dans la collection du Docteur *Bekkers*, que cette manœuvre a pris tant d'empire sur les sens, qu'elle déteste les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. Je connois un jeune homme qui, instruit à ces abominations par son précepteur, éprouva le même dégoût dans les commencemens de son mariage, & l'angoisse de cette situation, jointe à l'épuisement dû à ses manœuvres, le jeta dans une profonde mélancolie, qui céda cependant à l'usage des remèdes nervins & fortifiants.

Avant que d'aller plus loin, qu'on me permette d'inviter les peres & les meres à réfléchir sur l'occasion du malheur de ce dernier malade, & il en est plus d'un

dans le même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui l'on confie le soin important de former l'esprit & le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, & de ceux qui n'étant destinés qu'à développer leurs talens corporels, sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, & des domestiques qu'on engage souvent sans s'informer s'ils en ont. Le jeune enfant dont j'ai parlé, d'après M. *Raft*, fut instruit au mal, comme on l'a vu, par une servante : la collection Angloise est pleine d'exemples pareils ; & je ne pourrois produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes perdues par le jardinier auquel on avoit confié le soin de leur tournure. Il est dans cette espèce de culture, des jardiniers des deux sexes ? Quels remèdes, me dira-t-on, à ces maux ? La réponse sort de ma sphere, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, & veiller sur lui & sur son élève avec cette vigilance qui, dans un pere de famille attentif & éclairé, découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison ; de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échappé à tous les autres

yeux, & qui est toujours possible quand on veut fortement l'avoir.

Docuit enim fabula Dominum videre plurimum in rebus suis. *Phed.*

Ne laisser jamais les jeunes gens seuls avec les maîtres suspects ; empêcher tout commerce avec les Domestiques.

Il n'y a pas long-tems qu'une fille âgée de dix-huit ans, qui avoit joui d'une très-bonne santé, tomba dans une foiblesse étonnante ; ses forces diminuoient journellement, elle étoit tout le jour accablé par l'assoupissement ; & la nuit par l'insomnie ; elle n'avoit plus d'appétit, & une enflure œdémateuse s'étoit répandue par tout le corps : elle consulta un habile Chirurgien, qui, après s'être assuré qu'il n'y avoit point de dérangement dans les regles, soupçonna la masturbation. L'effet que produisit sa première question lui confirma la justesse de son soupçon, & l'aveu de la malade le changea en certitude ; il lui fit sentir le danger de cette manœuvre, dont la cessation & quelques remèdes ont arrêté en très-peu de jours les progrès du mal, & produit même quelque amendement.

Outre la masturbation ou la souillure manuelle, il est une autre souillure

qu'on pourroit appeller *clitoridienne*, dont l'origine connue remonte jusqu'à la seconde *Sapho*.

Lesbides, infamem quæ me fecistis, amatae ;

& qui trop commune parmi les femmes de Rome , à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent, fit plus d'une fois l'objet des épigrammes & des Satyres de ce siècle.

Lenonum ancillas posita Laufella corosina ;

Provocat , & tollit pendentis præmia coxæ.

Ipsa Medullina frictum crissantis adorat.

Palmam inter dominas virtus natalibus æquat

(1)

La nature , dans ses jeux , donne à quelques femmes une demi-ressemblance aux hommes , qui mal-examinée , a fait croire pendant bien des siècles , à la chimere des hermaphrodites. La taille surnaturelle d'une partie très-petite à l'ordinaire , & sur laquelle M. *Tronchin* a donné une savante dissertation, opere tout le miracle , & l'abus odieux de cette partie , tout le mal. Glorieuses, peut-être , de cette espece de ressemblance , il s'est trouvé de ces femmes imparfaites qui se sont emparées des

fonctions viriles (1). Le danger n'est cependant pas moindre que dans les autres moyens de souillures ; les suites en sont également affreuses. Toutes ces routes menent à l'épuisement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus d'attention, qu'il est fréquent de nos jours, & qu'il feroit aisé de trouver plus d'une *Lauf-fella* & d'une *Medullina*, qui, comme ces Romaines, estiment assez les dons de la nature, pour croire qu'ils doivent faire disparoître les différences arbitraires de la naissance.

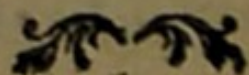
L'on a vu souvent des femmes aimer des filles avec autant d'empressement que les hommes les plus passionnés, concevoir même la jalousie la plus vive, contre ceux qui paroïssent avoir de l'affection pour elles.

Il est tems de finir de si tristes détails, je me lasse de peindre les turpitudes & les miseres de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits; ceux qui me restent trouveront naturellement leur

(1) *Illas dixit Græciæ TRIBADES, Gallis dicuntur RIBAUDES: monstrum quotidie nascens, & qui eò confidentius sese tradunt quellæ, quod abest sæconditas, ut dixit JUVENALIS:*

place ailleurs , & je passe à l'examen des causes ; après cette observation générale : c'est que les jeunes gens nés avec une constitution foible , ont , à parité de crimes , bien plus de maux à redouter que ceux qui sont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtimement , tous ne l'éprouvent pas également sévère. Ceux sur-tout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles , qui sont menacés de la goutte , du calcul , de l'ectisie , des écrouelles , qui ont eu quelques atteintes de toux , d'asthme , de crachemens de sang , de migraines , d'épilepsie , qui ont du penchant à cette espece de nouûre dont j'ai parlé plus haut ; tous ces infortunés , dis-je , doivent être intimement persuadés , que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur constitution , hâte à coup sûr l'apparition des maux qu'ils craignent , en rendra les accès infiniment plus fâcheux , & les jettera , à la fleur de leur âge , dans toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante.

Tartareas vivum constat inire vias.



ARTICLE II.

Les causes.

SECTION VI.

Importance de la liqueur séminale.

COMMENT une trop grande émission de semence produit-elle tous les maux que je viens de décrire? C'est ce que je dois examiner actuellement. On peut réduire ces causes à deux, la privation de cette liqueur, & les circonstances qui en accompagnent l'émission. Le détail anatomique des organes qui la séparent, les conjectures plus ou moins probables sur la façon dont se fait cette séparation, les observations sur ses qualités sensibles, seroient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit que de prouver son utilité par les témoignages des Médecins les plus respectables, j'en ai déjà rapporté quelques-uns, & de déterminer ses effets sur le corps. La section suivante sera destinée à l'examen des effets que doivent pro-

duire les circonstances qui accompagnent l'émission.

Hippocrate a cru qu'elle se séparoit de tout le corps, mais sur-tout de la tête. La semence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps; elle en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la foiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qu'ils en perdent. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont se rendre aux parties génitales: quand celles-ci se trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur & de plaisir; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation, qui en séparent ce qu'il y a de plus précieux & de plus balsamique, & cette partie ainsi séparée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes génitaux (1). *Galien* adopte ces idées. Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres, elle a ses veines & ses nerfs qui la portent de tout le corps aux testicules (2) En perdant la semence,

(1) De Genitura, Foëf. p. 231.

(2) De Spermate, l. 1, c. 1, t. 8, p. 135.

dit-il ailleurs, *on perd en même tems l'esprit vital ; ainsi il n'est point étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur* (1). Le même auteur nous a conservé dans son histoire de la philosophie, les opinions des différens Philosophes anciens sur ce sujet : qu'on me permette de les rapporter ici. *Aristote*, dont les ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connoîtra le prix des observations, & le mérite & la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carrière, l'appelle *l'excrément du dernier aliment*, (ce qui signifie en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos alimens,) *qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit*. *Pythagore* dit que c'est *la fleur du sang le plus pur*. *Alcmæon* son élève, physicien & médecin distingué, l'un des premiers qui ait connu l'importance de disséquer les animaux, & celui des philosophes païens qui paroît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'ame ; *Alcmæon*, dis-je, la regardoit comme *une portion du cerveau*, & il n'y a que deux ou trois ans, qu'un Médecin célèbre a adopté & amplifié ce

(3) De Semine, l. 1, c. 25, t. 1, p. 1281.

syftême ; il indique les paffages par lesquels le cerveau va aux testicules , qu'il regarde comme des ganglions , & non pas comme des glandes , & c'eft par la diffipation du cerveau qu'il explique tous les phénomènes de l'épuisement vénérien.

Platon evifageoit cette liqueur comme un écoulement de la moëlle de l'épine. *Démocrite* penfoit comme *Hippocrate* & *Gallien*. *Epicure* , cet homme respectable , qui a connu mieux que perfonne que l'homme n'étoit heureux que par les plaifirs , mais qui en même tems a fixé ces plaifirs par des regles que le héros chrétien ne défavoueroit pas ; *Epicure* , dont la doctrine a été fi cruellement défigurée & dénigrée par les Stoïciens , que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal s'y font laiffé furprendre & ont pris pour un debauché , dit *M. de Fénelon* , un homme d'une continence exemplaire , & dont les mœurs ont toujours été très-réglées , j'ajouterai , dont les principes font la censure la plus févere des dogmes de fes prétendus fectateurs modernes , qui ne connoiffant de lui que fon nom , en abusent indignement pour autorifer des fyftêmes d'infamie , qu'il abhorroit , & dont les fages qui aiment le vrai ,

ne doivent pas permettre qu'on déshonore la mémoire ; si tant est que des gens perdus puissent déshonorer quelqu'un : *Epicure*, dis-je, regardoit la semence comme *une parcelle de l'ame & du corps* ; fondeoit sur cette idée, les préceptes qu'il donnoit de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentimens différent en quelque chose, tous prouvent combien on a cru cette humeur précieuse.

L'on a demandé, est-elle analogue à quelqu'autre humeur ? Est-elle la même que ce liquide qui, sous le nom d'esprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, & dont la dépravation produit une infinité de maux, si fréquens & si bizarres ? Pour répondre positivement à cette question, il faudroit connoître intimement la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connoissance, & nous n'avons à proposer que d'ingénieuses & de probables conjectures.

L'on comprend aisément, dit M. Hofmann, *comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau & les testicules puisque ces deux organes séparent du sang, la lymphe la plus subtile & la*

plus exquise, qui est destinée à donner la force & le mouvement aux parties, & à servir même aux fonctions de l'ame. Aussi il est impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'ame & du corps (1). Le liquide séminal, dit-il ailleurs, se distribue, comme les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps: il paroît être de la même nature; de-là vient que plus on en dissipe, moins il se sépare de ces esprits. M. de Gorter est dans la même idée: le sperme est la plus parfaite & la plus importante de toutes les liqueurs animales, la plus travaillée, le résultat de toutes les digestions; son intime rapport avec les esprits animaux prouve que, comme eux, elle tire son origine des humeurs les plus parfaites (2). En un mot, il paroît par ces témoignages, & par une foule d'autres qu'il seroit inutile de citer, que

(1) Même endroit, Cas. 102, p. 293.

(2) De perspiratione insensibili, c. 17, §. 5, page 219.

En 1720 le Docteur G. A. JACQUES soutint à Paris une these sur cette question, *An humorum præstantior semen?* &, suivant l'usage, il répondit affirmativement.

c'est une liqueur extrêmement importante qu'on pourroit appeller *l'huile essentielle* des liqueurs animales, ou plus exactement peut-être *l'esprit recteur*, dont la dissipation laisse les autres humeurs faibles, & en quelque façon évanées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puisqu'elle est séparée des autres, qu'elle est déposée dans ses réservoirs, de quel usage peut-elle être au corps ? L'on accorde qu'une trop grande évacuation des humeurs qui circulent actuellement dans les vaisseaux, & qui par-là même fournissent à la nutrition, tel que le sang, la sérosité, la lymphe, &c., doit affoiblir; mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur, qui ne circule plus, qui est isolée, peut produire cet effet. Je réponds d'abord, que des exemples semblables, & trop fréquens pour n'être pas généralement connus, auroient dû prévenir cette objection. Il n'y a personne qui n'ait vu, qu'une évacuation de lait, pour me borner à celle-ci, quoique médiocre & peu longue, affoiblit à un point dont les influences se font quelquefois ressentir pendant le reste de la vie, à une nourrice dont la santé n'est pas vigoureuse, & que la plus robuste succombe au bout d'un certain terme.

La raison en est sensible ; en vuidant trop souvent les réservoirs destinés à recevoir quelque liqueur, l'on détermine les humeurs , par une suite nécessaire des loix de la machine , à y affluer en plus grande abondance : cette sécrétion devient excessive ; toutes les autres en souffrent, sur-tout la nutrition , qui n'est qu'une espèce de sécrétion ; l'animal languit & s'affoiblit. Mais , en second lieu, il y a pour la semence une réponse, qui n'a pas lieu pour le lait ; le lait est une liqueur simplement nutritive , dont la trop grande sécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs : la semence est une liqueur active, dont la présence produit des effets nécessaires au jeu des organes , qui cessent si on l'évacue : une liqueur, par-là même, dont l'émission superflue nuit par un double endroit. J'en explique : il est des humeurs , telles sont la sueur & la transpiration , qui abandonnent le corps au moment où elles sont séparées des autres humeurs , & expulsées des vaisseaux de la circulation. Il en est d'autres, telle est l'urine , qui , après cette séparation & cette expulsion , sont retenues pendant un certain tems dans des réservoirs destinés à cela , & dont elles ne sortent, que quand elles sont

en assez grande quantité pour exciter, sur ces réservoirs, une irritation, qui les force mécaniquement à se vider. Il en est de troisiemes qui sont séparées & retenues, comme les secondes, dans des réservoirs, non point dans la vue d'être, du moins entièrement, évacuées; mais pour acquérir, dans ces réservoirs, une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la masse des humeurs. Telle est, entre plusieurs autres, la liqueur génitale. Séparée dans les testicules, elle passe de-là par un canal assez long dans les vésicules féminales, & est constamment repompée par les vaisseaux absorbants, & de proche en proche, rendue à la masse totale des humeurs. C'est une vérité que l'on démontre par bien des preuves, une seule suffit. Dans un homme sain, la séparation de cette liqueur se fait continuellement dans les testicules; elle se rend dans ses réservoirs, dont l'étendue est très-bornée, & ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui se sépare en un jour; cependant il est des hommes continens, qui n'en évacuent point pendant des années entieres. Que deviendrait-elle si elle ne rentroit pas continuellement dans les vaisseaux de la circulation? Rentrée

qui est extrêmement facilitée par la structure de tous les organes qui servent à la séparation, à la route & à la conservation de cette humeur. Les veines y sont beaucoup plus considérables que les artères, & cela dans une proportion qui ne se trouve point aussi grande ailleurs (1). Aussi il est probable que ce repompement ne se fait pas seulement dans les vésicules séminales, mais qu'il a déjà lieu dans les testicules, dans les épидидimes, qui sont une espece de premier réservoir adhérent aux testicules, & dans le canal déférent, qui est celui par lequel la semence va du testicule aux vésicules séminaires.

Galien avoit su que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue, quoiqu'il en ignorât le mécanisme, *Tout est plein*, dit-il, *chez ceux qui ne commercent point avec les femmes ; l'on n'en trouve point chez ceux qui se livrent souvent à ce commerce.* Il se donne

(1) J'adopte, ou je paroïs adopter ici le système commun, que les veines ordinaires, absorbent, dans le système de M. HUNTER, qui croit que l'absorption ne se fait que par les veines lymphatiques, les parties génitales sont également propres à une très-grande absorption, puisque les vaisseaux de cette espece y sont très-abondans.

ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps : enfin il décide , *qu'elle est d'une vertu exquisite, & qu'ainsi elle peut communiquer très-promptement de sa force à toutes les parties du corps* (1). Il prouve ensuite , par plusieurs exemples, qu'une petite cause produit souvent de grands effets , & conclut enfin : *est-il donc étonnant que les testicules fournissent une liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur sur tout le corps ? Le cerveau produit bien les sensations & les mouvemens , & le cœur donne aux arteres la force de battre !* Je finirai cette section par rapporter ce que dit de la semence l'un des plus grands hommes de ce siècle. La semence est gardée dans les vésicules séminaires jusqu'à ce que l'homme en fasse usage , ou que les écoulemens nocturnes l'en privent. Pendant tout ce tems-là , la quantité qui s'y trouve , excite l'animal à l'acte vénérien ; mais la plus grande quantité de cette semence , la plus volatile , la plus odorante , celle qui a le plus de force est repompée dans le sang , & elle y produit , en y entrant ,

(1) De semine, l. 1, c. 34, t. 1, p. 1279.

des changemens bien surprenants ; la barbe , les poils , les cornes ; elle change la voix & les mœurs ; car l'âge ne produit pas dans les animaux ces changemens , c'est la semence seule qui les opere , & on ne les remarque jamais dans les eunuques (1).

Comment la semence opere-t-elle ces effets ? C'est là un de ces problèmes dont la solution n'est peut-être pas encore mûre. Ce qu'on peut cependant dire avec beaucoup de probabilité , c'est que cette liqueur est un *stimulus*, un aiguillon qui irrite les parties qu'il touche ; son odeur forte, & l'irritation qu'elle exerce sur les organes de la génération , ne laisse aucun doute là-dessus, & l'on comprend que ces particules âcres, étant continuellement repompées & remêlés aux humeurs , aiguillonnent légèrement , mais sans interruption , les vaisseaux , qui par - là même , se contractent avec plus de force ; leur action

(1) HALLER , Prim. lin. phys. §. 798. L'on peut consulter sur ces matieres WHARTON de glandulis , RUSSEL de œconomia naturæ in glandul. mord. p. 92. SKMEIDER de regressu seminis massam sanguineam. Supplem. aux actes des Savans de Leipfick . t. 5 , p. 252 , & une foule d'autres Auteurs physiologistes.

sur les fluides est plus efficace ; la circulation est plus animée , la nutrition plus exacte ; toutes les autres fonctions se font d'une manière plus parfaite ; quand ce secours manque , plusieurs fonctions ne se développent jamais ; c'est le cas des eunuques (1), toutes se font mal.

Il se présente ici une question assez naturelle ; c'est pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux , que ceux qui s'épuisent par les débauches vénériennes ? Il n'est guère possible de répondre exactement à cette question , qu'à la fin de la section suivante.

SECTION VII.

Examen des circonstances qui accompagnent l'émission.

IL y a plusieurs évacuations qui se font sans qu'on s'en apperçoive : toutes les autres se font , dans l'état de parfaite santé ; avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence sur le reste de la machine ; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matière,

(1) Ceux qui voudront lire un très-bon ouvrage sur ces hommes imparfaits , doivent se procurer *WITHOF de castratis*.

suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlemens généraux, une convulsion de toutes les parties, une augmentation de vitesse dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer & lui donner issue. Est-ce trop hasarder de dire qu'on peut regarder ce concours nécessaire de toute la machine, au moment de son évacuation, comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps. Le coït, dit *Démocrite*, est une espèce d'épilepsie. *C'est*, dit M. de Haller, *une action très-violente, qui est très-voisine de la convulsion, & qui par-là même affoiblit étonnamment, & nuit à tout le système nerveux.* L'on a vu dans les observations que j'ai rapportées plus haut, & dans quelques-unes de celles que j'ai citées, l'émission accompagnée de vraies convulsions, d'une espèce d'épilepsie; & la même observation fournit les preuves évidentes de l'influence que ces mouvemens violens eurent sur la santé du malheureux qui en est le sujet. La promptitude avec laquelle l'affoiblissement suit l'acte, a paru à bien des gens, & avec raison, une preuve que ce ne pouvoit être la seule privation de la semence qui l'oc-

raisonnoit ; mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affoiblir , c'est l'affoiblissement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulsives : celui qui fuit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produisit sur l'*Amman* d'une ville de Suisse , dont *F. Platerus* nous a conservé l'histoire , & qui , s'étant remarié déjà vieux , fut saisi en voulant célébrer ses noces , d'une suffocation si violente , qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de Charlatans ; l'un lui promit , après lui avoir fait prendre plusieurs remèdes , qu'il n'avoit plus aucun danger à courir. Il hasarda une nouvelle tentative sur la parole de son Esculape , le succès en fut d'abord le même : mais plein de confiance , il voulut aller jusqu'au bout , & mourut dans l'acte même , entre les bras de sa femme (1).

Les palpitations violentes qui accompagnent quelquefois le coït , sont aussi

(1) Felic. PLATERI Observat. lib. prima.
Suffocatio ex congressu , p. 174.

un symptôme convulsif. *Hippocrate* parle d'un jeune homme à qui des excès en vin & en femmes avoient occasionné, entr'autres symptômes, des palpitations continuelles (1); & *Dolaeus* en a vu un saisi dans l'acte même d'une palpitation si violente, qu'il auroit été étouffé s'il avoit persisté (2). L'on trouve dans *Hoffmann* d'autres faits semblables.

L'observation de l'enfant, cité plus haut, est encore une preuve qui n'a pas échappé à la sagacité de M. *Rast*, du pouvoir de la cause convulsive; puisqu'à cet âge il ne pouvoit guere évacuer qu'une humeur des prostates, & non point une véritable semence.

Ces remarques ont été faîtes par le plus grand nombre de bons auteurs qui ont écrit sur cette matière. *Galien* paroît les avoir déjà faites. *La volupté, elle-même*, dit-il, *affoiblit les forces vitales*. M. *Fleming* n'a pas omis cette cause dans son beau poëme sur les maladies des nerfs.

Quin etiam nervos frangit quaecumque voluptas.
(1)

Sanctorius établit positivement, que les

(1) *Epidem.* l. 3, f. 7, æg. 17 *Foef.* p. 119.

(2) *Encyclop. Medic.* l. 2, c. 6, p. 347.

(1) *Neuropathia*, l. 1, v. 375.

mouvemens affoiblissent plus que l'émission du sperme; & il est bien étonnant que M. Gorter, son commentateur, ait cherché à persuader le contraire. La raison qu'il en donne, en assurant que ces mouvemens n'affoiblissent pas plus que d'autres mouvemens quelconques, *parce qu'ils ne sont pas convulsifs*, ne persuadera personne. Un exemple, s'il peut en citer un, ne fait pas loi. *Lister*, *Noguez*, *Quincy*, qui ont commencé le même ouvrage avant lui, ne pensent pas comme lui, & ils attribuent une partie du danger à l'affoiblissement que laissent les convulsions. Le coït, dit *Noguez*, est une convulsion; il dispose les nerfs aux mouvemens convulsifs, & la plus légère occasion les fait naître (1).

J. A. Borelli, l'un des premiers créateurs de la physiologie, ne les avoit pas envisagés comme M. Gorter: il est positif sur cet article: *cet acte est accompagné d'une espece d'affection convulsive, qui porte les plus rudes atteintes au cerveau & à tout le genre nerveux* (2).

M. *Senac* attribue positivement aux nerfs les foiblesses qui suivent le coït.

(1) *Secd.* 6, *aph.* 10.

(2) *De motu animal.* l. 2, c. 12 *prop.* 170.

La cause la plus vraisemblable de la syncope qui survient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen,

C'est, dit-il, l'action des nerfs qui se mettent alors en jeu. Cela est confirmé par l'abattement ou par la syncope qui suivent l'effusion du sperme ; car ce n'est qu'aux nerfs qu'on peut imputer cette défaillance. (1).

M. Lewis (2) l'attribue plus à cette cause qu'à l'autre, tout comme Sanctorius.

Dès qu'il y a convulsion, le genre nerveux se trouve dans un état de tension, ou, plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la suite nécessaire est un relâchement excessif. Tout organe, qu'on a monté au-dessus de son ton, retombe au-dessous par-là même, les fonctions qui en dépendent se font nécessairement mal, & comme les nerfs influent sur toutes, il n'en est point qui n'éprouvent quelque dérangement, quand ils sont affoiblis.

Une raison qui contribue aussi à l'affoiblissement du genre nerveux, c'est l'augmentation de la quantité du sang

(1) Traité du cœur, l. 4, c. 12 §. 3, p. 539.

(2) Aphor. 4, p. 6.

dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, & qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie ; l'on en trouve plusieurs exemples dans les observateurs, & *Hoffmann*, rapporte celui d'un soldat qui, se livrant à cet acte avec fureur, mourut apoplectique dans le coït même ; l'on trouva le cerveau plein de sang. C'est par cette même augmentation de sang, qu'on explique pourquoi ces excès produisent la manie (1). Cette quantité de sang distendant les nerfs, les affoiblit : ils résistent moins aux impressions, & c'est ce qui fait leur foiblesse.

En réfléchissant sur les effets de ces deux causes, l'évacuation de la semence & les mouvemens convulsifs, il est aisé d'expliquer les désordres qui doivent en résulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger sous trois classes ; la dépravation des digestions, l'affoiblissement du cerveau & du genre nerveux, le dérangement de la transpiration. L'on verra qu'il n'est aucune maladie chronique, qu'on ne puisse déduire de cette triple cause.

Le relâchement dans lequel ces excès jettent, dérange les fonctions de

(1) De morb. à nim. venere, §. 17.

tous les organes, dit un des auteurs qui a le mieux écrit sur la Diæterique; & la digestion, la coction, la transpiration, les autres évacuations ne se font plus comme il faut: d'où il résulte une diminution sensible des forces, de la mémoire & même de l'entendement; un obscurcissement dans la vue, tous les maux de nerfs, toutes les espèces de goutte ou de rhumatisme, une foiblesse étonnante dans le dos, la consommation, la foiblesse des organes de la génération, des urines sanglantes, un dérangement dans l'appétit, des maux de tête, & un grand nombre d'autres maladies qu'il est inutile de détailler ici, en un mot, rien n'abrege autant la vie que l'abus des plaisirs de l'amour (1).

1°. L'estomac est la partie qui se ressent la première de toutes les causes qui affoiblissent, & cela, parce que c'est celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres sont autant passives qu'actives; l'estomac est presque entièrement actif; aussi, dès que ses forces diminuent, les fonctions se dérangent: vérité d'observations, qui, jointe à la suivante & à la variété

(1) LYNCH guide to health, p. 306.

des impressions premières, & souvent fâcheuses, que ce qu'on avale produit sur ce viscere, rend raison de la fréquence, de la bizarrerie & de l'opiniâtreté de ses maladies. Il est, de toutes les parties du corps, l'une de celle qui reçoit le plus grand nombre des nerfs, & dans laquelle, par-là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affoiblit l'action des uns, & diminue la quantité ou altere la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscere plus que d'aucun autre; & c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction à laquelle il est destiné, fait que, dès qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

Hujus enim validus firmat tenor omnia membra,

At contra ejusdem franguntur cuncta dolore (1).

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de crudité, qui les rend impropres à toutes leurs destinations; mais qui empêche sur-tout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence géné-

(1) Q. SEREN. SAMM.

rale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne qui éprouve une digestion laborieuse, les forces se perdent dans quelques minutes; un mal-aise général rend la foiblesse plus à charge; les organes des sens s'émoussent; l'ame même n'exerce ses facultés qu'imparfaitement; la mémoire, & sur-tout l'imagination paroissent anéanties; rien, en un mot, ne rapproche plus un homme d'esprit d'un sot, qu'une digestion pénible.

Une belle observation rapportée par M. *Payva*, Médecin Portugais habitué à Rome, répand un grand jour sur l'affoiblissement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'estomac. *Quand les desirs vénériens*, dit-il, *sont montés chez les jeunes gens à leur plus haut degré, ils éprouvent une espece de sensation agréable à l'orifice de l'estomac; mais s'ils satisfont ces desirs avec trop d'impétuosité & au-delà de leurs forces, ils éprouvent dans ce même endroit une sensation extrêmement désagréable & fâcheuse qu'ils ne peuvent pas exprimer; & ils payent bien chèrement leur excès par la maigreur, le marasme, &c. dans lesquels ils tombent (1).*

(1) In tentigine ardentissima Juvenum inest

Aretée avoit déjà connu cette vérité (1), & *M. Boerhaave* emploie les mêmes expressions que *M. Payva* : il ajoute que ce sentiment douloureux se dissipe, à mesure qu'ils reprennent leurs forces (2) : il confirme la même chose ailleurs, en y joignant une règle de pratique très-utile : c'est que quand il survient des accès d'épilepsie, après des excès vénériens, il faut penser à fortifier les nerfs de l'estomac (3).

2°. La foiblesse du genre nerveux, qui dispose à tous les accidens paralytiques & spasmodiques est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvemens convulsifs qui accompagnent l'émission : en second lieu, par le vice des digestions : dès qu'elles pèchent, les nerfs s'en ressentent, & s'en ressentent d'autant plus, que le fluide qui les

quid grati in ore ventriculi ; in concubitum
situant salacissimi , & ultra vires tendant
opus , tunc in ore ventriculi manet illud in-
gratissimum amarumque quod exprimere ne-
queunt : pœnas & luunt , & pœnitentia do-
lent : Hinc macies , marasmus , &c. G. R.
De Payva. De affectu atrabilario mirachiali,
&c. p. 17.

(1) De morb. choronic. l. 2, c. 6 stomachus
delectationis tristitiæque princeps est.

(2) De morb. nervor. p. 454.

(3) Ibid, p. 807.

pénètre, étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui la suppose la plus parfaite, quand elle est altérée, il est celui des fluides animaux qui en est le plus sensiblement affecté; celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affoiblissement, c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux, & qu'à raison de cette analogie, on ne peut point évacuer, sans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modestes de quelques grands hommes, qui n'osent affirmer en physique, que ce dont la vérité tombe sous leurs sens, & les objections de quelques physiologistes subalternes ou systématiques ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage qui résulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger aiguillonnement que produit le sperme repompé, & qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, & en soustraisant une partie des esprits animaux, ou au moins d'une humeur très-précieuse, & en diminuant la coction, sans laquelle ces esprits ne
sont

sont préparés qu'imparfaitement & insuffisamment.

Il y a entre les maladies de l'estomac & celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premières font naître les secondes, & celles-ci, une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'observation journalière ne le prouveroit pas, la seule inspection anatomique de l'estomac suffiroit pour en convaincre. La quantité de nerfs, qui s'y distribuent, démontre combien ils sont nécessaires à ses fonctions, & combien, par-là même, elles doivent être dérangées, quand ils ne sont pas en bon état.

3^o. Enfin, la transpiration se fait moins bien : *Sanctorius* a même déterminé la quantité dont elle diminueoit ; & cette évacuation, la plus considérable de toutes, ne peut pas être supprimée qu'il n'en résulte promptement une foule de symptômes différens.

L'on comprend aisément qu'il n'est point de maladies qui ne puissent être produites par cette triple cause. Je n'entrerais pas dans l'explication de tous les symptômes particuliers ; ce détail prolongeroit trop ce petit ouvrage ; & n'intéresseroit que les Médecins aux-

quels il est inutile : l'on peut voir ce qu'en dit M. Gorter (1).

M. *Clifton Wingtringham* (2) a très-bien détaillé les dangers de cette évacuation relativement aux goutteux, & son explication mérite d'être lue.

Feu M. *Gunzius* (3), enlevé à la Médecine à la fleur de son âge, a donné une explication mécanique très-ingénieuse des inconvéniens de ces excès, relativement à la respiration ; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'étoit attiré par-là une toux continuelle ; symptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'onanisme. Il étoit venu à Montpellier pour faire ses études ; ses excès dans cette infamie le jetterent dans l'étiologie, & je me rappelle que sa toux étoit si forte & si continuelle, que tous ses voisins en étoient incommodés. On le saigna fréquemment, dans la vue, sans doute, d'abrégier ses souffrances. Une consultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez lui (il étoit, si

(1) De perspirat. c. 17, §. 8, 12 & aph.

(2) The Works of the late Clifton, WINTRINCHAM, c. 2, p. 85, &c.

(3) Comment. in libr. de humoribus, pag. 228.

je ne me trompe , Dauphinois) & lui promet une guérison complète : il mourut deux heures après.

Ce qu'on comprend le moins aisément, ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout, c'est cet affoiblissement prodigieux des facultés de l'ame La solution de ce problème tient à la question insoluble pour nous, de l'influence des deux substances l'une sur l'autre, & nous sommes réduits à l'observation des phénomènes. Nous ignorons, & la nature de l'esprit & celle du corps; mais nous savons que ces deux parties de l'homme sont si intimement unies, que tous les changemens que l'une éprouve sont ressentis par l'autre : une circulation un peu plus ou moins vite, un sang un peu plus ou moins épais, quelques onces d'aliment de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une tasse de café au lieu d'un peu de vin, un sommeil plus ou moins long ou tranquille, une selle un peu plus ou moins abondante, une transpiration trop forte ou trop foible, change du tout au tout notre façon de voir & de juger les objets d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font sentir & penser très-différemment, & nous

font , à leur gré , de nouveaux principes
des vices & des vertus , tant font vrais
les vers du premier satyrique moderne :

Tout suivant l'intellest , change d'ordre & de
rang :

Ainsi , c'est la nature & l'humeur des personnes ,
Et non la qualité qui rend les choses bonnes.
C'est un mal bien étrange au cerveau des
humains (1).

Tant est exact le tableau que *Lucrece*
a tracé de cette union intime.

---- Gigni pariter cum corpore & unâ
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem:
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore; sic animi sequitur sententia tenuis.
Indè ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi
vis :

Post ubi jam validis quassatu' est viribus ævi
Corpus , & obtusis ceciderunt viribus artus ;
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque,
Omnia deficiunt , atque uno tempore defunt.
Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus , dementit enim , deliraque fatur.
(2)

L'observation nous apprend également
que , de toutes les maladies , il n'y en

(1) REGNIER , satire 5,

(2) De natura rerum , l. 4 , v. 446.

a point qui affecte l'ame plus promptement que celles du genre nerveux : les épileptiques qui , au bout de quelques années , tombent presque ordinairement dans l'imbécillité, en fournissent une triste preuve , qui , en même tems , nous apprend qu'il n'est point étonnant si des actes qui , comme on l'a dit plus haut, sont toujours légèrement épileptiques , produisent cet affoiblissement du cerveau, & par-là même des facultés.

L'affoiblissement du cerveau & du genre nerveux est suivi de celui des sens : & cela est naturel. *Sanctorius* , *Hoffmann* & quelques autres ont cherché à expliquer pourquoi la vue souffroit plus particulièrement ; mais leurs raisons , qui sont vraies ne me paroissent pas suffisantes. Les principales , & celles qui sont particulières à cet organe, sont la multitude des parties qui composent l'œil , & qui , étant toutes susceptibles de différens vices , le rendent infiniment plus sujets à des dérangemens que les autres. Les nerfs en second lieu , servent ici à plusieurs usages, & sont en très-grand nombre. Enfin cet afflux d'humeurs sur cette partie pendant le tems de l'acte , afflux dont la scintillation qu'on apperçoit alors dans les yeux des animaux, forment une preuve

sensible , produit dans les vaisseaux d'abord une foiblesse , & ensuite des engorgemens , dont la perte de la vue est une suite nécessaire.

Il est aisé actuellement de répondre à la question proposée plus haut ; pourquoi les eunuques , qui n'ont point de semence , ne sont-ils pas exposés aux maladies que nous venons de décrire ?

Il y en a deux raisons très-suffisantes. La première , c'est qu'ils ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur , quand elle a été préparée & repompée ; d'un autre côté ils ne perdent point cette partie précieuse du sang , destinée à devenir semence. Ils n'éprouvent pas ces changemens , qui sont dûs à la semence préparée & que j'ai indiqués plus haut , mais ils ne doivent pas non plus être exposés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on pourroit , si l'on veut , me permettre d'employer les termes des métaphysiciens , distinguer la semence en *semence à faire* , *semen in potentia* ; c'est cette partie précieuse des humeurs , que les testicules séparent : & *semence faite* , *semen in actu*. Si la première ne se sépare pas , la machine manque des secours qu'elle retire de la semence préparée , & n'é-

prouve point les changemens qui en dépendent ; mais elle ne s'appauvrit pas ; elle n'acquiert pas , mais elle ne perd pas ; on reste dans l'état d'enfance. Quand la semence se sépare & s'évacue, c'est alors une privation, un appauvrissement réel. La seconde raison, c'est que les eunuques n'éprouvent point ce spasme, auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui suivent ces excès.

Les accidens qu'éprouvent les femmes s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuse, moins travaillée, que le sperme de l'homme, sa perte ne les affoiblit peut-être pas aussi promptement ; mais quand elles vont jusqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus foible chez elles, & naturellement plus disposé au spasme, les accidens sont plus violens. Des excès subits les jettent dans des accidens analogues à celui d'un jeune homme dont j'ai parlé plus haut, pag. 42, & j'ai été le témoin d'un triste spectacle en ce genre. En 1746, une fille âgée de vingt-trois ans, défia six Dragons Espagnols, & soutint leurs assauts pendant toute une nuit dans une maison aux portes de Montpellier. Le matin on l'apporta en ville mourante : elle expira le soir, baignée dans

son sang, qui ruisseloit de la matrice, Il eût été intéressant de s'assurer si cette hémorrhagie étoit la suite de quelque blessure, ou si elle ne dépendoit que de la dilatation des vaisseaux, produite par l'action augmentée de cet organe.

SECTION VIII.

Causes de dangers, particuliers à la masturbation.

L'ON a vu plus haut, que la masturbation étoit plus pernicieuse que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir par-tout une providence particulière, établiront que la raison en est une volonté spéciale de Dieu, pour punir ce crime. Persuadé que les corps ont été astreints, dès leur création, à des loix qui régissent nécessairement tous les mouvemens, & dont la Divinité ne change l'économie, que dans un petit nombre de cas réservés, je ne voudrois avoir recours aux causes miraculeuses, que quand on trouve une opposition évidente avec les causes physiques. Ce n'est point le cas ici : tout peut très-bien s'expliquer par les loix de la mécanique du corps, & par celles de

son union avec l'ame. Cette habitude de recourir aux causes surnaturelles, a déjà été combattue par *Hippocrate*; qui, en parlant d'une maladie que les Scythes attribuoient à une punition particuliere de Dieu, fait cette belle réflexion : *Il est vrai que cette maladie vient de Dieu, mais elle en vient comme toutes les autres : elles n'en viennent pas plus les unes que les autres, parce que toutes sont une suite des loix de la nature, qui régit tout* (1).

Sanctorius, dans ses observations, nous fournit une premiere cause de ce danger particulier. *Un coït modéré est utile*, dit-il, *quand il est sollicité par la nature; quand il est sollicité par l'imagination, il affoiblit toutes les facultés de l'ame, & sur-tout la mémoire* (2). Il est aisé d'expliquer pourquoi. La nature, dans l'état de santé, n'inspire des desirs, que quand les vésicules séminales sont remplies d'une quantité de liqueur qui a acquis un degré d'épaississement qui en rend l'absorption plus difficile; & cela dénote que son évacuation n'affoiblira pas le corps sensiblement. Mais telle est l'organisation

(1) De aëre, locis & aquis, *Poesius*, p. 293.

(2) Sect. 6 aphor. 35.

des parties génitales, que leur action & les desirs qui la suivent, sont mis en jeu, non-seulement par la présence d'une humeur séminale surabondante, mais que l'imagination a aussi beaucoup d'influence sur ses parties; elle peut, en s'occupant des desirs, les mettre dans cet état qui les produit, & le désir conduit à l'acte, qui est d'autant plus pernicieux qu'il étoit moins nécessaire. Il en est de l'organe de ce besoin, comme de ceux de tous les autres, qui ne sont mis en jeu à propos, que quand ils le sont par la nature. La faim & la soif indiquent le besoin de prendre des alimens & de la boisson : si l'on en prend plus que ces sensations n'en exigent, le surplus nuit au corps & l'affoiblit. Le besoin d'aller à la selle & d'uriner, sont également marqués par certaines conditions physiques; mais la mauvaise habitude peut si fort pervertir la constitution des organes, que la nécessité de ces évacuations cesse d'être dépendante de la quantité des matières à évacuer. L'on s'affujettit à des besoins sans besoin; & tel est le cas des masturbateurs. C'est l'imagination, l'habitude, & non-pas la nature qui les sollicitent; ils soustraient à la nature ce qui lui est nécessaire, & ce dont, par-là même,

elle se garderoit bien de se défaire. Enfin , en conséquence de cette loi de l'économie animale , que les humeurs se portent là où il y a irritation , il se fait au bout de certain tems un afflux continuel d'humeurs sur ces parties : il arrive ce qu'*Hippocrate* avoit déjà observé , *quand un homme exerce le coït , les veines séminales se dilatent & attirent la semence* (1).

On peut remarquer ici que l'onanisme a un danger particulier pour les enfans avant le tems de la puberté ; il n'est pas commun , heureusement , de trouver des monstres de l'un ou de l'autre sexe qui en abusent avant cette époque , mais il ne l'est que trop qui abusent d'eux-mêmes ; un grand nombre de circonstances les éloignent d'un commerce débauché ou le modèrent ; une débauche solitaire ne trouve point d'obstacle & n'a point de bornes.

Une seconde cause ; c'est l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens , & qui est bien peint dans l'*O-nania Anglois*. Cette impudicité , dit-il , *n'a pas plutôt subjugué le cœur , qu'elle poursuit le criminel par-tout ; elle s'en saisit , & l'occupe en tout tems & en tout*

(1) De naturâ pueri , tex. 22. FOES. p. 242.

lieu : au milieu des occupations les plus sérieuses , des actes de Religion même , il est en proie aux desirs & aux idées lascives qui ne l'abandonnent jamais (1). Rien n'affoiblit autant , que cette tension continuelle de l'esprit , toujours occupé du même objet. Le masturbateur uniquement livré à ses méditations ordurieres , éprouve à cet égard les mêmes maux que l'homme de lettres qui fixe les siennes sur une seule question ; & il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau , qui se trouve alors en action , fait un effort qu'on pourroit comparer à celui d'un muscle longtems & fortement tendu : il en résulte , ou une telle mobilité , qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie , ni par-là même détourner l'ame de cette idée , c'est bien le cas des masturbateurs , ou une incapacité d'action. Epuisés enfin par une fatigue continuelle , ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau , mélancolie , cata-

(1) P. 17 L'on trouve un très-beau morceau sur la force & les dangers des habitudes voluptueuses , dans le nouveau Traité de M. PUJATTI , Professeur à Pâdoue , & célèbre dès longtems par d'excellens ouvrages. *De victu febricitantium* , p. 60,

lepsie, épilepsie, imbécillité, perte de sens, foiblesse du genre nerveux, & une foule de maux semblables (1). Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens, en ce que, lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes, l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent, on ne réussit à rien sans un degré d'attention dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux mêmes qui ne se vouent à rien, (cette classe n'est que trop nombreuse) il en est qui n'y sont pas propres; un air de distraction, d'embarras, d'étourdissement, n'en fait que des oisifs déplaissans. Je pourrois en citer, que cette incapacité de se fixer, jointe à la diminution des facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la société. Triste état qui met l'homme au-dessous de la brute, & qui le rend à juste titre l'objet du mépris, plus encore que de la pitié de ses semblables.

De ces deux premières causes, il en résulte nécessairement une troisième, c'est la fréquence même des actes: l'âme & le corps concourent, dès qu'une fois

(1) Voyez GAUBIUS, Institutiones pathologicae, §. 519.

l'habitude a pris un peu de force , pour solliciter à ce crime. L'ame , obsédée par les pensées immondes , excite les mouvemens lascifs ; & si elle est distraite quelques momens par d'autres idées , les humeurs âcres qui irritent les organes de la génération , le rappellent bientôt au bourbier. Que ces vérités d'observations seroient propres à arrêter les jeunes gens , s'ils pouvoient prévoir qu'ici un premier faux-pas entraîne un autre ; qu'ils sont presque maîtrisés par la tentation ; qu'à mesure que les motifs de séduction augmentent , la raison , qui devroit les contenir , s'affoiblira ; & qu'enfin ils se trouveront en peu de tems , plongés dans une mer de misere , sans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en retirer. Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis , si le danger les effraie pour quelques momens , la fureur les replonge. L'on peut bien dire :

Virtutem videant , intabescantque relictâ. Pers.

Cependant le danger est proche & le temps opportun de l'amendement est court.

..... Cinis & manes & fabula fies ;

Vive memor lethi; fugit hora; hoc quod lo-
quor inde est. *Perf.*

Pendant que j'étudiois en philosophie à Geneve, tems dont le souvenir me sera cher le reste de mes jours, un de mes condisciples étoit venu à cet état horrible, qu'il n'étoit pas le maître de s'abstenir de ces abominations, même pendant le tems des leçons: il n'attendit pas long-tems son châtiment, & il périt misérablement de consomption, au bout de deux ans. On trouve un fait semblable dans l'*Onania* (1). L'ingénieux auteur, qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet ouvrage, dans l'excellent journal latin qui paroissoit à Berne, il y a quatre ans, raconte à propos de cette observation, que tout un college trompoit quelquefois, par cette manœuvre, l'ennui, & cherchoit à éviter le sommeil, que leur inspiroit les leçons d'une métaphysique scholastique, qu'un très-vieux Professeur leur faisoit en dormant (2); mais cette historiette me paroît moins prouver ce que j'avance, que l'horrible dissolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

(1) P. 126.

(2) Excerptum totius Italicæ & Helveticæ literaturæ pro anno 1759, t. I, p. 93.

Le même auteur vient de faire imprimer, dans un ouvrage que je n'ai pas l'avantage de pouvoir lire, mais qu'un excellent juge met à côté des meilleures productions de ce siècle, ce qui suit. On a découvert, il y a quelques années, dans une ville, qu'une société entière de garnemens de quatorze & quinze ans s'étoit réunis pour la pratique de ce vice, & toute une école en est encore infectée (1).

La santé d'un jeune Prince se perdoit journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son Chirurgien la soupçonna, l'épia, & le surprit en flagrant délit, il avoua qu'un de ses valets-de-chambre l'avoit instruit, & qu'il étoit retombé souvent. L'habitude étoit si forte, que les considérations les plus pressantes, présentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal alloit en empirant; les forces se perdoient journellement, & on ne put le sauver qu'en le faisant garder à vue jour & nuit pendant plus de huit mois.

(1) *De l'expérience en Allemand* par M. ZIMMERMANN, t. 2, p. 409. Je tire ce fragment de ceux que son amitié pour moi l'a engagé à traduire en ma faveur; presque tous les autres orneront un ouvrage qui ne tardera pas à suivre celui-ci.

Un malade me peignoit vivement les difficultés de la victoire , dans une de ses lettres. « Il faut bien des efforts , » *ce sont ses termes* , pour vaincre l'habitude qui nous est rappelée à chaque instant. Je vous l'avoue en rougissant , la vue d'un objet féminin , quel qu'il soit , fait naître chez moi des desirs. Je n'ai pas même besoin de ce secours ; ma sale ame n'est que trop portée à me représenter sans cesse des objets de concupiscence. Cette passion ne s'allume plus chez moi , il est vrai , que je ne me rappelle en même tems tous vos avis : je combats , mais ce combat même m'épuise. Si vous pouviez trouver le moyen de détourner mes pensées de cet objet , je crois que ma guérison seroit bien proche. »

L'on a déjà vu dans l'extrait de l'*O-nania* , que la réitération fréquente avoit produit la fureur utérine chez une femme. L'habitude de n'être occupé que d'une idée , rend incapable d'en avoir d'autres ; elle prend l'empire , & regne despotiquement. Des organes sans cesse irrités , contractent une disposition morbifique qui devient un aiguillon toujours présent , indépendant de toute cause externe. Il y a des maladies des

parties urinaires, qui donnent une envie continuelle d'uriner : l'irritation réitérée des organes de la génération, y produit une maladie analogue. Il n'est point étonnant si le concours de ces deux causes, morale & physique, réunies, jette dans cette horrible maladie. Que cette idée est propre à effrayer salutairement les personnes chez lesquelles il y a encore quelques vestiges de raison & de pudeur !

Une quatrième cause de l'épuisement des masturbateurs, c'est qu'indépendamment même des émissions de semence, la fréquence des érections, quoiqu'imparfaites, dont ils se plaignent, les épuise considérablement. Toute partie, qui est dans un état de tension, produit une dépense de forces, & ils n'en ont point à perdre : les esprits s'y portent en plus grande abondance, ils se dissipent, ce qui affoiblit; ils manquent aux autres fonctions qui, par-là même, se font imparfaitement : le concours de ces deux causes a les suites les plus dangereuses. Un autre accident auquel cette quatrième cause rend les masturbateurs plus sujets, c'est une espèce de paralysie des organes de la génération, d'où naissent l'impuissance, par le défaut d'érection, & la gonorrhée simple, parce

que les parties relâchées laissent échapper la véritable semence à mesure qu'elle arrive, & fuinter continuellement l'humour que séparent les prostates, & qu'enfin toute la membrane intérieure de l'urethe acquiert une disposition catharreuse, qui la dispose à fournir un écoulement de même nature que celle des pertes blanches des femmes, disposition, pour le dire en passant, moins rare qu'on ne pense, qui n'est point bornée à la membrane qui revêt les narines, la gorge, le poulmon, mais qui attaque souvent tous les viscères creux; qu'on méconnoît, parce qu'on ne la soupçonne pas, & qu'on traite mal, parce qu'on la méconnoît. Il seroit aisé de trouver, dans les observateurs, des exemples de cette maladie traitée pour un autre.

Un habile Chirurgien me parloit un jour d'un homme qui, livré par une espece de goût singulier, aux Vénus du plus bas étage, & ne les connoissant guere que dans les coins de rues & debout, tomba dans l'épuisement, accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou dessèchement des cuisses & des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui paroïssoit être une suite de l'attitude dans

laquelle il s'étoit livré à ses sales voluptés. Il mourut après avoir gardé six mois le lit, dans un état également propre à inspirer la pitié & l'effroi. Cette observation ne fournit-elle pas une cinquieme cause des dangers ordinairement particuliers à la masturbation ? Quand on perd ses forces par deux moyens à la fois, l'affoiblissement augmente bien considérablement. Une personne qui est debout ou assise, a besoin, pour se maintenir dans ces situations, sur-tout dans la premiere, de faire agir un grand nombre de muscles; & cette action dissipe les esprits animaux. Les personnes foibles, qui ne peuvent pas se tenir un instant debout sans éprouver une foiblesse, les malades qui ne peuvent pas être assis sans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de forces. L'on sent par-là même, que le même acte, dans les unes ou les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affoiblissement dans les premiers que dans le dernier cas; & *Sanctorius* avoit déjà indiqué le danger de cette attitude; *usus coitûs stando, ledit; nam musculos & eorum utilem perspirationem diminuit.*

D'autres observations bien constatées fournissent une fixieme cause qui paroîtra peut-être bien foible, mais que des phyficiens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivans transpirent; il s'exhale à chaque instant, par la moitié peut-être des pores de notre peau, une humeur extrêmement tenue, & qui est beaucoup plus considérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même tems, une autre espece de pores admet une partie des fluides qui nous environnent, & les porte dans nos vaisseaux. Ce sont *des torrens invisibles*, pour me servir de l'heureuse expression de M. Senac, qui sortent de notre corps, & qui y entrent (1). Il est démontré que, dans quelque cas, cette inspiration est très-considérable. Les personnes fortes ex-

(1) L'on peut voir par la démonstration de cette vérité, dans l'endroit que je cite, l. 3. c. 3. *. 7 du *Traité du cœur*, ouvrage qui n'auroit rien laissé à desirer si son illustre Auteur, en annonçant une seconde édition, ne nous avoit pas appris qu'il pouvoit le rendre encore plus parfait. Un grand homme peut se surpasser lui-même, & voir un point de perfection que les autres ne desirent même pas.

spirent plus ; les foibles, qui n'ont presque point d'atmosphère propre , inspirent davantage ; & cette partie expirée , ou cette transpiration des personnes bien portantes , contient quelque chose de nourricier & de fortifiant qui , inspirée par un autre , contribue à lui donner de la vigueur. Ce sont ces observations qui expliquent comment la jeune fille qui couchoit avec David lui donnoit des forces ; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards à qui on l'a conseillée ; pourquoi , cela affoiblit la jeune personne , qui perd sans rien recevoir , ou plutôt qui reçoit des exhalaisons foibles , corrompues , putrides , qui lui nuisent. L'on transpire plus dans le tems du coït que dans un autre , parce que la force de la circulation est augmentée. Cette transpiration est peut-être plus active , plus spiritueuse que dans tout autre tems ; c'est une perte réelle que l'on fait , & qui a lieu , de quelque façon que se fasse l'émission du sperme , puisqu'elle dépend de l'agitation qui l'accompagne. Dans le coït , elle est réciproque , & alors l'on inspire ce que l'autre expire. Cet échange est mis hors de doute par des observations sûres. J'ai vu , il n'y a pas long-tems , un homme qui

n'avoit aucune gonorrhée, ni aucun symptôme vérolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme qui, dans le même instant lui rendoit la gale en échange. L'un, dans ce cas, compeuse les pertes de l'autre. Dans celui de la masturbation, le masturbateur perd & ne recouvre rien.

En observant l'effet des passions, on découvre une septieme différence entre ceux qui se livrent aux femmes & les masturbateurs ; différence qui est toute au désavantage de ces derniers. La joie qui tient à l'ame, & qu'il faut bien distinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, & dont elle differe du tout au tout ; cette joie, dis-je, aide les digestions, anime la circulation, favorise toutes les fonctions, rétablit les forces, les soutient. Si elle se trouve réunie avec les plaisirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de force, & l'observation le prouve. *Sanctorius* l'a remarqué. *Après un coït excessif, dit-il, avec une femme qu'on aimoit & qu'on desiroit, l'on n'éprouve pas la lassitude qui devroit être la suite de cet excès, parce que la joie que l'ame éprouve, augmente la force du cœur, favorise les fonctions, & répare ce qu'on*

a perdu. C'est sur ce principe que *Venette*, dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre sur le danger des plaisirs de l'amour poussés à l'excès, établit que l'union avec une belle femme épuise moins qu'avec une laide. *La beauté a des charmes qui dilatent notre cœur, & qui en multiplient les esprits. Il faut croire, avec S. Chrysostome, que s'excitant contre les loix de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté là que de l'autre.* Et peut-on douter que la nature n'ait attaché plus de joie aux plaisirs procurés par les moyens qui sont dans ses voies, qu'à ceux qui y répugnent ?

Une huitieme & derniere cause qui augmente les dangers de la masturbation, c'est l'horreur des regrets dont elle doit être suivie, quand les maux ont défilé les yeux sur le crime & sur ses dangers.

Miseri quorum gaudia crimen habent.

Foin des plaisirs, que le remords doit suivre.

Et s'il en est qui soient dans cas, ce sont les masturbateurs. Quand le voile est tombé, le tableau de leur conduite se présente sous les faces les plus hideuses : ils se trouvent coupables d'un crime dont la justice divine ne veut pas

pas surseoir la punition, & qu'elle punit sur le champ de mort, d'un crime réputé très-grand crime par les Païens même.

Hoc nihil esse putas : scelus est , mihi crede ;
sed ingens

Quantum vix animo concipis ipse tuo. *Mart.*

La honte qui les suit augmente infiniment leur misere. Tel est le degré de débordement dans quelques endroits, que les débauches avec les femmes n'y sont presque regardées que comme un usage ; les plus coupables sur cet article n'en font pas mystere , & ne se doutent pas même qu'ils puissent en être plus méprisés. Quel est le masturbateur qui ose avouer son infamie ? Et cette nécessité de s'envelopper des ombres du mystere ne doit-elle pas être à ses propres yeux, une preuve du crime de ces actes ? Combien n'en est-il pas qui ont péri pour n'avoir jamais osé révéler la cause de leurs maux ? On lit dans plusieurs lettres de l'Onania, *j'aimerois mieux mourir que de paroître devant vous après un tel aveu.* L'on est en effet, & l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui qui, séduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs,

& dont elle se sert pour conserver l'espèce, n'a de tort que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi ou par la santé : c'est un homme emporté par la passion qui s'oublie ; l'on est bien plus porté à le justifier, que celui qui pèche en violant toutes les loix, en renversant tous les sentimens, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devroit être en horreur à la société, s'il en étoit connu, cette idée doit le boureller sans cesse. *Il me semble, me marquoit un de ces criminels, dans la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, que chacun lit sur mon visage l'infame cause de mon mal ; & cette idée me rend la compagnie insoutenable.* Ils tombent dans la tristesse & dans le désespoir : on en a vu des exemples dans la quatrième section de cet ouvrage ; & ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une tristesse soutenue, sans avoir, ce qui est affreux pour un criminel, aucun prétexte de justification, aucun motif de consolation. Et quels sont ces effets de la tristesse ? Le relâchement des fibres, le ralentissement de la circulation, l'imperfection des digestions, le manque de nutrition, les obstructions occasionnées par ces resserremens qui paroissent être l'effet le

plus particulier de la tristesse ; ces épanchemens d'humeurs, qui sont une suite des resserremens : *les couloirs du foie se ferment*, dit M. de SENAC, & *la bile se répand par-tout le corps* ; les spasmes, les convulsions, les paralyfies, les douleurs, l'augmentation de l'angoisse à l'infini ; tous les accidens qui peuvent être une suite de ceux-ci.

Il est inutile de m'étendre davantage sur les dangers particuliers à la masturbation ; ils ne sont que trop réels & trop démontrés ; je passe aux moyens de guérison.



A R T I C L E III.

LA C U R A T I O N.

S E C T I O N IX.

Moyens de guérison proposés par les autres Médecins.

I l y a quelques maladies dans lesquelles on est presque sûr du succès des remèdes. Celles qui sont les suites des épuisemens vénériens, & à plus forte raison, de la masturbation, n'entrent pas dans cette classe ; & le pronostic

qu'on peut en faire, quand elles sont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. *Hippocrate* a annoncé la mort. *C'est une misérable maladie*, dit M. BOERHAAVE : *je l'ai vue souvent ; je n'ai jamais pu la guérir* (1). M. van Swieten traita sans succès, pendant trois ans, le malade dont il parle. J'ai vu mourir misérablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je n'ai pas même pu soulager. Cependant ces exemples ne doivent pas décourager ; l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve dans la collection de l'Onania, dans les observations des Médecins : ma propre pratique m'en a fourni quelques-uns.

Dans le même endroit où *Hippocrate* donne la description de la maladie, telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation « Quand le malade se trouve dans cet état, » dit-il, faites-lui des fomentations par » tout le corps, ensuite donnez-lui un » remède qui le fasse vomir ; après cela » un autre qui purge la tête ; ensuite » un qui purge par en bas. Il faut » entreprendre cette cure, sur-tout au » printems. Après les purgatifs l'on donne » le petit lait ou le lait d'ânesse ; après

(1) Leçons sur les instituts, §. 779.

„ cela le lait de vache pendant quarante
 „ jours. Pendant qu'il boira le lait, il
 „ ne mangera point de viande, & on
 „ lui donnera le soir une bouillie de
 „ froment. Après avoir fini l'usage du
 „ lait, on le nourrira des viandes les
 „ plus tendres, en commençant par une
 „ petite quantité, & on le reingraissera
 „ par ce moyen. Il évitera pendant un
 „ an toute débauche, tout exercice vé-
 „ nérien, & tout autre exercice immo-
 „ déré; il se bornera à des promenades
 „ dans lesquelles il évitera le froid &
 „ le soleil. „

L'on voit qu'*Hippocrate* commence
 la cure par un vomitif & par une pur-
 gation: son autorité pourroit faire loi,
 & cette loi, dans le plus grand nom-
 bre des cas, seroit nuisible, il est aisé
 de se retirer de cet embarras, en re-
 marquant qu'il n'ordonne la purgation
 que dans la vue de détourner la fluxion
 qu'il supposoit se jeter de la tête sur
 l'épine du dos, & que dans un autre
 endroit il met ceux qui sont malades
 après des excès vénériens, dans le ca-
 talogue des personnes auxquelles il ne
 faut donner aucun purgatif, *parce que*
non-seulement ils ne peuvent leur faire
aucun bien, mais qu'au contraire ils

peuvent leur faire du mal. (1). Ainsi c'est cette dernière règle qui doit être regardée comme générale ; la première forme une exception, & une exception même qui paroît fondée sur une théorie dont l'erreur est reconnue aujourd'hui, & qui ne doit, par-là même, avoir aucune force.

On trouve dans la dissertation d'*Hoffmann* que j'ai déjà souvent citée, deux observations qui doivent rendre très-circonspect sur l'usage de l'émétique ; je les rapporterai l'une & l'autre. Un homme de cinquante ans s'étant livré pendant longtems à des excès en femme, tomba dans la langueur, la maigreur, la consomption, sa vue diminua insensiblement, enfin il ne voyoit les objets que comme à travers un nuage : ce fut à cette époque qu'il prit un émétique pour prévenir la fièvre qu'il craignoit, après un long usage de viande de cochon fumée : le remède lui fit enfler la tête, & le rendit totalement aveugle. Une prostituée publique, qui éprouvoit un obscurcissement dans la vue toutes les fois qu'elle avoit commerce avec un homme, ayant pris un

(1) De ratione victûs in morbis acutis.
FOES. p. 405, 406.

émétique, perdit entièrement la vue (1).

M. *Boerhaave*, paroît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir.
 « Il y a peu d'espérance de guérison ;
 » le lait passe trop facilement ; l'exer-
 » cice à cheval ne fait aucun bien à
 » ces fortes de malades, & ils se plai-
 » gnent que ces remèdes les affoiblif-
 » sent : effectivement, l'exercice rend,
 » dans l'erreur de leurs songes, l'écou-
 » lement de la semence plus abondant,
 » & leur ôte en même tems leurs
 » forces. Lorsque le jour reparoit,
 » ils ne quittent leurs lits que baignés
 » de sueur, & affoiblis par le sommeil
 » même ; ils ne peuvent supporter les
 » aromatiques, dont les effets sont aussi
 » dangereux. La seule ressource, dans
 » ce cas sont les bons alimens : un
 » exercice modéré du corps, les bains
 » des pieds, & les frictions faites avec
 » précaution (2). »

Parmi les consultations de ce grand homme, que M. *de Haller* a ajoutées à l'édition qu'il en a procurée, il y en a une pour un homme qui s'étoit rendu tout-à-fait inepte aux plaisirs de l'amour. « Un homme de trente ans s'est

(1) De morbis à nimia vener. §. 24 & 26.

(2) Instit. de Med. t. 7, p. 216.

» si fort affoibli les organes de la gé-
 » nération , que le sperme s'écoule
 » toutes les fois qu'il a quelque com-
 » mencement d'érection , car elle n'est
 » jamais complete (1) , & la semence
 » n'est point lancée avec force , mais
 » elle s'écoule goutte à goutte : ce qui
 » le rend impuissant ; il a la mémoire ,
 » l'estomac , les reins , les jambes to-
 » tellement affoiblis. »

M. *Boerhaave* répondit : « Ces ma-
 » ladies sont toujours extrêmement dif-
 » ficiles à guérir , elles ne se déclarent
 » presque jamais que lorsque le corps
 » affoibli fait que les remèdes restent
 » sans effet. On peut essayer ce que
 » produiront les suivans : 1°. un ré-
 » gime sec & léger , composé d'oi-
 » seaux , de viande de bœuf , de mou-
 » ton , de veau , de chevreau , rôtie
 » plutôt que bouillie ; d'une petite quan-
 » tité de bière excellente ; de peu de
 » vin , mais d'un vin très - fortifiant.
 » 2°. Beaucoup d'exercice , augmenté
 » peu à peu jusques à commencement
 » de lassitude , & toujours à jeûn. 3°.

(1) Ce symptôme est très-fréquent parmi
 les personnes qui se sont épuisées , & il con-
 tribue à entretenir l'épuisement ; la plus pe-
 tite tentation produit un commencement d'é-
 rection qui est suivi d'un écoulement.

Des frictions, avec une flanelle parfumée de la fumée d'encens, sur les reins, le bas ventre, le pubis, les aines, le scrotum, faites régulièrement le soir & le matin. 4°. Il faut prendre de deux heures en deux heures, pendant le jour, une demi-dragme de l'opiat suivant :

℞. *Terræ japon. dr. IV. opopanax, dr. V. cort. peruv. dr. VI conf. rosar. rub. unc. I. oliban. dr. II. succ. acac. unc. ss. syrup. Kerm. q. s. f. l. a. cond.* & l'on boira par-dessus demi-once du vin médicinal.

℞. *Rad. caryophyll. mont. Pœn. mar. aa unc. I. cort. rad. cappat. tamarisc. aa unc. I. ss. lign. agalloch. veri unc. vin. gall. alb. lib. VI. f. l. a. vin. med.*

J'espère, ajoutoit M. Boerhaave, que le malade sera guéri après en avoir fait usage deux mois. Mais il ne voulut point s'en servir, & il mourut au bout de quelques semaines d'une dysenterie maligne. Quel eût été l'effet du remède ? C'est ce qu'on ne peut pas deviner. M. Zimmermann m'a écrit, qu'il en avoit fait faire usage à un malade, pendant deux mois, sans aucun succès.

M. Hoffmann indique les précautions

qu'il faut prendre & les moyens qu'il faut employer. » Il faut éviter tous les » remedes qui ne conviennent pas aux » personnes foibles , & qui peuvent affoiblir un corps déjà énérvé : tels » sont tous les astringens , ceux qui » sont trop rafraîchissans, les saturnins, » les nitreux, les acides, & sur-tout » les narcotiques ; ils nuisent tous dans » les cas de cette espece , & malheureusement on ne laisse pas que d'en faire » souvent usage.

» Le but qu'on doit se proposer , » c'est de rétablir les forces , & de » rendre aux fibres le ton qu'elles ont » perdu. Les remedes chauds , volatils, » aromatiques, ceux qui ont une odeur » forte & agréable, ne conviennent pas » ici ; il ne faut que des alimens doux, » & propres à réparer cette substance nutritive gélatineuse , que les évacuations immodérées ont détruite : » tels sont les bouillons forts de bœuf, » de veau , de chapon , avec un peu de » vin, de suc de citron, de sel, de noix muscade & de cloux de girofle. On » joint avec succès à cet usage celui » des remedes qui favorisent la transpiration, & qui raniment le ton languissant des fibres. »

Dans une autre consultation pour

un masturbateur, il ordonnoit de prendre tous les matins une mesure de lait d'ânesse, coupé avec un tiers d'eau de *Selter*.

Il seroit inutile de citer les préceptes ou les observations d'autres Auteurs. Je me contenterai de rapporter un cas très-utile, tel qu'il se trouve dans une these de M. *Wesẏpremi*, qui renferme quatorze observations toutes intéressantes (1).

W. Conybeare, âgé de trente ans, avoit depuis six ans la vue si obscurcie, sans aucun vice apparent dans l'œil, qu'il voyoit tous les objets comme à

(1) C'est la septieme observation. Cette these, bien digne d'être lue, se trouve, avec un très grand nombre de petits ouvrages presque tous excellens & introuvables partout ailleurs, dans la belle collection des theses pratiques, que M. HALLER, qui desire l'avancement de la Médecine avec autant de zèle que de discernement, s'est donné la peine de publier, sous le titre, *Disputationes ad morborum historiam & curationem facientes*. Lausann 1758. Le nom de l'éditeur est le garant du mérite de l'ouvrage, qui va devenir une des bases des bibliothèques de pratique. La piece que je cite est *Stephani VESZPREMI observationes medicæ*. Trajecti, 1756, Voyez t. 6, p. 804.

travers d'un nuage épais. Il avoit été successivement dans les trois hôpitaux les plus célèbres de Londres, *S. Thomas, S. Barthélemy & Saint Georges* : enfin, il y a deux ans qu'il se rendit dans le nôtre. Par-tout, après les autres remèdes, on avoit essayé si la salivation mercurielle pourroit le guérir de cette espèce de goutte sereine. Les Médecins étoient lassés, & le malade entièrement découragé. L'interrogeant en particulier, & avec beaucoup de soin sur sa maladie, il me dit que de tems en tems, il se sentoît mal tout le long de l'épine du dos, sur-tout quand il se courboit pour prendre quelque chose; que ses jambes étoient si foibles, qu'il pouvoit à peine être debout une minute sans s'appuyer, autrement les jambes lui trembloient, & il avoit un vertige & un éblouissement; que sa mémoire étoit si fort affoiblie, que quelquefois il paroissoit stupide; & je vis moi-même qu'il étoit extrêmement décharné. Tout cela me fit soupçonner que la goutte sereine pourroit bien n'être qu'un symptôme d'une maladie plus fâcheuse, & que le malade étoit attaqué d'une véritable consommation dorsale.

Je le sollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'étoit jamais souillé de l'abominable

minable crime d'Onan, qui détruit entièrement les parties balsamiques du fluide nerveux. Après bien des délais, il avoua en rougissant. Je lui ordonnai de prendre le soir deux pilules mercurielles, dont chacune contenoit six grains de mercure doux, & le lendemain une once de sel purgatif, & de réitérer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme je le fis vivre, suivant l'ordonnance d'*Hippocrate* dans un cas semblable, uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même tems il se faisoit frotter deux ou trois fois par semaine, en se couchant. A la fin de cette cure il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il étoit parti. Je lui conseillai ensuite le bain froid pendant trois semaines; il le prenoit à jeûn, à huit heures du matin, de deux jours l'un. Pendant deux mois il prit deux fois par jour l'électuaire minéral & le julep volatil, auxquels il joignoit les frictions & les bains de pieds. Ces secours rétablirent si bien sa santé, qu'il vouloit reprendre l'exercice de sa profession qui étoit la boulangerie, mais je lui conseillai de se vouer à quelqu'autre, craignant que l'inspiration de la farine qui s'élève en pétrissant ne formât,

dans un estomac & une poitrine encore foibles, une colle dont les effets auroient pu être dangereux.

M. *Stehelin* soulagea le malade dont j'ai parlé *sect.* 2, p. 22, par des bains fortifiants, la teinture de Mars de *Ludovic* & des bouillons apéritifs.

Les principaux remèdes de l'*Onania* sont des secrets qu'il s'est réservés. L'on voit en général, & cette observation est importante, qu'il n'employoit aucun évacuant, & que les roborans seuls en étoient la base, sous le nom de teinture fortifiante, *the strenthening tincture*, & de poudre prolifique *the prolific powder*. Ils agissent sans que leur action produise aucun effet sensible; mais ce sont les termes de l'Auteur, ils *enrichissent*, ils *fortifient*, ils *nourrissent* les parties génitales de l'un & de l'autre sexe; ils leur donnent une nouvelle force; ils favorisent la génération de la semence; ils relevent puissamment les forces d'une nature accablée (1); en un mot, ils operent tout ce qu'on leur demande. Il y a un troisième remède inconnu, sous le nom de potion restaurante, qui agit aussi très-efficacement; &, en effet, si l'on doit

(1) *Onania*, p. 177.

ajouter foi à tous les témoignages qui déposent en faveur de ces remèdes , ils ont sans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes* , il donne quelques formules ; l'une est une potion composée d'ambre , d'aromates & de quelques autres remèdes de la même classe ; une seconde est un liniment composé d'huiles essentielles , de baumes , de teintures âcres : l'une & l'autre de ces compositions me paroissent trop stimulantes ; & comme elles n'ont pour elles aucune expérience , j'en ometts la description : il en indique deux autres qui paroissent plus convenables.

D É C O C T I O N.

℞. Flor. sicc. lamii (1) m℥. VI. radic. cyper. & galang. aa unc. II. rad. bistort. unc. I. rad. osmund. regal. unc. II. flor. ros. rubr. m℥. IV. Ichthyocoll. unc. III.

Scissa tuf. mixt. cum aqua quart. VIII. ad quartæ part. evaporat. co-

(1) Il ne désigne point l'espece , ce ne peut être que le *lamium album* white archangel , ou le *lamium maculatum*.

quant. pour en prendre tous les jours un quart (1).

I N J E C T I O N.

℞. *Saccari Saturni, vitriol alb. alum. rup. aa. dr. i. aq. chalyb. fabror. pint. i ss. per dies decem igne arena digerantur : add. spir. vin. camphr. cochl. III.*

On trouvera de très-sages vues, applicables à la maladie dont je traite, dans un livre qui vient de paroître, intitulé : *Précis de Médecine pratique*, par M. LIEUTAUD, Médecin des Enfans de France, qui, après s'être fait un nom distingué parmi les Anatomistes & les Physiologistes, vient de s'assurer par cet ouvrage, un des premiers rangs parmi les Praticiens. Les chapitres relatifs à la consommation dorsale, sont ceux qui ont pour titre, *calor morbosus*, chaleur morbifique; maladie, pour le dire en passant, très-fréquente, dont personne n'avoit parlé, que l'on traite souvent très-mal, comme je m'en suis plaint ailleurs, & dont M. Lieutaud a développé le premier les symptômes, la nature & le traite-

(1) Le quart Anglois est la même mesure que la pinte de Paris.

ment ; *vires exhaustæ* , l'épuisement , & *anœmia* , qu'on peut traduire *le manque de sang* , chapitre très-intéressant , qui est tout entier à l'auteur.

M. *Levis* , dont je n'avois point pu me procurer l'ouvrage avant l'impression de la première édition du mien , est celui de tous qui s'est le plus étendu sur la cure. J'ai eu le plaisir de voir que nous étions parfaitement dans les mêmes idées , & que nous employions les mêmes remèdes , sur-tout le kina & les bains froids , conformité qui me paroît prouver en faveur de la méthode que nous avons suivie l'un & l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphorismes qui renferment la substance de sa doctrine ; je me servirai de quelques passages de l'explication qu'il y ajoute , pour confirmer , dans la section suivante , ma pratique.

« La cure de cette maladie , dit cet
 » habile Médecin , dépend de deux ar-
 » ticles ; ce qu'il faut éviter & ce qu'il
 » faut faire ; & les remèdes n'ont au-
 » cune efficacité , si l'on n'apporte pas
 » une grande attention à tout ce qui
 » regarde les choses non naturelles ,
 » ou toutes les branches du régime.
 » un air sain est de la plus grande im-
 » portance. La diète doit être forti-

» fiante sans échauffer. Le sommeil ne
 » doit pas être trop long, & il faut dor-
 » mir à des heures convenables. L'on
 » doit prendre un exercice modéré,
 » sur-tout à cheval. Si les évacuations
 » naturelles, se font irrégulièrement,
 » il faut les mettre dans l'ordre. Le ma-
 » lade doit chercher à se distraire par
 » la compagnie ou par les plaisirs in-
 » nocens.

» Tous les remèdes doivent être tirés
 » de deux classes, les balsamiques &
 » les fortifiants (1) ».

Il recommande beaucoup, au lieu de thé, qui est toujours, dit-il, très-nuisible aux nerfs, l'infusion de mélisse & de menthe, en mettant dans chaque tasse une cuillerée d'une mixture balsamique composée de crème & de jaunes d'œufs battus ensemble avec deux ou trois gouttes d'huile de canelle (2), ce qui fait une boisson dont le palais & l'estomac s'accoutument très-bien, comme j'ai eu occasion de le remarquer moi-même; & ce remède est en effet véritablement balsamique & fortifiant: mais je placerai ici une remarque qui peut-être utile, c'est que M. Lewis in-

(1) A Practical. Essai. p. 20, 25 & 34.

(2) Sect. 10 p. 27. Robuison consomp. p. 98.

dique, parmi les fortifiants qu'il conseille, les remèdes tirés du plomb (1), & je me fais un devoir d'avertir que, malgré son autorité, & celle de quelques autres Médecins respectables, l'usage intérieur des préparations de plomb est un véritable poison, de l'aveu presque unanime de tous les Médecins; j'en ai vu les effets les plus tristes; & l'impudente imprudence des Charlatans ne fournit que trop d'occasions d'en observer de tels. Si on veut le conserver, comme celui de quelques autres poisons, qu'au moins l'administration en soit réservée à ceux qui sont en état de connoître ses dangers & ses vertus, & qu'on ne l'indique pas sans précautions dans des ouvrages destinés au Public.

Je finirai cette section par la méthode que M. *Stork* employe dans ces maladies; elle est très-simple, & très-efficace. En comparant toutes ces méthodes on verra qu'elles sont toutes fondées sur les mêmes principes; qu'elles tendent au même but, & qu'elles emploient des moyens bien ressemblans les uns aux autres, conformité qui fait l'éloge de la méthode, & inspire de

(1) Ibid. p. 26, 28.

la confiance. « On commence, dit M.
« *Stork*, par les nourrir de bouillons
« succulens. Le riz, les gruaux d'avoine,
« ceux d'orge cuits avec du bouillon
« ou du lait, & le lait sont très utiles;
« mais il faut observer d'en faire pren-
« dre peu & souvent. Si l'estomac étoit
« si fort affoibli, comme cela arrive
« quelquefois quand la maladie a fait
« de grands progrès, qu'il ne pût pas
« même soutenir ces alimens sans de
« grandes angoisses, il faut donner une
« nourrice au malade, ce qui en a
« quelquefois tiré de l'état le plus fa-
« cheux. On redonne de la force & de
« l'action aux fibres relâchées, par l'u-
« sage d'un vin avec le fer, le kina &
« la canelle : dès que le malade a assez
« de force pour se promener, il lui est
« extrêmement utile d'aller dans un air
« de campagne très-pur, ou de mon-
« tagne (1) ».

(1) *Medicus annuus*, t. 2, p. 216.



SECTION X.

Pratique de l'Auteur.

IL y a quelques maladies dans lesquelles il est difficile de démêler exactement la cause, & par-là même de déterminer l'indication, & de régler le traitement, mais qui se guérissent avec assez de facilité, quand on est parvenu à ce point; il n'en est pas de même dans la consommation dorsale. L'on sait quelle est la maladie; l'on en connoît la cause: c'est, comme le dit M. LEWIS, *une espece particuliere de consommation; dont la cause prochaine est une foiblesse générale des nerfs*: l'indication est aisée à former; l'on ne peut pas être partagé par-là même sur l'essentiel du traitement; mais souvent le meilleur traitement échoue; c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relâchement général des fibres, la foiblesse du genre nerveux, l'altération des fluides sont les causes du mal. Il dépend de l'affoiblissement de toutes les parties; il faut leur rendre leur force, c'est l'unique indication. Elle a ses subdivisions tirées des différentes parties affoiblies; mais comme les mê-

mes remèdes servent à les remplir toutes, il est inutile de les détailler ici : elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la médecine, & qui en parlent cependant plus que ceux qui la savent, croiront qu'il est fort aisé de remplir cette indication, & qu'avec de bons alimens & des cordiaux, dont nos boutiques abondent, on fortifie bien aisément; de tristes expériences ont au contraire appris aux plus grands Médecins que rien n'étoit si difficile.

Il est bien aisé, dit M. GORTER, de diminuer les forces; l'on n'a presque aucun secours pour les réparer (1). On le comprendra aisément, si l'on réfléchit que les alimens & les remèdes ne sont autre chose que les instrumens dont la nature se sert pour s'entretenir, réparer ses pertes, & remédier aux dérangemens qui surviennent dans le corps. Et qu'est-ce que la nature? L'aggrégat des forces du corps distribuées harmoniquement. C'est la force vitale distribuée respectivement dans les différentes parties. Quand les forces sont épuisées, c'est donc la nature qui

(1) De perspir. insens. p. 504.

est en défaut; c'est l'architecte ouvrier qui ne fonctionne plus; donnez-lui des matériaux tant que vous voudrez, il est hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec son bâtiment, sous la pierre, le bois & le mortier, sans qu'il se sépare un seul pouce de muraille. Il en est de même des maladies qui dépendent de la destruction des forces; les alimens ne réparent point; & les remèdes n'agissent point. J'ai vu des estomacs si affoiblis, que les alimens n'y recevoient pas plus de préparation que dans un vaisseau de bois; quelquefois ils s'y arrangent suivant les loix de leurs gravités spécifiques; & quand enfin une nouvelle dose irrite l'estomac par son poids, on les voit ressortir successivement par un léger effort, très-séparés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long séjour, ils s'y corrompent, & on les vomit tels qu'ils seroient si on les eût laissé gâter dans un bassin d'argent ou de porcelaine. Que doit-on espérer des alimens dans des cas de cette espece!

L'épuisement n'est pas aussi considérable dans tous: il en est dans lesquels les forces ne sont qu'affoiblies sans être totalement détruites; il reste alors quelques ressources dans les alimens & mê-

me dans les remèdes. Ce qui reste de la nature tire quelquefois des premiers ; & les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqués propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'éteint : ce sont les secours étrangers, dont on aide l'architecte, pour qu'il puisse travailler à son ouvrage, en dépensant le moins possible de ses forces, c'est, d'autres fois, le coup d'éperon qu'on donne à un cheval foible, pour qu'il fasse un effort dans un mauvais pas. Mais qu'il faut d'habileté & de prudence pour savoir juger d'un coup d'œil la profondeur du borbier, la force de l'animal, & les comparer ! Si l'ouvrage est au-dessus de ses forces, ce coup d'éperon l'obligera, il est vrai, à un effort, mais si cet effort ne peut pas le mettre en bon chemin, il ne fera que l'épuiser totalement.

La foiblesse produite par la masturbation offre une difficulté dans le choix des remèdes fortifiants, qui ne se présente pas dans d'autres cas, c'est qu'il faut éviter avec le plus grand soin ceux qui, en irritant, pourroient réveiller l'aiguillon de la chair. C'est une loi de la mécanique animée, si différente de l'inanimée, & si peu soumise aux mêmes règles, que quand les mou-
vemens

venemens s'augmentent , l'augmentation est plus considérable dans les parties qui en sont le plus susceptibles , ce sont , chez les masturbateurs , les parties génitales ; c'est donc dans ces parties que l'effet des remèdes irritans se manifestera le plus sensiblement , & les suites dangereuses de cet effet , ne peuvent rendre trop circonspects sur les moyens qu'on emploie. Quels peuvent-ils donc être ? C'est ce que j'examinerai après avoir détaillé le régime. Je suivrai , dans ce détail , la division ordinaire de six choses naturelles , l'air , les alimens , le sommeil , les mouvemens , les évacuations naturelles & les passions.

L' A I R.

L'air a sur nous l'influence que l'eau a sur les poissons , & même une beaucoup plus considérable. Ceux qui savent à quel point cette première influence s'étend , qui n'ignorent pas que les gourmets connoissent non-seulement la rivière , mais encore l'endroit de la rivière où un poisson aura été pris , & qu'ils distinguent ,

..... Lupus hic , Tiberinus , an alto
Captus hier ? pontesne inter jactatus , an amnis
Ostia sub Tusci !

Ceux-là , dis-je sentiront combien il importe pour les malades de respirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui sont entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite sans l'aérer ; ceux qui auront cotoyé des marais dans les chaleurs , habité dans des lieux bas entourés d'éminences de tous côtés ; ceux qui auront passé d'une ville peuplée dans la campagne , qui auront respiré l'air au lever du soleil ou à midi , avant ou après une pluie ; tous ces gens-là , dis-je , comprendront comment l'air peut influer sur la santé.

Temperie cœli corpusque animusque juvatur.
Ovid.

Des foibles ont plus besoin du secours d'un air pur , que les autres ; c'est un remède qui agit (& c'est peut-être le seul) sans le concours de la nature , sans employer ses forces ; il est par-là même de la plus grande importance de ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie génitale , c'est un air sec & tempéré : un air humide , un air trop chaud sont pernicioeux. Je connois un malade de cette espece que les grandes chaleurs jettent dans un épuisement total , & dont la santé varie en été , suivant l'alternative des

jours plus ou moins chauds. Un air trop froid est beaucoup moins à craindre, & cela doit nécessairement être ainsi : la chaleur relâche les fibres déjà trop lâches, & dissout les humeurs déjà trop fondues ; le froid, au contraire, remédie à ces deux maux. Quand les Caraïbes sont atteints de paralysie, à la suite de ces terribles coliques convulsives auxquelles ils sont sujets, lorsqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds qu'on trouve dans le Nord de la Jamaïque, on se contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur pays ; & ce seul changement d'air opère toujours très-favorablement. Une autre qualité essentielle de l'air, c'est qu'il ne soit pas chargé de particules nuisibles ; qu'il n'ait point perdu, par son séjour dans les lieux habités, cette espèce de qualité vivifiante qui en fait toute l'efficace, & qu'on pourroit appeller l'esprit vital, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux, & tel est l'air qu'on respire dans une campagne bien aérée & jonchée d'herbes, d'arbres & d'arbrisseaux. Que le malade, dit *Aretée* (1), demeure auprès des prés, des fontaines

(3) De curat. acutor, l. 2, c. 3, p. 102.

& des ruisseaux , les exhalaisons qui en émanent, & la gaieté que ces objets inspirent, fortifient l'ame, animent les forces & rétablissent la vie. L'air de la ville , sans cesse inspiré & expiré , continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaisons infectes , réunit les deux inconvéniens , d'avoir moins de cet esprit vital, & d'être chargé de particules nuisibles. Celui de la campagne possède les deux qualités opposées ; c'est un air vierge, & un air imprégné de tout ce qu'il y a de plus volatil, de plus agréable, & de plus cordial dans les plantes, & de la vapeur de la terre qui, elle-même, est très-salutaire. Mais il seroit inutile de se choisir une demeure dans un bon air, si on ne le respiroit pas, l'air des chambres, si on ne le renouvelle pas continuellement, est à peu près le même dans toutes : ce n'est presque pas en changer que de passer d'une chambre fermée en ville, dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouit de toute la salubrité d'un atmosphere sain qu'en pleins champs. Si les infirmités ou la foiblesse ne permettent pas de s'y transporter, l'on doit renouveler plusieurs fois par jour l'air de la chambre, non pas en ouvrant simple-

ment une porte & une fenêtre, ce qui le renouvelle peu, mais en faisant passer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits opposés. Il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution; mais alors il convient de soustraire le malade à une trop grande impression, ce qui est toujours très-aisé.

Il est aussi extrêmement important de respirer l'air du matin : ceux qui s'en privent pour rester dans une atmosphère étouffée entre quatre rideaux, renoncent volontairement au plus agréable, & peut-être au plus fortifiant de tous les remèdes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout son principe vivifiant; & la rosée qui s'évapore peu-à-peu, après s'être chargée de tout le baume des fleurs sur lesquelles elle a séjourné, le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une essence de plantes qu'on inspire continuellement, & dont rien ne peut suppléer le bon effet. Le bien-être, la fraîcheur, la force, l'appétit qu'on sent pendant le reste du jour, en est une preuve à la portée de tout le monde; plus forte que tout ce que je pourrois ajouter. J'en ai vu encore très-récemment les effets les plus sensibles, sur

quelques personnes valétudinaires, sur celles sur-tout qui étoient hypocondriaques; elles éprouvoient de la manière la plus marquée, que si elles humoient l'air au lever du soleil, elles se sentoient beaucoup plus gaies le reste du jour; & ceux qui le passoient avec elles n'auroient pas pu se tromper à cette remarque sur l'heure de leur lever. L'on sent combien cet effet est important pour les malades de la consomption dorsale, qui sont si souvent hypocondriaques. Le retour de la gaieté démontre seul d'une façon invincible un amendement général dans la santé.

LES ALIMENS.

L'on doit être guidé dans le choix des alimens, par ces deux regles; 1°. ne prendre que des alimens, qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture, & qui se digèrent aisément. C'est l'aphorisme de *Sanctorius*: *Coitus immoderatus postulat cibos paucos & boni nutrimenti* (1). 2°. Eviter tous ceux qui ont de l'âcreté. Il est important de rendre à l'estomac toutes ses forces, & rien ne détruit plus la

(1) Sect. 6, aph. 22.

force des fibres animales qu'une extension forcée : ainsi , si l'on dilatoit l'estomac par la quantité des alimens , on l'affoibliroit journellement ; d'ailleurs , s'il est trop rempli , les personnes foibles éprouvent un état de malaise , d'angoisse , de foiblesse & de mélancolie , qui augmente tous leurs maux. L'on prévient ces deux inconvéniens en choisissant des alimens tels que je les ai indiqués , & en n'en prenant que peu à la fois , mais fréquemment. Il est essentiel qu'ils puissent donner aisément ce qu'ils ont de nutritif. L'estomac n'est pas en état de digérer ce qui se digère difficilement : son action extrêmement languissante , seroit totalement détruite par des alimens , ou trop durs , ou propres à diminuer ses forces.

L'on peut , sur ces principes , former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas ; & de ceux qu'on doit exclure. Dans la dernière classe sont toutes les viandes naturellement dures & indigestes , telles que celles de cochon ; toutes celles de vieilles bêtes ; celles que l'art a durcies au moyen du sel & de la fumée , préparation qui les rend en même tems âcres ; toutes celles qui sont trop grasses ; les autres grasses quelconques , qui relâchent les

fibres de l'estomac, diminuent l'action déjà trop foible des sucs digestifs, restent indigestes, disposent à des obstructions, & acquierent par leur séjour un caractère d'âcreté, qui, irritant continuellement, donne de l'inquiétude, des douleurs, de l'insomnie, de l'angoisse, de la fièvre. Il n'y a rien, en un mot, dont les personnes qui ne digerent pas, doivent se garder avec plus de soin que des choses grasses. Les pâtes non fermentées, sur-tout quand elles sont pétries avec des graisses, sont une autre espece d'aliment très-fort au-dessus des forces d'un mauvais estomac. Les herbes potageres, en produisant des gonflemens qui le distinguent, & qui gênent en même tems la circulation dans les parties voisines, sont également nuisibles; telles sont généralement toutes les especes de choux; les légumes à cosse, & ceux qui ont un goût & une odeur extrêmement âcres, dernière qualité qui les rend nuisibles, indépendamment des flatuosités.

Les fruits, qui sont si salutaires dans les maladies aiguës & inflammatoires, dans les obstructions, sur-tout dans celles du foie & dans plusieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas; ils affoiblissent, ils relâchent, ils énervent les forces de l'estomac: ils

augmentent la dissolution du sang déjà trop aqueux : mal digérés , ils fermentent dans l'estomac & dans les intestins , & cette fermentation développe une quantité étonnante d'air , qui produit des distensions énormes qui dérangent absolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être si considérable chez une femme , pour avoir mangé trop de fruits rouges , vingt-quatre jours après une couche très-heureuse , que le ventre étoit tendu au point de devenir livide ; elle étoit dans l'assoupissement , & son pouls presque imperceptible. Les fruits laissent aussi dans les premières voies , un principe acide , propre à occasionner plusieurs accidens fâcheux ; ainsi il faut presque entièrement s'en priver. Les jardinages crus , le vinaigre , le verjus ont les mêmes inconvéniens & méritent la même exclusion.

Quoique le catalogue des alimens défendus soit long , celui des alimens permis l'est encore davantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes , nourris dans de bons endroits , & bien nourris : telles sont toutes celles de veau , de jeune mouton , de jeune bœuf , de poulet , de pigeon , de poulet d'Inde , de perdreau. Les alouettes , les grives ,

les cailles, les autres gibiers, sans être absolument interdits, ont cependant des inconvéniens qui ne permettroient pas d'en faire un usage journalier. Le poisson est dans le même cas.

L'on doit non-seulement choisir les viandes avec soin, il faut encore les préparer convenablement. La meilleure façon, c'est de les rôtir à un feu doux qui conserve leur suc & qui ne les dessèche pas, ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles qu'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de succulent, & restent incapables de nourrir; souvent elles ne sont que des fibres charnues dénuées de leurs sucs, & chargées d'eau, également insipides au goût & indigestes à l'estomac. Il est très ordinaire de voir des personnes foibles, fort éloignées de tout soupçon de friandise, qui ne peuvent point en manger, sans sentir que leur estomac souffre. Plus les viandes sont tendres, moins elles soutiennent cette préparation, qu'on devroit réserver, quant aux malades, pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourrissant.

Quelque soin qu'on donne à la préparation de la viande, il est des personnes qui ne peuvent pas la digérer;

on est réduit à ne leur en donner que le jus qu'on exprime après les avoir fait médiocrement cuire ; mais comme il se corrompait très - aisément , il faut y joindre un peu de pain , & une petite dose de jus de citron , ou un peu de vin ; un tel mélange est tout ce qu'on peut employer de plus nourrissant. Quelques écrevisses cuites ou écrasées dans le bouillon en relevent le goût & le rendent peut-être encore plus fortifiant ; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes , & de rendre le bouillon plus susceptible d'une prompte corruption ; ainsi il faut être sur ses gardes à ces deux égards. Le pain & le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture sous un petit volume ; mais leur usage , sur-tout celui du pain , est absolument indispensable , pour prévenir , non-seulement le dégoût que l'usage d'un régime tout animal ne manqueroit pas de produire , mais encore la putridité qui en seroit une suite , si on ne le mêloit pas de végétaux. Sans cette précaution l'on verroit bientôt éclore dans les premières voies l'alkali spontané , & tous les désordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidens produits par ce régime , chez les personnes foi-

bles à qui on l'avoit ordonné. Un des symptômes les plus ordinaires est l'altération : ils sont obligés de boire, & la boisson les affoiblit : d'ailleurs elle se mêle difficilement avec les humeurs, parce que ce mélange dépend de l'action des vaisseaux, qui est très-languissante, & si par un malheur, très-ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement, l'action des reins diminue, les liquides passent dans le tissu cellulaire, & forment d'abord des œdemes ; & enfin des hydropisies de toutes espèces.

L'on prévient ces dangers, en mariant toujours le régime végétal avec l'animal. Les meilleures herbes sont les racines tendres ; & les herbes chicoracées. les cardes & les asperges. Il y en a d'autres qui, quoique fort tendres, incommodent, parce qu'elles rafraîchissent trop ; elles amortissent la force de l'estomac.

Les graines farineuses, préparées & cuites en crème avec du bouillon de viande, sont un aliment qui n'est point à mépriser : il réunit ce qu'il y a de plus nourrissant dans les deux regnes, & le mélange prévient le danger de chaque aliment donné seul ; le bouillon empêche la farine de s'aigrir, la
farine

farine empêche le bouillon de pourrir. L'on s'apperçoit aisément, en lisant les observateurs avec un peu de réflexion, que les maladies sont plus malignes dans le Nord de l'Europe que dans sa partie moyenne, cela ne viendrait-il point de ce que l'on y mange plus de viande & moins de végétaux.

Ce que j'ai dit plus haut des fruits, n'empêche pas, quand l'estomac conserve encore quelques forces, qu'on ne puisse de tems en tems s'en permettre une petite quantité, des inieux choisis pour l'espece & la maturité; les plus aqueux sont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs sont un aliment de genre animal, & un aliment extrêmement utile; ils fortifient beaucoup; & se digerent aisément, moyennant qu'ils ne soient que peu ou point cuits, car dès que le blanc est durci, il ne se dissout plus; il devient pesant, indigeste & ne répare pas: c'est alors l'aliment des estomacs qui digerent trop, & non de ceux qui ne digerent point. La meilleure façon de les manger, c'est de les avaler en sortant de la poule sans coction, ou de les manger à la coque après les avoir seulement plongés trois ou quatre fois dans l'eau bouil-

lante, ou délayés dans du bouillon chaud qui ne bouille pas.

Enfin une dernière espèce d'aliment ; c'est le lait ; il réunit toutes les qualités qu'on desire, il n'a aucun des inconvéniens qu'on craint. C'est le plus simple, le plus facile à assimiler, celui qui répare le plus promptement ; tout préparé par la nature, on ne risque point de le gâter par la préparation artificielle ; il nourrit comme le jus de viande, & n'est point susceptible de putridité ; il prévient l'altération, il tient lieu d'aliment & de boisson : il entretient toutes les sécrétions ; il dispose à un sommeil tranquille ; en un mot il est propre à remplir toutes les indications qui se présentent dans ce cas ; & M. *Lewis* l'a vu produire les meilleurs effets (1). Pourquoi donc ne l'emploie-t-on pas toujours, & ne le substitue-t-on pas à tous les autres alimens ? par une raison qui lui est particulière, qui en dénature souvent l'effet, & qui fait qu'il en produit quelquefois un très-différent de celui qu'on espéroit, & qu'on avoit lieu d'attendre. Cette raison, c'est l'espèce de décomposition à laquelle il est sujet. Si la digestion n'en est pas prompte, s'il séjourne

trop long-tems dans l'estomac , ou si , sans y séjourner long-tems , il y trouve des matieres propres à hâter cette décomposition , il éprouve les changemens que nous lui voyons subir sous nos yeux : la partie butireuse , la caséuse & la séreuse se séparent : le petit lait occasionne quelquefois une diarrhée prompte , d'autrefois il passe par les voies urinaires ou par la transpiration sans nourrir ; les autres parties , si elles restent dans l'estomac , ne tardent pas à le molester , à occasionner des malaises , des gonflemens , des nausées , des coliques ; si l'on ne s'en sent pas incommodé d'abord , c'est qu'elles passent dans les intestins , où elles peuvent , il est vrai , séjourner un certain tems sans nuire sensiblement , mais elles y acquierent une âcreté singulière , & au bout d'un certain tems elles produisent des accidens que le délai n'a pas rendu moins dangereux ; & l'on peut établir comme une loi qui doit rendre extrêmement circonspect quand on ordonne le lait dans des cas graves , que si c'est l'aliment dont la digestion est la plus aisée , c'est aussi celui dont l'indigestion est la plus fâcheuse. L'on a vu plus haut les difficultés que *M. Boerhaave* trouvoit dans son usage ; mais quelque gran-

des qu'elles soient, les avantages qu'on peut en retirer sont assez considérables pour qu'on cherche tous les moyens possibles de les surmonter, & heureusement il y en a. L'on peut les ranger sous deux classes; les attentions de régime & les remèdes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles suivans.

Les attentions de régime sont; premièrement, le choix du lait; pour quelque espèce qu'on se détermine; la femelle qui le fournit doit être saine & bien conduite. En second lieu, il faut éviter, pendant qu'on le prend, tous les alimens qui peuvent l'aigrir, & tels sont tous les fruits, tant crus que cuits, & en général tout ce qui a de l'acidité. Troisièmement il faut le prendre dans des tems fort éloignés des autres alimens: il n'aime aucun mélange; 4°. n'en prendre que peu à la fois; 5° avoir l'estomac, le bas-ventre & les jambes extrêmement au chaud, & sur-tout, 6°. (sans cette précaution toutes les autres seroient très-inutiles) se modérer extrêmement sur la quantité des alimens, même les mieux choisis. L'on ne doit, pendant qu'on prend le lait, donner aucun travail à l'estomac; la plus petite surcharge, la plus légère indigestion y

laisse un principe de corruption, qui corrompt sur le champ le lait, & du plus sain des alimens peut faire un poison quelquefois violent, & au moins toujours très-nuisible.

Quel lait mérite la préférence ? Pour répondre à cette question, je n'entre-rais point dans l'examen des différentes sortes de lait ; ce seroit prolonger mon ouvrage par un hors - d'œuvre, l'on a là-dessus plusieurs secours, & peut-être point de meilleure qu'une dissertation, aujourd'hui fort rare, de feu M. d'Ap-*ples*, Docteur en Médecine, & Professeur en Grec & en morale dans cette Académie (1). L'on n'employe presque plus aujourd'hui que celui de femme, d'ânesse, de chevre & de vache. Chacun a ses qualités différentes ; c'est la comparaison de ces qualités & indications qu'offre la maladie, qui doit déterminer le choix qu'on fait de l'un ou de l'autre. Il y a peu de cas dans lesquels celui de vache ne puisse pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de femme plus fortifiant, c'est l'idée des plus grands Maîtres ; mais l'on appuie cette opinion

(1) Γαλακτολογία, Tentamen, &c. Basle
1707.

sur un fondement ruineux , qui est l'usage qu'elle fait des viandes, sans réfléchir que dans le même tems on donne la préférence à celui d'une robuste paysanne qui n'en mange point, ou du moins très-peu, & qui ne vit que de pain & de végétaux. Je crois cependant qu'on pourroit l'essayer avec succès ; les belles cures opérées par son usage, ne laissent aucun doute sur son efficace : mais il a un inconvénient qui lui est particulier, c'est qu'il doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit ; c'est une précaution dont *Galien* a déjà connu la nécessité, & en se moquant de ceux qui ne veulent pas s'y astreindre, il les renvoie *comme des ânes au lait d'ânesse* : mais le vase n'exciteroit-il point des desirs qu'on cherche à amortir, & ne seroit-on point exposé à voir renouveler l'aventure du Prince, dont *Capivaccio* nous a conservé l'histoire ? On lui donna deux nourrices ; le lait produisit un si bon effet ; qu'il les mit à même de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il se trouvoit en avoir besoin.

L'on croit que le lait d'ânesse est le plus analogue à celui de femme ; mais, qu'on me permette de le dire, c'est

une assertion d'opinion plus que d'expérience. Il est le plus sérieux, & par là même le plus relâchant ; c'est une erreur funeste que de le croire le plus fortifiant. Des observations journalières démontrent le contraire, & prouvent que non-seulement il n'est pas le plus efficace, mais que peut-être il l'est le moins. Je n'en ai pas toujours vu de bons effets, & je ne suis pas le seul : *Il me semble*, m'écrivoit M. DE HALLER, *que ce lait d'ânesse fait rarement ce qu'on lui demande.* L'inutilité est un bien grand défaut dans un remède sur lequel on fonde la guérison des maladies les plus graves. M. Hoffmann le conseilloit dans les cas où il y avoit tout à la fois l'épuisement & la cupidité (1).

Avant que de quitter ce qui regarde les alimens, je dois finir par le conseil d'*Horace*, c'est de ne pas faire des mélanges.

——— nam variæ res

Ut noceant homini credas, memor illius escæ,

Quæ simplex olim sederit; at, simul assis

Miscueris elixa, simul conchylia turdis,

Dulcia se in bilem vertens, stomachoque tu-
multum

Lenta feret pituita.

(1) Ibid. §. 32.

L'on sent, sans qu'il soit besoin d'insister sur ce conseil, combien il est impossible que des alimens très-différens subissent dans le même tems une digestion parfaite. Ce mélange est une des causes qui ruinent les santés les plus fortes, & qui tuent les foibles; ils ne peuvent l'éviter avec trop de soin.

Une autre attention également nécessaire, & presque également négligée, c'est une mastication exacte: c'est un secours dont les estomacs les plus vigoureux ne peuvent pas se passer long-tems sans déchoir sensiblement, & sans lequel les foibles ne font que la digestion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup observé pour s'imaginer jusqu'à quel point il importe à la santé de mâcher soigneusement. J'ai vu les maux d'estomac les plus rebelles & les langueurs les plus invétérées se dissiper par cette seule attention. J'ai vu d'un autre côté des personnes bien portantes tomber dans les infirmités, quand leurs dents endommagées ne leur permettoient plus qu'une mastication imparfaite, & ne recouvrer leur santé, que quand, après la perte totale de leurs dents, les gencives acquéroient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions.

Tant de détails, tant de précautions & de privations, sont exprimés dans un vers de M. *Procope* :

Vivre selon nos loix, c'est vivre misérable.

Mais peut-on trop payer la santé ? Qu'on est bien dédommagé des sacrifices qu'on lui fait, par le plaisir d'en jouir, par les agrémens qu'elle répand sur tous les mouvemens de la vie. *Sans la santé*, dit HIPPOCRATE, *on ne peut jouir d'aucun bien ; les honneurs, les richesses & tous les autres avantages sont inutiles* (1). D'ailleurs ces sacrifices sont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer plusieurs témoins, à qui, dès les premiers jours, il n'en a plus rien coûté de renoncer à la variété & à la faveur des mets recherchés, pour se remettre au régime simple. C'est celui qu'indique la nature, & qui plaît aux organes bien constitués.

Un palais sain, qui a toute la sensibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets simples ; les composés, les apprêtés lui sont insoutenables, & il trouve dans les alimens les moins favoureux une faveur qui échappe aux organes émoussés : ainsi ceux qui y re-

(1) De Diæta acut. l. 3, c. 12, Foës. 368.

viennent pour leur santé, par raison & avec quelque dégoût, doivent être sûrs qu'à mesure qu'ils recouvreront cette santé, ils trouveront dans ces alimens des délices qu'ils n'y soupçonnent pas. Une oreille fine démêle cette légère différence entre deux tons qui échappe à une oreille moins sensible; il en est de même des nerfs des organes du goût; quand ils sont exquis ils apperçoivent les plus légères variétés des saveurs, & ils y sont sensibles; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Falerne le plus exquis, & d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin quand on n'auroit pas l'espérance de suivre avec plaisir un régime (il est aisé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué.) La satisfaction de sentir qu'en s'y soumettant on remplit un devoir, seroit un motif bien pressant, une récompense bien flatteuse pour ceux qui connoissent le prix du bien-être avec soi-même.

Les boissons sont une partie du régime presque aussi importante que les alimens.

L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la foiblesse & le relâchement, diminuer le peu de forces digestives qui restent, porter de l'a-

creté dans les humeurs : & disposer le genre nerveux à une mobilité déjà trop considérable. Toutes les eaux chaudes ont le premier défaut ; le thé les réunit tous ; le café a les deux derniers , aussi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'Auteur d'un ouvrage au-dessus des éloges , & dont ceux qui s'intéressent pour les progrès de la Médecine attendent la continuation avec la plus grande impatience , a fait du danger de ces liqueurs un tableau bien propre à en dégoûter ceux qui les prennent avec le plus de plaisir (1).

Les liqueurs spiritueuses qui paroissent au premier coup d'œil pouvoir convenir, en ce qu'elles opèrent précisément le contraire que l'eau chaude , dont réellement elles diminuent le danger ; si l'on y en joint une petite quantité , ont d'autres grands inconvéniens qui doivent les faire rejeter , ou au moins restreindre à un usage extrêmement

(1) M. THIERRY, Auteur anonyme de *la Médecine expérimentale* , p. 535.

Quand on publie un ouvrage de ce prix , on ne doit , ni croire qu'on sera long-tems inconnu , ni craindre d'être dévoilé. Le moment où nous l'aurons complet , fera une époque considérable dans l'histoire de la Médecine.

rare. Leur action est trop violente & trop passagere; elles irritent plus qu'elles ne fortifient; & si quelquefois elles fortifient, la foiblesse qui succede est plus grande qu'avant leur usage; elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'estomac une dureté qui leur ôte ce degré de sensibilité nécessaire pour avoir appétit, & elles ôtent aux liqueurs digestives ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette sensation; aussi les buveurs de liqueurs ne la connoissent point. *Les personnes, dit l'auteur illustre que je viens de citer, qui boivent tous les jours des liqueurs après le repas, dans la vue de remédier aux vices des digestions, ne pourroient guere mieux s'y prendre si elles vouloient venir à bout du contraire, & détruire les forces digestives.*

La meilleure boisson est une eau de source très-pure, mêlée avec partie égale d'un vin qui ne soit ni fumeux, ni acide: le premier irrite sensiblement le genre nerveux, & produit dans les humeurs une raréfaction passagere, dont l'effet est de distendre les vaisseaux pour les laisser ensuite plus lâches, & d'augmenter la dissolution des humeurs; le second affoiblit les digestions; irrite, & procure des urines trop abondantes

abondantes qui épuisent les malades. Les meilleurs vins sont ceux qui ont moins d'esprit & de sel, plus de terre & d'huile, ce qui forme ce qu'on appelle les vins moëlleux; tels sont quelques vins rouges de Bourgogne, du Rhône, de Neufchâtel, & un petit nombre dans ce pays; les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choisis, les vins d'Espagne, de Portugal, ceux des Canaries; & dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai, supérieurs peut-être à tous les vins du monde en salubrité comme en agrément. Pour l'usage ordinaire, il n'en est point de préférable à ceux de Neuf-châtel.

Dans les endroits où l'on n'a pas de bonne eau, on peut la corriger en la filtrant, en la ferrant ou en y faisant infuser quelques aromates agréables, tels que la canelle, l'anis, l'écorce de citron.

La bière ordinaire est nuisible. Le *Mum*, qui est proprement un extrait de grain aussi nourrissant que fortifiant, peut être d'un grand usage: riche d'esprits, il ranime autant que le vin, & nourrit davantage; il peut tenir lieu de boisson & d'alimens.

Parmi les boissons utiles, l'on doit ranger le chocolat, qui appartient peut-

être à plus juste titre à la classe des alimens ; le cacao renferme en lui-même beaucoup de substance nutritive , & le mélange du sucre & des aromates , prévient ce qu'il pourroit avoir de nuisible , comme huileux. *Le chocolat au lait*, dit M. Lewis, *pris à une dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent déjeûner pour les personnes en consommation.* Je connois un enfant de trois ans, qui étoit au dernier degré de cette maladie, abandonné de son Médecin, & que sa mere rétablit, en ne lui donnant que du chocolat à petites doses ; mais souvent ; & il est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes foibles (1). Il en est plusieurs à qui il nuiroit infiniment.

Une attention générale, c'est qu'on doit éviter la quantité de boisson quelconque ; elle affoiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs digestifs, & en précipitant les alimens avant qu'ils soient digérés ; elle relâche toutes les parties, elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vu des maladies produites par l'atonie, diminuer considérablement sans autre se-

(1) Tab. dorsal, f. 9.

cours que le retranchement d'une partie de la boisson.

LE SOMMEIL.

Ce qu'on peut dire sur le sommeil se réduit à trois articles ; sa durée , le tems de le prendre , & les précautions nécessaires pour jouir d'un sommeil tranquille.

Dès qu'on est adulte , sept heures de sommeil , ou tout au plus huit suffisent à tout le monde ; il y a du danger à dormir davantage , & à être plus longtems au lit ; cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvoit s'y livrer plus longtems , ce seroient ceux qui se donnent beaucoup de mouvement , & des mouvemens vifs pendant le jour : mais ce n'est point ceux-là qui le font , ce sont au contraire ceux qui mènent la vie la plus sédentaire : ainsi il ne faut jamais passer ce terme , à moins qu'on ne soit parvenu à ce point de foiblesse qui ne laisse pas les forces nécessaires pour être longtems levé ; en ce cas il faut l'être le plus qu'il est possible. *Moins on dort , dit M. Lewis , plus le sommeil est doux & fortifié.*

Il est démontré que l'air de la nuit

est moins salutaire que celui du jour , & que les malades foibles sont plus susceptibles de ses influences le soir que le matin ; il faut donc consacrer au sommeil , pendant lequel nous sommes bornés à une très-petite parcelle de l'atmosphère , qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre , le tems où l'air est moins sain , & celui où l'usage d'un air moins sain nous seroit plus nuisible ; ainsi il faut se coucher de bonne heure & se lever matin : c'est un précepte si connu , qu'il y a peut-être de la trivialité à le rapporter , mais il est si négligé , l'on paroît en sentir si peu la conséquence , qui est infiniment plus grande qu'on ne croit , qu'il est très-permis de le supposer inconnu , & de le rappeler en insistant sur son importance ; sur-tout pour les personnes valétudinaires , *Si l'on se couche à dix heures , & l'on ne doit jamais se coucher plus tard , ce sont les termes de M. Lewis , on doit se lever en été à quatre ou cinq heures , en hiver à six ou sept. Il est absolument nécessaire , ajoute-t-il , de défendre aux personnes atteintes de cette maladie , de se laisser aller à rester dans le lit le matin. Il voudroit même qu'on prît l'habitude de se lever après son premier*

sommeil, & assure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencemens, elle deviendrait bientôt aisée & agréable (1) Plusieurs exemples prouvent la salubrité de ce conseil. Il y a plusieurs personnes valétudinaires qui se sentent très-bien au réveil d'un premier sommeil doux & profond, & qui se trouvent dans un grand malaise, si elles se laissent aller à se rendormir: elles sont aussi sûres de passer bien le jour, si, quelque heure qu'il soit, elles se levent après ce premier sommeil, que de le passer désagréablement si elles se livrent au second.

Le sommeil n'est tranquille que quand il n'y a aucune cause d'irritation, ainsi l'on doit chercher à les prévenir: trois attentions des plus importantes sont, 1°. de n'être pas dans un air chaud, & de n'être ni trop ni trop peu couvert; 2°. de n'avoir pas froid aux pieds en se couchant, accident très-ordinaire aux personnes foibles, & qui leur nuit par plusieurs raisons; l'on doit à cet égard observer exactement la règle d'HIPPOCRATE, *dormir dans un endroit frais, & avoir soin de se couvrir* (2); & 3°.

(1) Pag. 30.

(2) Epidem. 1, 6, sect. 4, aph. 14. Foës. 1180.

ce qui est encore plus important, de n'avoir pas l'estomac plein ; rien au monde ne trouble le sommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digestion pénible dans la nuit. L'abattement, la foiblesse, le dégoût, l'ennui, l'incapacité de penser & de s'occuper le lendemain en sont la suite inévitable.

----- Vides ut pallidus omnis
 Cœnâ desurgat dubiâ ! quin corpus onustum
 Hesternis vitiis animum quoque degravat unâ
 Atque affligit humo divinæ particulam auræ.
Hor.

Rien, au contraire, ne contribue plus efficacement à procurer un sommeil doux, tranquille, continu, & qui raccommode, qu'un souper léger. La fraîcheur, l'agilité, la gaieté du lendemain en sont les suites nécessaires.

Alter, ubi dicto citiùs curata sopori
 Membra dedit, vegetus præscripta ad munia
 surgit. *Ibid.*

Le tems du sommeil, dit avec bien de la raison M. *Lewis*, est celui de la nutrition & non de la digestion ; aussi il exige dans ses malades la plus grande sévérité pour le souper ; il leur défend, & jamais défense plus légitime, toute

viande le soir; il ne leur permet qu'un peu de lait & quelques tranches de pain, & cela deux heures avant que de se coucher, afin que la premiere digestion soit finie avant que de se livrer au sommeil. Les *Atlantes*, qui ne connoissoient point la diete animale, qui ne mangeoient jamais rien de ce qui avoit eu vie, étoient fameux par la tranquillité de leur sommeil, & ignoroient ce que c'est que songer.

LES MOUVEMENTS.

L'exercice est d'une nécessité absolue, il coûte aux personnes foibles d'en prendre, & si elles ont du penchant à la tristesse, il est très-difficile de les déterminer à se mouvoir: rien n'est cependant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de foiblesse, que l'inaction; les fibres de l'estomac, des intestins, des vaisseaux, sont lâches; les humeurs croupissent par-tout, parce que les solides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement nécessaire; il naît des stases, des engorgemens, des obstructions, des épanchemens; la coction, la nutrition, les sécrétions ne se font point; le sang reste aqueux, les forces diminuent, & tous les symp-

tômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux en augmentant la force de la circulation ; toutes les fonctions se font comme si l'on avoit des forces réelles , & cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner : ainsi l'effet du mouvement est de suppléer les forces , & de les rétablir. Un autre de ses avantages, indépendant de l'augmentation de circulation , c'est qu'il fait jouir d'un air toujours nouveau. Une personne qui ne se remue point , gâte bientôt celui qui l'environne , & il lui nuit ; une personne en action en change continuellement. Le mouvement peut souvent tenir lieu de remèdes : tous les remèdes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement.

La fatigue des premiers jours est un écueil contre lequel le foible courage de plusieurs malades échoue ; mais s'ils avoient celui de surmonter ce premier obstacle , ils sentiroient que c'est véritablement le cas où il n'y a que les premiers pas qui coûtent. J'ai été étonné moi-même de voir à quel point ceux qui n'avoient pas été rebutés , acquéroient de forces par l'exercice. J'ai vu des personnes qui étoient fatiguées de faire le tour d'un jardin , parvenir en

quelques semaines à faire jusqu'à deux lieues de chemin, & se trouver dans le bien-être au retour.

L'exercice à pied n'est pas le seul favorable ; celui qu'on prend à cheval vaut même beaucoup mieux pour les personnes extrêmement foibles, ou pour celles qui ont les viscères du bas-ventre & la poitrine endommagés ; dans une plus grande foiblesse encore, celui d'une voiture est à préférer, pourvu qu'elle ne soit pas trop douce. Quand la saison ne permet pas de sortir, on doit se donner du mouvement dans la maison, ou par quelque occupation un peu pénible, ou par quelque jeu d'exercice, tel que le volant qui exerce également tout le corps.

Le retour de l'appétit, du sommeil, de la gaieté, sont les suites nécessaires du mouvement ; mais il faut avoir la précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort aussi-tôt après le repas, & de ne pas manger quand on a chaud après l'exercice : on doit le prendre avant le repas, & se reposer quelques momens avant que de manger.

LES ÉVACUATIONS.

Les évacuations se dérangent avec les

autres fonctions, & leur dérangement augmente le désordre de la machine : il est important d'y faire attention, afin d'y remédier de bonne heure. Les évacuations qui exigent principalement nos soins, sont les selles, les urines, la transpiration & les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'est de s'astreindre aux préceptes que j'ai donnés sur les autres objets du régime ; quand on est exact, les évacuations, dont le plus ou le moins de régularité est le barometre du meilleur ou du plus mauvais état des digestions, se font assez régulièrement. Celles qu'il est le plus important de favoriser comme la plus considérable, c'est la transpiration, qui se déränge très-aisément chez les personnes foibles. On l'aide en faisant frotter la peau très-régulièrement avec une vergette ou une flanelle : quand elle est très-languissante, on n'a pas de plus sûr moyen pour la ranimer que d'avoir tout le corps couvert immédiatement de laine. L'on doit éviter d'être trop habillé, dans la crainte de suer, ce qui nuit toujours à la transpiration : les couloirs forcés restent plus foibles, & s'acquittent moins bien ensuite de leurs fonctions ; l'on doit éviter de l'être trop peu,

ce qui arrête également toute évacuation cutanée. La partie , que tout le monde & les personnes foibles plus que les autres, doivent tenir le plus chaudement , c'est les pieds; l'on ne négligeroit pas cette précaution si aisée , si l'on favoit à quel point elle intéresse la conservation de toute la machine. Le fréquent froid des pieds dispose aux maladies chroniques les plus fâcheuses; il y a un grand nombre de personnes sur lesquelles il produit promptement de mauvais effets ; mais ceux sur-tout, qui sont sujets à des maux de poitrine , à des coliques ou à des obstructions , ne peuvent trop se prémunir contre ces dangers. Les Sacrificateurs, qui marchent toujours à pieds nuds sur les pavés du Temple , étoient souvent attaqués de violentes coliques.

La salive se sépare quelquefois très-abondamment chez les personnes foibles; le relâchement des organes salivaires les dispose à cette copieuse sécrétion; si les malades la crachent continuellement , il en résulte deux maux , l'un qu'ils s'épuisent par cette évacuation; l'autre, que cette humeur si nécessaire à l'ouvrage de la digestion, qui, sans elle , ne s'opere qu'imparfaitement, lui manque & la rend par-là même pé-

nible & mauvaise. J'ai fait assez sentir les dangers d'une mauvaise digestion, pour qu'il ne soit pas besoin d'insister plus long-tems sur ceux d'une évacuation qui la rend telle ; c'est par cette raison que M. *Lewis* défend absolument à ses malades de fumer : la fumigation, entr'autres inconvéniens, disposant à une salivation abondante, par l'irritation qu'elle produit sur ces glandes qui fournissent à cette sécrétion.

L'inspiration qui se fait d'une personne à l'autre, & dont j'ai parlé plus haut, ne pourroit-elle pas être rappelée ici comme moyen de curation, *Capivaccio* avoit cru utile de faire coucher son malade entre ses deux nourrices, & il est très-vraisemblable que l'inspiration de leur expiration contribua peut-être autant que le lait à rétablir les forces. *Elidæus*, contemporain de *Capivaccio*, & Précepteur de *Foref-cus*, qui nous a conservé cette observation (1), conseilla à un jeune homme qui étoit dans le marasme, le lait d'ânesse, & de coucher avec sa nourrice qui étoit une femme extrêmement saine & à la fleur de l'âge ; ce conseil réussit

(1) Observat. & Curat. l. 1, observat. 10, t. I, p. 122,

très-bien, & on ne discontinua que quand le malade avoua qu'il ne pouvoit plus résister au penchant qui le portoit à abuser de ses forces revenues. On pourroit conserver un remede utile, & en prévenir le danger en ne mêlant pas les sexes.

LES PASSIONS.

L'on a vu plus haut l'étroite union de l'ame & du corps ; l'on a compris combien le bien-être de la premiere influoit sur le second ; l'on a vu les sinistres effets de la tristesse : ainsi il est presqu'inutile d'ajouter qu'on ne peut trop éviter toutes les sensations disgracieuses de l'ame, & qu'il est de la dernière conséquence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies, & sur-tout dans celles qui, comme la consommation dorsale, disposent par elles-mêmes à la tristesse ; tristesse qui, par un cercle vicieux, les augmente considérablement. Mais, & c'est une des difficultés du traitement, souvent les malades se complaisent à ce symptôme de leur mal, & l'on ne peut pas les déterminer à faire des efforts pour le surmonter, d'ailleurs il ne faut pas se faire illusion, & croire qu'il n'y a qu'à or-

donner d'être gai, pour qu'on le devienne; le rire ne se commande pas plus qu'il ne se défend, & l'on est aussi peu maître de s'empêcher d'être triste, que d'avoir un accès de fièvre ou une rage de dents. Tout ce qu'on peut exiger des malades, c'est qu'ils se prêtent aux remèdes contre la tristesse, comme ils se prêteroient à d'autres; ces remèdes sont moins la compagnie dans ce cas (nous avons vu qu'elle leur déplaisoit par des raisons particulières), que la variété des situations. Le changement continuel des objets forme une succession d'idées qui les distrait, & c'est ce qu'il leur faut. Rien n'est plus pernicieux aux personnes qui sont portées à se livrer à une seule idée, que le désœuvrement & l'inaction. Rien n'est sur-tout plus pernicieux à nos malades, & ils ne peuvent éviter avec trop de soin l'oïveté & l'abandon à eux-mêmes. Les exercices champêtres, les travaux de la campagne les distraient plus puissamment que bien d'autres. M. *Lewis* veut qu'on ne voie, s'il est possible, que des objets de son sexe :

Nam nonnulla magis vires industria firmat
Quam venerem & cæci stimulus avertere amoris. VIRG.

que les malades ne soient jamais absolument seuls ; qu'on ne les laisse point se livrer à leurs réflexions ; qu'on ne leur permette ni lecture , ni aucune occupation d'esprit ; ce sont autant de causes , dit-il , qui épuisent les esprits , & qui retardent la cure. Je ne penserois pas avec lui , qu'on dût absolument leur interdire toute lecture. On doit leur défendre de lire longtems de suite , ne fût-ce qu'à cause de la foiblesse de leur vue ; on doit leur défendre toute lecture qui demanderoit de l'application , on doit leur interdire sévèrement toutes celles qui pourroient rappeler à leur souvenir des idées , à leur imagination des objets , dont il feroit à souhaiter qu'ils perdissent la mémoire ; mais il en est qui , sans fixer beaucoup l'attention , & sans pouvoir rappeler des images dangereuses , les distraient agréablement , & préviennent les dangers terribles d'un ennui désœuvré.

LES REMÈDES.

Je suivrai le même ordre , que dans l'article précédent. J'indiquerai les remèdes qu'on doit éviter avant que de parler de ceux qu'on doit suivre. J'ai déjà indiqué une première classe de

ceux qu'on doit exclure; ce sont ceux qui irritent, les remèdes chauds & volatils. Il y en a une seconde très opposée & également nuisible, les évacuans. J'ai déjà dit que les sueurs, la salivation, les urines abondantes épui-
soient le malade. Je ne parlerai pas de ces évacuations; l'on sent que tous les remèdes qui les exciteroient doivent être bannis; il reste à examiner la saignée, & les évacuations des premières voies. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de savoir si ces évacuations sont propres à la remplir. Je ferai court. Il y a deux cas dans lesquels la saignée rétablit les forces, dans les autres elle les ôte; ou quand on a trop de sang, ce n'est pas le cas des personnes en consomption; ou quand le sang a acquis une densité inflammatoire, qui le rend impropre à ses usages, détruit promptement les forces; c'est la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres roides, & la circulation forte: nos malades sont précisément dans le cas contraire, la saignée ne peut que leur nuire. *Toutes les gouttes de sang, dit M. GILCHRIST, sont précieuses aux personnes qui sont en consomption; la force assimilante qui le répare est détruite, &*

ils n'en ont que ce qu'il faut pour soutenir la circulation très-foiblement (1). M. LOBB, qui a très-bien approprié les effets des évacuations, est positif. Dans les corps, dit-il, qui n'ont que la quantité de sang nécessaire, si on la diminue par les saignées ou par les autres évacuations, on diminue les forces, on trouble les sécrétions, & on produit plusieurs maladies (2). La façon dont M. Senac parle de la saignée, lui donne encore plus sûrement l'exclusion dans ce cas. Si la matière dense ou rouge manque, les saignées sont inutiles ou pernicieuses; on doit donc les interdire aux corps exténués, dont le sang est en petite quantité, ou a peu de consistance; quand il ne sort des vaisseaux qu'une liqueur qui à peine peut donner de la couleur au linge ou à l'eau (3). L'on a vu quel étoit l'état du sang des masturbateurs; & c'est généralement celui des personnes foibles & valétudinaires. Que ceux qui travaillent à les guérir par la saignée, comparent leur méthode

(1) On sea voyage, p. 117.

(2) A letter swing what is the proper preparation of persons for inoculation, § 4.

(3) Traité du cœur, l. 4, c. 1, § 2, t. II. a pag. 263.

à ce précepte fondé sur la théorie la plus éclairée , & les observations pratiques les plus nombreuses & les mieux réfléchies ; ce sont les bases de l'ouvrage d'où je le tire ; & qu'ils jugent des succès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remèdes qui évacuent les premières voies , fortifient , quand il se trouve dans ces parties , ou des amas de matières si considérables , que par leur masse elles gênent les fonctions de tous les viscères , ou quand il y a dans l'estomac & dans les premiers intestins des matières putrides dont l'effet ordinaire est une grande foiblesse. Dans ces cas-là on peut employer les évacuans , si rien ne les contr'indique , s'il n'y a point d'autres moyens de débarasser les premières voies , ou s'il y a du danger à ne pas les évacuer promptement. Ces trois conditions se trouvent rarement chez les personnes qui sont dans un état de consommation , chez lesquelles la foiblesse & l'atonie des premières voies est une contr'indication toujours présente aux purgarifs & aux émétiques. Il y a le plus souvent une autre moyen d'en procurer l'évacuation successive , c'est d'employer les toniques non astringens , tels sont un grand nombre d'amers , qui , en redonnant du jeu aux organes ,

produisent le double bon effet de digérer ce qui peut l'être, & d'évacuer le superflu. Il y a enfin rarement du danger à ne pas les évacuer promptement; ce danger a lieu quelquefois dans les maladies aiguës; l'âcreté des matieres que la chaleur augmente, & la prodigieuse réaction des fibres, peuvent occasionner des symptomes violens, qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans lesquelles les évacuans proprement dits ne sont par-là même jamais, à beaucoup près, aussi nécessaires, & sont, comme je l'ai dit, très-souvent contrindiqués. L'atonie, le manque d'action, sont la cause des amas, quand il s'en fait: qu'on les vuide par un purgatif, l'effet est dissipé, mais la cause qui l'a produit est considérablement augmentée; l'on a à réparer & le mal existant, & celui que le remede a fait: si l'on ne parvient pas à y remédier promptement, l'effet se reproduit plus vite qu'auparavant; & si l'on se laisse aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une seconde fois le mal; l'on fait d'ailleurs contracter aux intestins une paresse qui les empêche de faire leurs fonctions; l'on parvient au point de ne plus avoir d'évacuations que par art: en un mot, les

purgatifs , dans les embarras des premières voies chez les personnes foibles, ne produisent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cause , ne soulagent pour le moment qu'en empirant la maladie. L'on ne suit cependant que trop cette méthode ; les malades l'aiment , elle paroît plus prompte, & effectivement , pourvu que la chute des forces ne soit pas trop considérable , ils se trouvent soulagés pour peu de jours ; le mal , il est vrai , revient , mais on aime mieux l'attribuer à l'insuffisance qu'à l'opération du remède , auquel on s'affectionne ; d'ailleurs les malades sont pour le soulagement présent ; & peu de Médecins ont le courage de s'y opposer ; il est cependant bien important en Médecine comme en morale , de savoir sacrifier le présent à l'avenir ; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux & de valétudinaires. Il seroit à souhaiter que l'on pût inculquer à tant de Médecins & à tant de malades , le beau morceau qu'on trouve dans la pathologie de M. *Gaubius* , sur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne (1).

N'y a-t-il point de cas , dira-t-on

dans lesquels les émétiques & les purgatifs puissent être admis pour les malades dont je parle ? Sans doute il en est quelques-uns , mais très-rares ; & il faut bien de l'attention pour ne pas se laisser tromper aux signes qui paroissent indiquer les évacuans , & qui souvent dépendent d'une cause qu'on doit attaquer par de tout autres remèdes. Je n'entre-rais pas dans le détail de ces distinctions, il seroit hors de place ; & il me suffit d'avoir averti que les évacuans devoient rarement avoir lieu dans cette maladie. M. *Lewis* croit qu'un émétique doux peut préparer utilement les premières voies pour les autres remèdes , mais il ne veut pas qu'on aille au-delà : plusieurs cas m'ont appris qu'on pouvoit & qu'on devoit très-souvent s'en passer ; & j'ai rapporté plus haut deux observations de M. *Hoffmann* qui prouvent tout le danger de ce remède. Sans expérience , le seul bon sens persuade qu'un remède , qui donne des convulsions , doit peu convenir dans des maladies qui sont l'effet des convulsions réitérées.

C'est en combattant la cause qu'on détruit le mal ; pour peu qu'on en enleve chaque jour , on est sûr que l'effet disparaîtra sans crainte de retour. Si

l'on n'agit que sur l'effet , le travail de chaque jour est non-seulement inutile au jour suivant , mais presque toujours nuisible.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter , que doit-on faire ? J'ai marqué plus haut les caractères que doivent avoir les remèdes : fortifier sans irriter. Il en est quelques-uns qui peuvent remplir ces deux indications ; cependant le catalogue n'en est pas long , & les deux plus efficaces sont , sans contredit , *le kinkina* & *les bains froids*. Le premier de ces remèdes est , depuis près d'un siècle , regardé , indépendamment de sa vertu fébrifuge , comme l'un des plus puissans fortifiens , & comme calmant. Les Médecins modernes les plus célèbres , le regardent comme spécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vu qu'il entroit dans l'ordonnance de M. *Boerhaave* , rapportée plus haut ; & M. *Vandermonde* s'en est servi avec beaucoup de succès dans le traitement d'un jeune homme que des débauches en femme avoient jetté dans un état très-fâcheux. M. *Lewis* le préfère à tous

(1) Recueil périodique d'observations de Médecine , &c. t. 6 p. 165. L'on trouve dans le second volume de ce même ouvrage la descrip-

les autres remèdes, & M. *Stehelin*, dans la lettre dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, dit qu'il le croit le plus efficace de tous.

Vingt siècles d'expériences exactes & raisonnées, ont démontré que les bains froids possédoient les mêmes qualités. Le Docteur *Baynard* en a prouvé l'usage plus particulièrement dans les désordres produits par la masturbation & les excès vénériens, sur-tout dans un cas où, indépendamment de l'impuissance & d'une gonorrhée simple, il y avoit une si grande foiblesse, augmentée, il est vrai, par les saignées & les purgatifs, qu'on regardoit le malade comme au bord du tombeau.

M. *Levis* (1) ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur efficacité : *De tous les remèdes, dit-il, soit internes, soit externes, il n'y en a aucun qui égale les bains froids. Ils rafraichissent, ils fortifient les nerfs, & ils aident la transpiration plus efficacement qu'aucun remède intérieur ; bien ménagés, ils sont plus efficaces dans la consommation dorsale que tous les autres remèdes pris*

tion d'une maladie produite par la même cause qui mérite d'être lue.

(1) *Ψυχρολουσία*, or the history of cold bathing, p. 254, 281,

ensemble (1). L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déjà dit de l'air, un avantage particulier, c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est-à-dire, des forces de la nature, que de celle des autres remèdes : ceux-ci n'agissent presque que sur le vivant; les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes.

L'union du kinkina & des bains froids est indiquée par la parité de leurs vertus; ils operent les mêmes effets, & étant combinés ils guérissent des maladies que tous les autres remèdes n'auroient fait qu'empirer. Fortifiants, sédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuse, & calment les mouvemens irréguliers produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la foiblesse de l'estomac, & dissipent très-promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appétit, ils facilitent la digestion & la nutrition, ils rétablissent toutes les sécrétions, & sur-tout la transpiration, ce qui les rend si efficaces dans toutes les maladies catharrales & cutanées; en un mot, ils remédient à toutes les maladies causées par la foi-

Blesse, pourvu que le malade ne soit attaqué, ni d'obstructions indissolubles, ni d'inflammations, ni d'abcès ou d'ulceres internes, conditions qui n'excluent même nécessairement ou presque nécessairement que les bains froids, mais qui permettent souvent le kinkina.

J'ai vu il y a quelques années un étranger, âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui, dès sa plus tendre enfance, étoit tourmenté par des maux de tête cruels, & presque continus, vu la fréquence & la longueur des accès qui étoient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appétit. Le mal avoit considérablement empiré par l'usage des saignées, des évacuans, des eaux purgatives, des bains chauds, des bouillons, & d'une foule d'autres remèdes. Je lui ordonnai les bains froids & le kinkina. Les accès devinrent en peu de jours plus foibles & beaucoup moins fréquens; le malade au bout d'un mois se crut presque radicalement guéri; la cessation des remèdes & la mauvaise saison renouvelèrent les accès, mais infiniment moins violemment qu'auparavant: il recommença la même cure au printemps suivant, & la maladie vint à être si légère, qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes

secours réitérés une ou deux fois , le guériront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans étoit désolé, depuis bien des années , par une goutte régulière qui se jettoit toujours à la tête, & occasionnoit des désordres effrayans sur le visage ; il avoit consulté plusieurs Médecins , & essayé des remèdes de plusieurs espèces , & depuis peu un vin médicinal , composé des aromates les plus pénétrants , infusé dans le vin d'Espagne ; tous , & sur-tout le dernier , avoient augmenté le mal ; l'on avoit appliqué des vésicatoires aux jambes , qui occasionnoient des symptômes violens ; ce fut à cette époque que je fus demandé. Je lui conseillai une forte décoction de kinkina & de camomilles , qu'il continua pendant six semaines , & qui lui redonna plus de santé qu'il n'en avoit eu depuis bien des années. Il seroit inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples , sur-tout étrangers à la matière , pour prouver la vertu fortifiante de ces remèdes si bien démontrée depuis long-tems , & dont tout indique l'usage dans cette maladie , usage dont les plus heureux succès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le kinkina en forme liquide , j'ai ordonné la décoc-

tion d'une once avec douze onces d'eau ; ou , suivant l'indication, du vin rouge , cuit pendant deux heures dans un vaisseau bien fermé , pour en prendre trois onces trois fois par jour. Je place les bains froids le soir , quand la digestion du dîner est entièrement finie ; ils contribueront à procurer un sommeil tranquille. J'ai vu un jeune masturbateur qui passoit les nuits dans l'insomnie la plus inquiète , & qui étoit baigné tous les matins dans des sueurs colliquatives ; la nuit qui suivit le sixième bain , il dormit cinq heures , & se leva matin sans sueur , & beaucoup mieux.

Le mars est un troisième remède , trop employé dans tous les cas de foiblesse , pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son efficacité comme fortifiant ; comme il n'a rien d'irritant , il est extrêmement approprié à nos malades. On le donne ou en substance ou en infusion , mais la meilleure préparation , ce sont les eaux martiales préparées par la nature , & sur-tout les eaux de Spa , l'un des plus puissans toniques qu'on connoisse , & un tonique qui , bien loin d'irriter , adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop âcre. Les gommes , la myrrhe , les amers , les aromates les plus doux sont aussi d'usage.

Ce sont les circonstances qui doivent décider sur le choix entre ces différens remèdes. Les premiers que j'ai indiqués méritent généralement la préférence : mais il peut se trouver des cas qui en exigent d'autres ; on peut en général les choisir dans toute la classe des nervins, en prenant pour boussole dans ce choix les précautions que j'ai indiquées plus haut. C'est une maladie de nerfs, on doit la traiter comme telle, & souvent on l'a fait, & on a réussi sans en connoître la cause : il est vrai, & des observations incontestables me l'ont démontré, que l'ignorance de cette cause, & par-là même la négligence des précautions qu'elle exige, a d'autres fois rendu infructueux les traitemens les mieux indiqués en apparence, sans que les Médecins pussent pénétrer la cause de ce peu de succès.

J'ordonnai à un jeune homme, dont le cas est décrit dans un fragment de ses lettres (p. 34.) des pilules, dont la myrre faisoit la base, & une décoction avec le kinkina, qui eurent le plus heureux succès (1). *J'en apperçois chaque*

(1) R. Myrrhe, elect. unc. ℥. gum. gulfan. extr. trifol. fibr. terr. Japon. an. dr. II. Ser. cort. aur. q. s. f. pil. gr. III. sept : deux heures avant

jour, m'écrivoit-il seize jours après avoir commencé ces remèdes, du grand bien qu'ils me font; mes maux de tête ne sont plus ni si fréquens, ni si violens; je ne les ai plus que lorsque je m'attache trop: l'estomac va mieux, je n'ai plus que rarement des douleurs dans les membres. Au bout d'un mois la guérison fut complète, à cela près qu'il n'avoit pas, & n'aura peut-être jamais les forces qu'il auroit eu sans sa mauvaise conduite. L'échec, que la machine reçoit dans le tems de l'accroissement, a des conséquences qui ne se réparent point. Puisse cette vérité être bien imprimée dans l'esprit des jeunes gens; elle a été depuis peu fortement prêchée. La jeunesse, dit M. LINNÆUS, est un tems important pour se former une santé robuste. Rien n'est plus à craindre que l'usage prématuré ou excessif des plaisirs de l'amour; il en naît des foiblesses dans la vue, des vertiges, la diminution de l'appétit, & même l'affoiblissement de l'esprit & de la raison. Un corps énervé

le déjeuner, dîner & le souper, avec trois onces de la boisson. R. cort. peruv. unc. II. cort. rad. capp. unc. I. cinnam. acut. dr. II. limat. mart. in nodul. lax. unc. ss. cum. aq. font. l. II ss. q. a. f. decoct.

dans la jeunesse, n'en revient plus; sa vieillesse est prompte & infirme, & sa vie courte (1). Seize cents ans avant ce grand Naturaliste, *Plutarque*, dans son bel ouvrage sur l'éducation des enfans, avoit recommandé la formation de leur tempéramment comme une chose extrêmement importante. *L'on ne doit*, dit-il, *négliger aucun des soins qui peuvent contribuer à l'élégance & à la force du corps* (les excès dont je traite, nuisent autant à l'une qu'à l'autre), *car, ajoute-t-il, le fondement d'une vieillesse heureuse c'est une bonne constitution dans la jeunesse: la tempérance & la modération à cet âge sont un passe-port pour vieillir heureusement* (2).

A l'observation précédente, dont le succès paroît dû au kinkina, j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remède. Un jeune homme d'un tempéramment bilieux, instruit au mal dès l'âge de dix ans, avoit toujours été dès ce tems-là foible, languissant, cacochyme; il avoit

(1) Ce morceau est tiré d'une dissertation de cet illustre Naturaliste, sur les fondemens de la santé, voyez *Mercure Danois*, Juillet 1758, p. 95.

(2) *De puerorum institut.* c. 10.

eu quelques maladies bilieuses qui avoient eu beaucoup de peine à se guérir ; il étoit extrêmement maigre , pâle , foible , triste. Je lui ordonnai les bains froids , & une poudre avec la crème de tartre , la limaille & très-peu de canelle , dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de six semaines il acquit une force qu'il n'avoit jamais connue auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa & du kinkina , c'est que leur usage fait passer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vu plus haut que M. *Hoffmann* ordonnoit le lait d'ânesse avec un tiers d'eau de Selter. M. *de la Mettrie* nous a conservé une belle observation de M. *Boerhaave*. *Ce Duc aimable , je traduis mot à mot , s'étoit mis hors du mariage ; je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de Spa avec le lait* (1).

La foiblesse de l'estomac qui rend la digestion trop lente , les acides , le peu d'activité de la bile , les engorgemens dans les viscères du bas-ventre , sont les principales causes qui empêchent la digestion du lait , & qui n'en permettent

(1) Suplément à l'ouvrage de *Penelope* ch. I. l. 33. *Amabilis ille Dux se posuerat extra matrimonium : ego illum reposui intra.*

pas l'usage. Les eaux qui remédient à toutes ces causes, ne peuvent qu'en faciliter la digestion; & le kinkina qui remplit les mêmes indications, doit aussi se marier très-bien au lait. L'on peut employer ces remèdes, ou avant, pour préparer les voies, ce qui est presque toujours nécessaire, ou en même tems.

Je rétablis parfaitement en 1753, un étranger qui s'étoit tellement épuisé avec une courtisane, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité: son estomac étoit aussi extrêmement affoibli; & le manque de nutrition & de sommeil l'avoient réduit à une grande maigreur. A six heures du matin il prenoit six onces de décoction de kinkina, à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie; une heure après il prenoit dix onces de lait de chevre qu'on venoit de tirer, & auquel on ajoutoit un peu de sucre & une once d'eau de fleur d'orange. Il dînoit d'un poulet rôti froid, de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne, avec autant d'eau. A six heures du soir il prenoit une seconde dose de kinkina; à six heures & demie il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes, & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures il reprenoit la même quantité

de lait; il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remèdes, qu'au bout de huit-jours, il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré *le signe extérieur de la virilité*, pour me servir de l'expression de M. de Buffon. Au bout d'un mois il avoit presque entièrement repris ses premières forces.

Quelques poudres absorbantes, quelques cuillerées d'eau de menthe, souvent la seule addition d'un peu de sucre, quelques pilules avec l'extrait de kinkina, peuvent aussi contribuer à prévenir la dégénération du lait. L'on pourroit aussi employer cette gomme, nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre, sous le nom de *gummi rubrum Gambiense*, & sur laquelle on trouve une petite dissertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle Société de Médecins formée à Londres (1); elle fortifie, elle adoucit: ce sont les deux grandes indications dans les maladies dont il est question.

Enfin, si, quelque soin qu'on prît, il étoit impossible de soutenir le lait, on pourroit essayer le lait de beurre; je l'ai

(1) Medical, observations and, inquiries, I pag. 36.

conseillé avec succès à un jeune homme pour lequel un principe d'hypocondrialgie me faisoit craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaisir, & s'en trouvent toujours bien ; on doit le préférer au lait toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fièvre, une disposition éréthématique ; & il est sur-tout d'un très-grand usage, quand les excès vénériens produisent une fièvre aiguë, telle que celle dont mourut *Raphaël*. Malgré la foiblesse, les toniques nuiroient : la saignée est dangereuse ; le fameux *Jonston*, mort Baron de *Ziebandorf*, il y a plus de quatre-vingt ans, l'avoit déjà défendue positivement dans ce cas (1). Les cures trop rafraîchissantes ne réussissent pas, comme M. *Vandermonde* le prouve, & comme je l'ai vu moi-même ; mais le lait de beurre réussit très-bien, pourvu qu'il ne soit pas trop gras. Il calme, il délaie, il adoucit, il désaltère, il rafraîchit, & en même tems il nourrit & il fortifie, ce qui est bien important dans ce cas, dans lequel les forces se perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. M. *Gilchrist*, qui ne fait pas grand

(1) In febre ex venere cavendum à venæ sectione. Syntagma, l. 1, tit. 2, c. I.

cas du lait dans l'éthiſie, loue extrêmement le lait de beurre dans la même maladie (1).

Depuis la dernière édition de cet Ouvrage, faite il y a quatre ans, j'ai été conſulté par pluſieurs perſonnes énevées; quelques-unes ont été entièrement guéries; un aſſez grand nombre conſidérablement ſoulagées; d'autres n'ont rien gagné; & quand le mal eſt parvenu à un certain point, tout ce qu'on peut eſpérer, c'eſt que les remèdes arrêtent les progrès du mal: j'ai ignoré une partie des ſuccès.

Le lait, dans preſque toutes ces cures, a été l'aliment principal; le kinkina, le fer, les eaux martiales & le bain froid ont été les remèdes. J'ai mis quelques malades entièrement au lait, d'autres n'en prenoient qu'une ou deux fois par jour.

Le malade, dont j'ai détaillé la maladie dans la ſection V, où j'en ai promis le traitement, ne vécut pendant trois mois que de lait, de pain bien cuit, d'un ou deux œufs ſortans du ventre de la poule, par jour, & d'eau fraîche, au moment où on l'apportoît de la fontaine. Il prenoit du lait quatre fois par

(1) On ſea voyage, p. 119.

jour ; deux fois au sortir du pîs , sans pain , deux fois chauffé avec du pain. Le remede étoit un opiat composé de kinkina , de conserve d'écorce d'orange , & de sirop de menthe. Il avoit l'estomac couvert avec un emplâtre aromatique ; on lui frottoit tout le corps avec une flanelle tous les matins ; il prenoit le plus d'exercice qu'il pouvoit à pied & à cheval , & sur-tout il vivoit beaucoup en plein air. Sa foiblesse & ses maux de poitrine m'empêcherent de lui conseiller les bains froids à cette époque. Le succès des remedes fut tel , que les forces revinrent , l'estomac se rétablit ; il put au bout d'un mois faire une lieue de chemin à pied ; les vomissemens cessèrent entièrement , les douleurs de poitrine diminuèrent considérablement , & il continue depuis plus de trois ans à être dans un état fort tolérable : il revint peu à peu aux alimens ordinaires , parce qu'il se dégoûta du lait.

Les parties génitales sont toujours celles qui recouvrent le plus lentement leurs forces ; souvent même elles ne les recouvrent point , quoique le reste du corps paroisse avoir recouvré les siennes ; l'on peut prédire à la lettre , dans ce cas , que la partie qui a péché sera celle qui mourra.

J'ai toujours trouvé plus de facilité à guérir ceux qui se sont épuisés par de grands excès en peu de tems, dans l'âge fait, que ceux qui se sont épuisés à la longue par des pollutions plus rares, mais commencées dans la première jeunesse, qui ont empêché leur accroissement, & ne leur ont jamais laissé acquérir toutes leurs forces. On peut envisager les premiers comme ayant eu une maladie très-violente qui a consumé toutes leurs forces ; mais les organes ayant acquis toute leur perfection, quoiqu'ils aient beaucoup souffert, la cessation de la cause, le tems, le régime, les remèdes peuvent les rétablir. Les seconds n'ont jamais laissé former leur tempérament, comment se rétabliroient-ils ? Il faudroit que l'art opérât dans l'âge de la maturité, ce qu'ils ont empêché à la nature d'opérer dans l'enfance & dans la puberté ; on sent combien cet espoir est chimérique ; & les observations me prouvent tous les jours que les jeunes gens qui se sont livrés à cette souillure dans l'enfance, & à l'époque du développement de la puberté, époque qui est une crise de la nature, pour laquelle toutes les forces lui sont nécessaires ; l'observation me prouve, dis-je, que ces jeunes gens ne doivent point espérer d'être jamais vi-

goureux & robustes, & ils sont très-heureux quand ils peuvent jouir d'une santé médiocre, exempte de grandes maladies & de douleurs.

Ceux qui ne se repentent que tard, dans un âge où la machine se conserve quand elle est bien montée, mais où elle ne répare que péniblement, ne doivent pas non plus avoir de grandes espérances : au-dessus de quarante ans il est rare de rajeunir.

Quand j'ordonne le kinkina avec du vin, je ne fais pas vivre uniquement de lait, mais je fais prendre le remède le matin, & du lait le soir. J'ai trouvé quelques malades pour lesquels il a fallu changer cet ordre; le vin pris le matin les faisoit constamment vomir.

Quand j'emploie les eaux minérales, j'en fais boire quelques bouteilles pures avant que de les mêler avec du lait.

Quand le mal est invétéré, il dégénère ordinairement en cacochymie; & il faut commencer par la détruire avant que de travailler au rétablissement des forces : c'est dans ce cas que les évacuans sont quelquefois indispensablement nécessaires, & opèrent très-efficacement. Les fortifiants, les nourrissans, le lait ordonnés dans ces circonstances, jettent dans une fièvre lente, & le malade perd

ses forces à proportion de l'usage qu'il en fait.

Quand des excès prompts jettent tout à coup dans des foiblesses si considérables, qu'on a lieu de craindre pour la vie du malade, il faut recourir aux cordiaux actifs, donner du vin d'Espagne, avec un peu de pain, des bouillons succulens avec des œufs frais, mettre le malade au lit, & lui appliquer sur l'estomac des flanelles trempées dans du vin chauffé avec de la thériaque.

Dans le cas où les excès vénériens ont occasionné une fièvre aiguë, on ne doit employer la saignée que quand elle est indiquée par la plénitude & la dureté du pouls; & il vaut mieux en faire deux petites qu'une grande. La décoction blanche, de l'eau d'orge avec un peu de lait, quelques prises de nitre, des lavemens avec une décoction de fleurs de bon-homme, quelques bains de pieds tièdes, & pour nourriture des bouillons de veau farineux, sont les remèdes véritablement indiqués, & ceux qui ont réussi très-promptement dans les cas où je les ai employés.

Les symptômes demandent rarement un traitement particulier, & ils cedent au traitement général. On peut cependant joindre quelquefois les fortifiants

externes aux fortifiants internes, quand on veut fortifier plus particulièrement une partie ; & j'ai souvent conseillé avec succès des épithemes, ou des emplâtres aromatiques sur l'estomac, & il n'est pas inutile d'envelopper les testicules dans une fine flanelle trempée dans quelque liquide fortifiant, & de les soutenir par l'usage d'un suspensoire.

L'on peut placer ici ce que dit M. Gorter « J'ai quelquefois guéri la goutte » seraine, occasionnée par des excès vénériens, en employant les fortifiants internes & des poudres nasales céphaliques, qui, par l'irritation légère qu'elles produisoient, déterminoient un plus grand afflux des esprits animaux sur le nerf optique (1). »

Il seroit inutile d'entrer dans de plus grands détails sur la cure ; quelque étendue que je leur donnasse, ils ne pourroient jamais servir à guider les malades sans le secours d'un médecin, pour lesquels ils seroient inutiles. Je me suis plus étendu sur le régime, parce que, quand le mal n'a pas fait de grands progrès, joint à la cessation de la cause, il peut seul opérer la guérison, & que chacun peut s'y astreindre sans aucun

(1) De perspirat. insensib. p. 514, 515.

danger. Il ne me resteroit, pour terminer cette partie, qu'à joindre la cure préservatoire ; j'ai senti que cet article manquoit à la première édition de cet ouvrage, & que c'étoit un vuide essentiel. Un homme célèbre dans la république des lettres par ses ouvrages, & plus respectable encore par ses talens, ses connoissances & ses qualités personnelles, que par son nom & par les emplois qu'il remplit si dignement dans une des premières villes de Suisse, M. *Iselin*, Secrétaire d'Etat à Basle (il voudra bien me permettre de le nommer) m'a fait sentir ce vuide d'une manière bien polie. Je rapporterai le fragment de sa lettre avec d'autant de plaisir, qu'il marque précisément ce qu'il faudroit faire. Je souhaiterois, m'écrivit-il, de voir de votre main un ouvrage dans lequel vous expliquiez les moyens les plus sûrs & les moins dangereux, par lesquels les parens pendant le tems de l'éducation, & les jeunes gens, lorsqu'ils sont abandonnés à leur propre conduite, pourroient le mieux se préserver de cette violence des desirs, qui les porte à des excès dont naissent les maladies si horribles, ou à des désordres qui troublent le bonheur de la société, & le leur propre. Je ne doute pas qu'il n'y ait une diète qu'on

favorise particulièrement la continence, je crois qu'un ouvrage qui nous l'enseigneroit, joint à la description des maladies produites par l'impureté, vaudroit les meilleurs traités de morale sur cette matiere.

Il a sans doute bien raison : rien ne seroit plus important que cette addition qu'il desire ; mais rien de plus difficile en la séparant des autres parties de l'éducation, non-seulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, si l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes, qui prolongeroient beaucoup trop ce petit ouvrage, & qui lui sont d'ailleurs trop étrangers. Quelques préceptes généraux, isolés des principes & des divisions nécessaires, non-seulement seroient peu utiles, mais pourroient même devenir dangereux ; ainsi il vaut mieux renvoyer ce traité, à faire partie d'un plus considérable sur les moyens de former un bon tempéramment, & de donner aux jeunes gens une santé ferme, matiere qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'est pas encore épuisée, tant s'en faut, & sur laquelle il y a une foule de choses extrêmement importantes à ajouter, aussi bien que sur les maladies de cet âge. Ainsi, malgré

moi, je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire, c'est que l'oïfiveté, l'inaction, le trop long séjour au lit, un lit trop mou, une diete succulente, aromatique, salée, vineuse, les amis suspects, les ouvrages licencieux, étant les causes les plus propres à porter à cet excès, on ne peut les éviter avec trop de soin. La diete est sur-tout d'une extrême importance, & l'on n'y fait pas assez d'attention. Ceux qui élèvent les jeunes gens, devroient avoir présente la belle observation de St. Jérôme, *Les forges de Vulcain, les volcans du Vésuve & le mont Olympe, ne brûlent pas de plus de flammes, que les jeunes gens nourris de mets succulents & abrevés de vin.* MENJOT, l'un des Médecins de Louis le Grand, dès le milieu jusques à la fin du siècle dernier, parle de femmes que l'excès d'hypocras jetta dans une extase vénérienne. L'usage du vin & des viandes est d'autant plus fâcheux, qu'en augmentant la force des aiguillons de la chair, il affoiblit celle de la raison, qui doit leur résister. *Le vin & les viandes hebètent l'ame*, dit PLUTARQUE, dans son *Traité du manger des viandes*, ouvrage qui devroit être généralement lu. Les plus anciens Médecins avoient

déjà connu l'influence du régime sur les mœurs ; ils avoient l'idée d'une Médecine morale, & *Galien* nous a laissé sur cette matière un petit ouvrage, qui est peut-être ce que l'on a de mieux jusqu'à présent. L'on fera convaincu, après l'avoir lu, de la réalité de sa promesse. « Que ceux qui nient que
 » la différence des alimens rend les uns
 » tempérans, les autres dissolus ; les
 » uns chastes, les autres incontinens ;
 » les uns courageux, les autres poltrons ;
 » ceux-ci doux, ceux-là querelleurs ;
 » d'autres modestes, des derniers pré-
 » somptueux ; que ceux, dis-je, qui nient
 » cette vérité, viennent vers moi, qu'ils
 » suivent mes conseils pour le manger
 » & pour le boire, je leur promets,
 » qu'ils en retireront de grands secours
 » pour la philosophie morale ; ils sen-
 » tiront augmenter les forces de leur
 » ame ; ils acquerront plus de génie,
 » plus de mémoire, plus de prudence,
 » plus de diligence. Je leur dirai aussi
 » quelles boissens, quels vents, quelle
 » température de l'air, quels pays ils
 » doivent éviter ou choisir (1). » *Hippo-*

(1) Quod animi mores corporis tempera-
 menta sequantur, c. 9, CHARTERIUS, t. 5,
 p. 457.

crate, *Platon*, *Aristote*, *Plutarque* nous avoient déjà laissé de très-bonnes choses sur cette importante matière, & parmi les ouvrages qui nous restent du Pythagoricien *Porphyre*, ce zélé antichrétien du troisième siècle, il y en a un de l'abstinence de viandes, dans lequel il reproche à *Firmus Castrius*, à qui il l'adresse, d'avoir quitté la diète végétale, quoiqu'il eût avoué qu'elle étoit la plus propre à conserver la santé, & à faciliter l'étude de la philosophie; & il ajoute, Depuis que vous mangez de la viande, votre expérience vous a appris que cet aveu étoit bien fondé. Il y a de très-bonnes choses dans cet ouvrage.

Le préservatif le plus efficace, le seul infailible, c'est sans contredit celui qu'indique le grand homme qui a le mieux connu ses semblables & toutes leurs voies; qui a vu non-seulement ce qu'ils font, mais ce qu'ils ont été, ce qu'ils devroient être, & ce qu'ils pourroient encore devenir; qui les a le plus véritablement aimés; qui a fait les plus grands efforts en leur faveur; qui s'est sacrifié pour eux, & qui en a été le plus cruellement persécuté.

Veillez avec soin sur le jeune homme, ne le laissez seul ni jour ni nuit; sou-

chez tout au moins dans sa chambre. Dès qu'il aura contracté cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti, il en portera jusqu'au tombeau les tristes effets; il aura toujours le corps & le cœur énervés. Je renvoie à l'ouvrage même pour lire tout ce qu'il y a d'excellent sur cette matière (1).

La peinture du danger, quand on s'est livré au mal, est peut-être le plus puissant motif de correction; c'est un tableau effrayant, bien propre à faire reculer d'horreur. Rapprochons-en les principaux traits. Un dépérissement général de la machine, l'affoiblissement de tous les sens corporels & de toutes les facultés de l'ame, la perte de l'imagination & de la mémoire, l'imbécillité, le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne après soi; toutes les fonctions troublées. suspendues, douloureuses: les maladies longues, fâcheuses, bizarres, dégoûtantes; des douleurs aiguës & toujours renaissantes; tous les maux de la vieillesse dans l'âge de la force; une inaptitude à toutes les occupations pour lesquelles l'homme est

(1) Voyez de l'Education t. 2, p. 232, & 2, p. 255, &c.

né ; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre : les mortifications auxquelles il expose journellement ; le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes ; l'ennui , l'aversion des autres & de soi qui en est la suite ; l'horreur de la vie , la crainte de devenir suicide d'un moment à l'autre ; l'angoisse pire que les douleurs ; les remords pires que l'angoisse , remords , qui , croissant journellement , & prenant sans doute une nouvelle force , quand l'ame n'est plus affoiblie par les liens du corps , serviront peut-être de supplice éternel , & de feu qui ne s'éteint point ; voilà l'esquisse du sort réservé à ceux qui se conduiront comme s'ils ne le craignoient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement , je dois avertir les malades , (& cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques , surtout quand elles sont accompagnées de foiblesse) qu'ils ne doivent point espérer qu'on leur puisse réparer dans quelques jours des maux qui sont le produit des erreurs de quelques années. Ils doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue , & s'astreindre scrupuleusement à toutes les règles du régime : si quelquefois elles paroissent minutieuses , c'est parce qu'ils ne sont pas en état

d'en sentir l'importance ; & il faut qu'ils se répètent sans cesse que l'ennui de la cure la plus rigide est fort inférieur à celui de la maladie la plus légère. Qu'il me soit permis de le dire, si l'on voit des maladies curables qui ne guérissent point parce qu'elles sont mal traitées, l'on en voit aussi un grand nombre que l'indocilité du malade rendent incurables, malgré les secours les mieux indiqués de la part du Médecin. *Hippocrate* exigeoit, pour mieux s'assurer du succès, que le malade, le Médecin & les assistans fissent également leur devoir : si ce concours étoit moins rare, les issues heureuses seroient plus fréquentes. *Que le malade, dit ARÉTÉE, soit courageux, & qu'il conspire avec le Médecin, contre la maladie* (1). J'ai vu les maladies les plus rebelles céder à l'établissement de cette harmonie ; & des observations très-récentes m'ont démontré que la férocité même des maladies cancéreuses cédoit à des cures ordonnées peut-être avec quelque prudence, mais sur-tout exécutées avec une docilité & une régularité dont les succès font l'éloge.

(1) De diut. morb. l. 1, proëm. p. 27.



ARTICLE IV.

Maladies analogues.

SECTION XI.

Les pollutions nocturnes.

J'AI montré les dangers d'une évacuation trop abondante de semence par les excès vénériens & par la masturbation, & j'ai dit au commencement de cet ouvrage qu'elle se perdoit aussi par les pollutions nocturnes dans des songes lascifs, & par écoulement, connu sous le nom de gonorrhée simple, j'examinerai brièvement ces deux maladies.

Telles sont les loix qui unissent l'ame au corps, que lors même que les sens sont enchaînés par le sommeil, elle s'occupe des idées qu'ils lui ont transmises pendant le jour.

Lex, quæ in vita usurpant homines, cogitant,
curant, vident,

Quæque aiunt vigilantes agitantque, ea si cui
in sumno accidunt,

Minus mirum est, Acc.

Une autre loi de cette union, c'est que sans troubler cet enchaînement des autres sens, ou pour ôter toute équivoque, sans leur rendre la sensibilité aux impressions externes, l'ame peut dans le sommeil faire naître les mouvemens nécessaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle s'occupe lui suggerent. Occupée d'idées relatives aux plaisirs de l'amour, livrée à des songes lascifs, les objets qu'elle se peint produisent sur les organes de la génération les mêmes mouvemens qu'ils y auroient produits pendant la veille, & l'acte se consomme physiquement, s'il se consomme dans l'imagination. L'on fait ce qui arriva à *Horace* dans un des gîtes de son voyage à Brindes.

Hic ergo mendacem stultissimus usque puellam
Ad mediam noctem exspecto : somnus tamen
aufert

Intentum veneri ; tum immundo somnia visu.
Nocturnam vestem maculant, ventremque supinum.

Ces organes, à leur tour, irrités les premiers, ne réveillent quelquefois que l'imagination, & suscitent des songes qui se terminent comme les précédens. Ces principes servent à expliquer les différentes especes de pollutions.

La premiere est celle qui vient d'une surabondance de semence ; c'est celle des gens à la force de l'âge, qui sont sanguins, vigoureux, chastes. La chaleur du lit venant à raréfier les humeurs, & la liqueur spermatique étant plus susceptible de raréfaction qu'une autre, les vésicules irritées entraînent l'imagination qui, dénuée des secours qui lui feroient voir l'illusion, s'y livre toute entiere ; l'idée du coït en produit l'effet dernier, l'éjaculation. Dans ce cas cette évacuation n'est point une maladie, c'est plutôt une crise favorable, un mouvement qui débarrasse d'une humeur qui, trop abondante & trop retenue, pourroit nuire ; & quoique quelques Médecins qui n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils ont vu, l'aient nié, il n'en est pas moins vrai que cette liqueur peut, par son abondance, produire des maladies différentes du priapisme ou de la fureur utérine.

QU'ON ME PERMETTE une courte digression sur cette question ; elle n'est pas étrangere à mon sujet.

A semine retento, multos produci morbos memorat Galenus (1) & exem-

(1) Du locis affectis, l. 6, c. 5, CHARTER 7, p. 519.

plum in historia monstrat. Ille novit virum & mulierem quibus hujusmodi erat natura qui præviduitate à libidinis usu abstinentes, torpidi, pigrique facti sunt. Homo cibi cupiditatem amisit, atque ne exiguam quidem ciborum partem concoquere potuit; ubi verò seipsum cogendo, plus cibi ingerebat, protinùs ad vomitum excitabatur, mœstus etiam apparebat, non solum has ob causas, sed etiam (ut melancholici solent) citrà manifestam occasionem: mulier verò præter cætera mala, nervorum quoque distensione vexabatur. Verùm hi quàm celerimè liberati sunt, ad pristinam consuetudinem reversi. Dùm Montis-Pessulani eram, observationem ferè persimilem vidi. Mulier valens, quadragesimum ætatis suæ annum complens, exiguo post tempore vidua; quæ antea cum viri concubitu gauderet, hoc omninò post obitum hujus fuerit privata, incidit tam violenter affectu hysterico ut deficere viderentur actiones sensuum; cum nullum remedium in ea accessus tolerare potuerat, nisi titillatio partium genitalium (veluti per coitum usu venire solet.) Indè agitabatur toto corpore, & à copiosâ pollutione seminis evacuabatur; quo facto liberata est mulier à molestiâ suâ.

Aliam observationem Zacutus re-

fert (1) : ex eâdem causâ patiebatur puella ; quæ ex intervallis paroxysmo ita convellebatur , ut accedente difficili respiratione , tota convulsa , sine sensu ullo , oculis distortis , nimio dentium strigore præcedente cum linguâ tremulâ animam efflare videretur. Cui cum plurima auxilia quæ in hac occasione utilia sunt , non juvarent , pessaria ex acri confecta , utero applicanda curavit , ex quorum admotione ; titillatione & fervore quodam in utero concitato , copiosum semen excernens , ab accessione læva superstes remansit.

Historiam monialis Hoffmannus enarrat , quæ ob eandem causam , ab eâdem evacuatione , aliquoties paroxysmum solvebat.

Homines duo , inquit Zacutus , quum concubitu quo antea creberrimè utebantur , privarentur , in gravissima damna incurrere : alter in otio & mollitie educatus cum tabi esset propinquus , à coitu cum cessarit , huic sensim & sine sensu umbilicus intumuit. Nuptus , & ad concubitum reversus , sanitatem recuperavit. Alter verò nobilissimus , adeo erat coitus studio deditus , ut lassatus & debilis cogeretur hâc de causâ ad tem-

(1) Prax. admirand. I, 2, obs. 85.

pus lecto quiescere. Ecce post sex menses, nanscâ correptus, vertigine concutitur, & post paucos dies epilepsiâ sævâ opprimitur. Ab accessione auxiliorum ope levatus, medicorum præsidia expostulat. Hi sympathicam epilepsiam à vitio ventriculi subortam rati tonum, & ventriculum à vitiosis humoribus expurgant & roborant; sed frustra. Nam malo ferocius infestante, post paucas horas velut fideratus extinctus est. Dissecto corpore, nullum vitium in stomacho, cerebro reliquisque partibus inventum, præterquam in cavitate vasis semen in penem deferentis & ulceribus sordidis, ab hac virulentiâ substantiâ retentâ concretis.

Dom. Zindel (1) Dissertationem Basileæ publicavit, jam quindecim ab hinc annis, ubi observationes morborum à femine retento acri productis in unum colligit quæ lectu non indignæ sunt.

Hic subjici potest quæ Dom. Sauvages dixit, de mulierum castitate, quæ pudorilitant, sed tantâ veneris cupiditate incenduntur, & eò ardentius ac miserabilius flagrant, quò ardorem suum tegunt accuratius, indè mœror, agrypnia, anorexia, macies, pollutiones frequentes.

(1) Nicolaus ZINDELIUS, de morbis ex castitate nimia oriundis. Basileæ, 1744.

Ille celebris Medicus puellam novit hujuscemodi quæ ad senis putidi & infecti pedes prostata & acerrimè suam calamitatem deplorans, interea hisce invitis feminis profluviiis erat obnoxia, à duobus annis his miseriis cruciata & castimoniam mentis intemeratam fervans; immane patiebatur veneris desiderium sensitivum cui constanter reluctabatur voluntas.

Un Médecin respectable par son savoir & par son âge, qui a suivi long-tems les armées Autrichiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué, que ceux des soldats Allemands qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient sagement, étoient souvent attaqués d'épilepsie, de priapisme ou de pollutions nocturnes; accidens qui venoient d'une sécrétion trop abondante de semence, & peut-être de ce qu'elle avoit plus d'âcreté dans un climat plus chaud que leur patrie, & où la diete est plus succulente.

Le Docteur *Jacques*, que j'ai déjà cité ailleurs, avoit fait une These (1)

(1) Il est bon de remarquer que la These de M. Jacques ne fut point soutenue; & il eut un arrêt de défense du Parlement. M. de la Mettrie traduisit cette these en François, ou plutôt la fit imprimer, car elle étoit déjà traduite, &

sur les maladies produites par la privation du plaisir vénérien. M. *Reneaume* en a fait une autre sur *la virginité claustrale*, dont l'objet est le même.

Enfin, sans parler de quelques autres, M. *Gaubius* met la continence excessive dans la classe des causes de maladie, il est rare, dit-il, qu'elle produise quelques maux, on l'a vu cependant dans quelques hommes nés avec beaucoup de tempéramment, & qui forment beaucoup de semence, & dans quelques femmes (1) : il fait ensuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'existence, mais l'on peut en affirmer la rareté, sur-tout dans ce siècle, qui paroît être celui de la foiblesse; & l'on se trompe tous les jours, en attribuant indistinctement à cette cause toutes les maladies qui attaquent les personnes nubiles du sexe, & en leur conseillant le mariage pour tout remède; remède souvent mal indiqué, & souvent nuisible, parce qu'il ne peut pas détruire les vices qui entretenoient la maladie, & qu'il ne fait qu'ajouter aux maux passés

l'inséra dans cette satire cruelle & odieuse des Médecins de Paris : ouvrage qui fait autant de tort à la vérité qu'à son esprit.

(1) *Institutiones pathologicae*, §. 563.

ceux que la grosseſſe & les couches produiſent ordinairement dans les perſonnes languiſſantes. Je reviens aux pollutions.

L'on a vu que la premiere eſpece, produite par une ſurabondance de ſemence qu'elle évacue, n'étoit pas un mal en elle-même ; mais elle peut le devenir en revenant trop fréquemment, & lors même qu'il n'y a plus de ſurabondance nuifible. J'ai déjà obſervé qu'une évacuation diſpoſoit à une ſuivante, tant eſt grande la force de l'habitude, qui conſiſte en ce que la réitération des mouvemens les rend plus faciles, & qu'ils ſe reproduiſent par la plus légère cauſe, obſervation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'économie animale, ſur laquelle *Galien*, & ſur-tout *M. Maty* (1) ont dit d'excel-

(1) GALENUS libro de conſuetudinibus
CHARTER, 16, p. 541.

M. MATY, diſſertatio de conſuetudinis efficaciâ in corpus humanum. Leid. 1740. M. PUJATI a auffi donné de très-bonnes réflexions ſur cette matiere dans ſon traité de la diete des fiévreux, p. 57 &c. Les métaphyſiciens qui paroiffent l'avoir mieux faiſie, ſont, M. LOCKE, &c. l. 2, c. 32, M. DE CONDILLAC, Traité des animaux, p. 2, c. 2 & 9, & l'Auteur anonyme des élémens de Pſychologie, c. 61, 62, 63 64, Je connois un homme ;

lentes choses, mais qui n'a cependant pas encore été pleinement traitée; & il en résulte cet inconvénient, c'est que les évacuations en deviennent une suite, indépendamment du besoin, & lors même qu'il n'existe pas. Alors elles sont très-fâcheuses, & elles ont tous les dangers de l'évacuation excessive, procurée par d'autres moyens. *Satyrus*, surnommé *Grypalopex*, demeurant à Thasus, eut, dès l'âge de vingt-cinq ans, de fréquentes pollutions nocturnes; quelquefois même la semence s'écouloit pendant le jour. Il mourut de consommation dans sa trentième année (1).

M. *Zimmerman* me parle d'un homme d'un très-beau génie, à qui les pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état décrit par *Boerhaave*. L'on a vu pag. 11, les maux que M. *Hoffman* observa après des pollutions. Les symptômes les plus ordinaires, quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès, c'est un accable-

qui, ayant été éveillé, il y a plus de vingt ans, à une heure après minuit, par le bruit d'un incendie, s'est constamment réveillé toutes les nuits dès cette époque, précisément à la même heure.

(1) Ibidem, l. 6, f. 8, n. 52, FOES, 1201.

ment continuel, plus considérable le matin, & de vives douleurs de reins. L'homme consulta, il y a quelques mois, pour un vigneron âgé de cinquante ans, très-robuste auparavant, & que des pollutions trop fréquentes depuis trois ou quatre mois, avoient si prodigieusement affoibli, qu'il ne pouvoit travailler que quelques heures par jour, souvent même il en étoit empêché par des douleurs de reins qui le retenoient au lit, & il maigrissoit journellement. Je lui donnai quelques conseils, dont j'ai ignoré l'exécution & l'effet.

J'ai connu un homme devenu sourd pendant quelques semaines, après un long rhume négligé, qui, quand il avoit une pollution nocturne, étoit beaucoup plus sourd le lendemain & avoit beaucoup plus de mal-aise; & un autre affoibli par plusieurs causes, qui, après la pollution, se réveille dans un si grand accablement & un engourdissement si général, qu'il est comme paralytique pendant une heure, fort abattu pendant plus de vingt-quatre.

L'on peut mettre dans cette première classe les pollutions de ceux qui ayant été accoutumés à de fréquentes émissions, les suspendent tout à coup. Telles étoient celles d'une femme dont parle *Galien*; elle étoit dans le veuvage de

puis quelque tems, & la rétention du sperme lui procuroit des maladies de l'utérus ; elle eut, dans le sommeil, des mouvemens des lombes, des bras & des jambes qui étoient convulsifs, & qui furent accompagnés d'une émission abondante de sperme épais, avec la même sensation que dans le coït (1. Une danseuse fut blessée par hasard près du sein gauche fort légèrement, le chirurgien lui prescrivit une diete assez sévère, & lui défendit des plaisirs dont elle étoit en usage de jouir souvent. La troisième nuit de cette privation, à laquelle elle se soumit en négligeant la diete, elle eut une pollution qui, revenant plusieurs fois toutes les nuit suivantes, la maigrissoient à vue d'œil & lui causoient de violens maux de reins. La plaie ne laissoit pas que de guérir, & l'eût été tout-à-fait si elle s'étoit ménagée pour les alimens & la boisson, Le Chirurgien ferme dans ses principes, continuoit son interdiction, la saignoit & la purgeoit. Ennuyée & affoiblie, elle laissa les remedes, reprit son ancien train, la foiblesse & les douleurs se dissipèrent bien vite,

(1) De semine, l. 2, ch. 1, CHARTER, t. 3.

Mais qu'on se garde bien de conclure de cette observation l'inutilité du précepte des plus grands maîtres en chirurgie, qui, fondés sur d'autres observations, interdisent sévèrement le coït aux blessés; il n'y a point de Praticien qui n'ait pu se convaincre par soi-même combien il leur est nuisible. J'en rapporterai un seul exemple dans lequel la masturbation fut mortelle, & dont *G. Fabrice de Hilden* nous a conservé l'histoire. *Cosme Slotan* avoit coupé la main à un jeune homme qui l'avoit eu meurtrie par un coup de feu; comme il le connoissoit très-ardent, il lui défendit sévèrement tout commerce avec sa femme, qu'il avertit aussi du danger. Mais quand tous les accidens furent dissipés, & que la guérison étoit en bon train, le malade se sentant des desirs auxquels sa femme ne voulut pas répondre, il se procura, sans coït, une émission de semence, qui fut immédiatement suivie de fièvre, de délire, de convulsions & d'autres accidens violens, dont il mourut au bout de quatre jours (1).

J'ai vu un jeune marié qui, se jettant étourdiment du siège d'un cabriolet,

(1) Observat. chirurg. cent. 1. obs. 22.

tomba à côté ; la roue de derriere lui passa sur le pied , entre le talon & la cheville ; il n'eut ni fracture , ni luxation , mais une forte contusion ; se trouvant bien au bout de cinq jours , il se conduisit comme s'il n'eût point eu d'accident. Deux heures après , toute la jambe enfla , avec des douleurs inouïes , & une forte fièvre qui dura près de trente heures. Revenons.

Ce que j'ai dit au commencement de cette section , sur la liaison entre les rêves & les idées dont l'ame s'est occupée pendant le jour , sert à expliquer pourquoi les masturbateurs sont si sujets aux pollutions nocturnes : leur ame , occupée pendant tout le jour d'idées vénériennes , se représente pendant la nuit les mêmes objets , & le songe lascif est suivi d'une évacuation qui est toujours prête à se faire quand les organes ont acquis un degré considérable d'irritabilité.

Il est important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude , & , quelle que soit la première cause des pollutions , de ne pas les laisser invétérer. Quand elles ont duré long-tems elles se guérissent très-difficilement. *Il n'y a point de maladie* , dit M. HOFFMANN , *qui tourmente plus les malades , &*

donne plus de peine aux Médecins, que les pollutions nocturnes, qui ont duré long-tems, & qui sont devenues habituelles, sur-tout si elles reviennent tous les jours. L'on emploie les meilleurs remèdes, presque toujours inutilement, souvent même ils font plus de mal que de bien (1).

Tous les Médecins qui ont écrit sur cette maladie, en ont dit la guérison très difficile; & tous les Médecins, qui ont eu occasion de la traiter, l'ont éprouvé eux-mêmes, & l'on ne doit point en être surpris. A moins que l'on ne pût redonner aux organes leur force, & diminuer leur irritabilité pendant le tems qui s'écoule entre deux pollutions, ce qui est impossible; ou prévenir tout-à-coup le retour des songes lascifs, ce qui n'est pas plus aisé; on doit être sûr que la pollution reviendra, & qu'elle détruira presque tout le bien que peut avoir opéré la petite quantité de remèdes qu'on a employée depuis la dernière: on ne peut donc gagner d'une pollution à l'autre qu'un infiniment petit, & il faut en accumuler un grand nombre avant que d'obtenir un effet sensible.

Cœlius Aurelianus a rassemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux sur

(1) Conf. 102.

le traitement. Il veut, 1^o. que le malade évite autant qu'il est possible toute idée vénérienne; 2^o. qu'il soit couché sur un lit de matiere dure & rafraîchissante; qu'il applique sur ses reins une mince plaque de plomb; qu'il applique sur toutes les parties qui sont le siege de la maladie, des éponges trempées dans de l'eau & du vinaigre, ou des choses rafraîchissantes, comme les ba-laustes, l'acacia, l'hypociste, le psilium. 3^o. qu'il ne fasse usage que d'alimens & de boisson qui rafraîchissent & qui resserrent. Il lui conseille 4^o. les fortifiants. 5^o. l'usage de bain froid, 6^o. de ne jamais se coucher sur le dos, mais toujours sur le côté ou sur le ventre. Ce conseil est plein de bonnes choses; mais voyons plus distinctement quelle est l'indication qui se présente. C'est de diminuer la quantité de la semence, & de prévenir les rêves.

La diete & le régime général sont beaucoup plus propres à la remplir que les remedes. Les alimens les plus convenables sont ceux qui sont tirés du regne végétal, les légumes & les fruits, Parmi les viandes, celles qui contiennent le moins de substance. Dans l'une & l'autre classe; il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune âcreté. L'on a déjà vu

plus haut l'influence de ce régime sur la tranquillité du sommeil ; on ne peut trop le recommander aux personnes affligées de pollutions nocturnes , à qui cette tranquillité est si nécessaire. Elles doivent sur-tout renoncer au souper , ou au moins ne souper que très-légerement : cette seule attention contribue plus à opérer la guérison que tous les remèdes.

J'ai vu il y a plusieurs années un jeune homme qui avoit presque toutes les nuits une pollution nocturne , & qui avoit déjà eu quelques accès de *cochemar*. Un Chirurgien barbier , lui ordonna de boire en se couchant quelques verres d'eau chaude , qui , sans diminuer les pollutions augmentèrent la dernière maladie ; les deux maux se réunirent & revinrent toutes les nuits ; le phantôme du *cochemar* étoit une femme qui occasionnoit en même tems la pollution. Affoibli par cette double maladie , & par la privation d'un sommeil tranquille , il marchoit à grands pas vers une consomption. Je lui ordonnai de ne prendre à souper qu'un peu de pain & quelques fruits crus , de souper de bonne heure , & de prendre en entrant au lit , un verre d'eau fraîche avec quinze gouttes de liqueur anodyne minérale d'Hoffmann.

Il ne tarda pas à reprendre un sommeil tranquille : les deux maladies se dissipèrent entièrement, & il recouvra bientôt ses forces.

Les viandes indigestes, les viandes noires, sur-tout le soir, sont un véritable poison pour ce mal ; & , je le répète, sans la privation d'un souper, sur-tout animal, les autres remèdes ne sont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le café nuisent par plusieurs endroits. La meilleure boisson est l'eau pure, sur chaque bouteille de laquelle on peut dissoudre avec succès une dragme de nitre. J'ai cependant vu, il n'y a pas longtemps un malade à qui le nitre nuisoit, en lui procurant de plus fréquentes pollutions, j'attribuai cet effet à deux causes ; l'une, c'est qu'il avoit les nerfs trop foibles, & dans ces tempérammens le nitre agit comme irritant ; l'autre c'est qu'il augmentoit considérablement les urines ; la vessie se remplissoit plus promptement pendant la nuit, & l'on fait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

Le précepte que donne *Cælius* d'éviter les lits mols, est de la plus grande importance : il n'y faut point souffrir de plume ; la paille seroit de beaucoup à préférer au crin, & j'ai vu quelques ma-

lades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est également nécessaire ; cette situation nuit en contribuant à rendre le sommeil plus agité , & en échauffant davantage les parties génitales. Enfin , comme l'habitude a ici une très-grande influence , & qu'il importe de la rompre , l'observation suivante pourra fournir un moyen d'y réussir. Je la tiens d'un Italien respectable par ses vertus , & l'un des plus excellens hommes que je me rappelle d'avoir vus. Il me consultoit pour une maladie très-différente ; mais afin de mieux m'instruire, il me fit toutel'histoire de sa santé. Il avoit été incommodé, cinq ans auparavant, de pollutions fréquentes qui l'épuisoient totalement. Il résolut fortement le soir de se réveiller au premier moment où une femme frapperoit son imagination , & s'oceupa long-tems de cette idée avant que de s'endormir. Le remede eut le plus heureux succès ; l'idée du danger & la volonté de se réveiller unies étroitement la veille à l'idée d'une femme, se reproduisirent au milieu du sommeil en même tems que cette dernière , il se réveilla à tems , & cette précaution réitérée pendant quelques soirs dissipa le mal.

Mais que ces deux derniers cas n'inspirent pas trop de sécurité, il en est contre lesquels les meilleurs remèdes échouent; celui que M. *Hoffmann* rapporte (1) en est un exemple; & l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnoit au sien; ce que, sans une longue persévérance dans l'usage des remèdes, on ne doit en attendre aucun effet, ou plutôt, dans ce cas où le régime est l'essentiel, ce n'est souvent qu'en l'observant long-tems qu'on peut éprouver un soulagement sensible. Si l'on emploie des remèdes ils doivent être fondés sur la même indication que le régime. Il n'y a pas long-tems que j'ai vu une saignée assez abondante emporter le mal. Les poudres nitreuses, la limonade, les esprits acides, les laits d'amande, peuvent être d'usage.

M. *Hoffmann* employa pour le masturbateur qui, après avoir quitté ses infamies, tomba dans des pollutions, la poudre suivante.

Rx. C. C. pphicè ppati. ossis sepiæ aa unc. S. succini cum instillat. olei tartar. per deliquium ppat. dr. II. cascar. dr. I. dont il prenoit une dragme le soir avec de l'eau de cerises noires; le matin les

(1) *Cas.* 102.

eaux de Selter & le lait, pour boisson une tisanne de fantal, de racine de chine, de chicorée, de scorfonere & de canelle. Moyennant ces secours & une diete convenable, le malade guérit en quelques semaines. M. *Zimmermann* a guéri, par l'usage de la même poudre, *des pollutions très-fréquentes, suivies de langueurs ordinaires, & qui avoient duré quelques années, chez un jeune homme de vingt-un ans.* Il n'est pas aisé d'expliquer comment cette poudre, qui n'est qu'un simple absorbant, fait du bien; mais j'ai vu de bons effets du camphre.

Une autre espece de pollution, ce sont celles des hypocondriaques. La circulation chez eux se fait lentement, surtout dans les veines du bas-ventre; par-là même les parties d'où elles rapportent le sang sont souvent engorgées; les nerfs sont aisément mis en mouvement; les humeurs ont un caractère d'âcreté très-propre à irriter; leur sommeil est ordinairement troublé par des songes: voilà bien des raisons de pollutions; aussi ils y sont extrêmement sujets. *L'imagination*, dit M. BOERHAAVE, *produit souvent pendant le sommeil des émissions de semence. Les gens de lettres les plus assidus, & les rateleurs, sont sujets à cet accident, & l'écoulement de*

la semence est souvent si considérable qu'ils tombent dans l'atrophie (1) Cette maladie a pour eux des suites d'autant plus fâcheuses qu'ils ne se livrent jamais à quelques excès de ce genre sans en être extrêmement incommodés. M. *Fleming* l'a heureusement exprimé.

Non veneri crebro licet unquam impunè litare.

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'est d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgemens, ensuite l'on emploie les bains froids, & cette salutaire écorce que Dieu veuille nous conserver. C'est alors véritablement le cas de ces deux puissans remèdes, auxquels on peut quelquefois allier le mars. Si les attentions sur le choix des alimens sont nécessaires dans tous les cas, elles le sont plus particulièrement dans celui-ci. Les hypocondriaques font généralement très-mal les digestions : les alimens mal digérés produisent des gonflemens flatueux qui, troublant la circulation, les disposent aux pollutions de deux façons : 1^o en gênant le retour du sang dans les veines génitales ; 2^o. en troublant la tranquillité du sommeil, & en disposant par-là même aux rêves. L'on sent par-là la raison de la

(1) *Institut*, §. 776.

défense que *Pytagore* faisoit à ses disciples de manger des alimens flatueux, qu'il regardoit avec raison comme nuisibles, tant à la netteté & à la force des fonctions de l'ame, qu'à la chasteté. Outre les deux raisons que j'en ai données, pourrois-je hasarder d'en indiquer une troisième que j'ai eu fortement lieu de soupçonner chez deux malades ? C'est l'expansion de l'air, dégagé des fluides, dans le corps caverneux, ce qui produisoit une érection & un prurit vénérien. Personne n'ignore que toutes nos liqueurs sont imprégnées de ce fluide, mais que tant qu'elles sont parfaitement saines, il est comme incarcéré & privé de toute élasticité. De grands Physiciens avoient cru qu'il n'y avoit que deux moyens de la lui rendre ; un degré de chaleur plus considérable qu'on ne l'observe jamais dans le corps animal, & la putréfaction. Mais une foule d'observations de maladies produites par l'air ainsi dilaté, ont prouvé qu'indépendamment de ces deux causes, il y avoit d'autres altérations dans les fluides qui opéroient le même effet ; & ces altérations paroissent plus fréquentes chez les hypocondriaques : ainsi il n'est point étonnant que les corps caverneux soient le siège de ce développement d'air maladif, il n'y a au

contraire point de partie qui paroisse devoir y être plus exposée ; & si l'on n'y a pas fait attention plutôt , c'est vraisemblablement manque d'observateurs plutôt que d'observations. Celles - ci font sentir toute la nécessité d'éviter ces alimens qui , plus chargés d'air que les autres , incommodent , & par celui qui s'en sépare dans les premières voies , & par celui qu'ils portent dans le sang. Tout le monde fait que la biere nouvelle , qui est extrêmement flatueuse , occasionne de violentes érections , & j'ai vu depuis la dernière édition de cet ouvrage , que M. *Thiery* , un des plus savans Médecins & des plus célèbres Praticiens de France , a connu ces érections flatueuses.

L'on peut placer ici comme analogue à cette dernière espece de pollution , & attaquant principalement les mélancoliques , une maladie qu'on pourroit appeller fureur génitale , elle differe du priapisme & du satyriasis ; je la peindrai par une observation que j'avois déjà publiée dans la première édition latine de cet ouvrage , & omis dans la françoise. Un homme âgé de cinquante ans en étoit atteint depuis plus de vingt-quatre ans , & dans ce long-terme il n'avoit pu se passer vingt-quatre heures de femmes ou de l'horrible supplément de l'Onanisme : & il

il réitéroit ordinairement les actes plusieurs fois par jour. Le sperme étoit clair, âcre, stérile, l'évacuation très-prompte. Il avoit les nerfs excessivement affoiblis, des accès de mélancolie & des vapeurs très-violentes, les facultés abruties, l'ouïe très-pesante, les yeux extrêmement foibles : il est mort dans l'état le plus triste. Je ne lui ai jamais conseillé de remèdes ; il en avoit pris un grand nombre ; plusieurs ne lui avoient rien fait ; tous ceux qui étoient chauds lui avoient nui ; le seul kinkina infusé dans du vin, que lui avoit ordonné M. *Albinus*, l'avoit soulagé ; & l'autorité de ce grand Médecin est un nouveau témoignage bien respectable en faveur de ce remède. On trouve parmi les consultations de M. *Hoffmann* un cas à peu près semblable ; le prurit vénérien étoit presque continuë, & l'ame & le corps étoient également épuisés (1).

SECTION XII.

Gonorrhée simple.

LA Gonorrhée, dit GALIEN qui ne connoissoit que la simple, est un écoulement de semence sans érection. Plusieurs Au-

(1) Consult. cent, 2 & 3, oper. t. 3, p. 214.

teurs de tous les siècles en parlent, & Moïse, le plus ancien de tous. L'on trouve dans les observations d'*Hippocrate* l'exemple d'un montagnard, dont la maladie paroît avoir été un marasme, & qui avoit un écoulement involontaire d'urine & de semence (1). M. *Boerhaave* paroît cependant mettre cette maladie au nombre des choses douteuses. *On lit*, dit-il, *dans quelques livres de Médecine*, *que la semence s'est quelquefois écoulée sans qu'on l'ait sentie. Mais cette maladie doit être très-rare, & je ne sache pas que la semence se soit écoulée sans quelque chatouillement, ou ce n'étoit pas une vraie semence séparée dans les testicules, & accumulée dans les vésicules séminaires, quoique j'aie vu la tiqueur des prostates s'écouler* (2). Cette autorité est sans doute bien respectable; mais outre que M. *Boerhaave* ne décide point positivement, il y a contre lui tous les Médecins; & pour ne point sortir de son école, l'un de ses plus illustres disciples, M. *Gaubius*, admet l'évacuation de semence sans sensation. Mes propres observations ne me laissent pas douter de l'existence de l'une & de

(1) Epid. l. 6 . f. 3 . n. 13 , FOES. 1174.

(2) Ibid, LA METTRIE, t. 7 , p. 214.

l'autre maladie. J'ai vu des hommes qui, après une gonorrhée virulente, après des excès vénériens ou des masturbations, avoient un écoulement continu par la verge, mais qui ne les rendoit pas incapables d'érection & d'éjaculation : ils se plaignoient même qu'une seule éjaculation les affoiblissoit plus qu'un écoulement de quelques semaines ; preuve évidente que la liqueur de ces deux évacuations n'étoit pas la même, & que celle qui sort par la gonorrhée ne vient que des prostates, de quelques autres glandes qui entourent l'urethre, des follicules répandues dans toute sa longueur, ou enfin des vaisseaux exhalans dilatés. J'en ai vu d'autres qui avoient, comme les premiers, un écoulement qui les affoiblissoit beaucoup plus, qui les rendoit incapables de tout prurit vénérien, de toute érection, & par-là même de toute éjaculation, quoique les testicules ne parussent point hors d'état de faire ces fonctions. Il me paroît démontré que dans ces derniers la vraie semence testiculaire s'écouloit sans sensation. Et quand on connoît la structure des parties génitales, l'on se persuadera aisément que la première maladie doit être beaucoup plus fréquente que la dernière, mais l'on comprendra très-bien l'exis-

tence de celle-ci. Les Auteurs exacts ont appelé gonorrhée vraie celle dans laquelle ils ont cru que la matière de l'écoulement étoit la vraie semence, & l'autre *gonorrhée bâtarde ou catarrhale*.

Les dangers de cet écoulement sont très-considérables; l'on a vu p. 7, le tableau qu'*Arétée* en fait : *comment*, dit-il au même endroit, *ne seroit-on pas foible, quand ce qui fait la force de la vie se perd continuellement ? La seule semence est ce qui fait la force de l'homme. Celse* qui vivoit avant *Arétée*, dit positivement que l'écoulement de la semence sans sensation vénérienne mene à la consommation (1). *Jean*, fils de *Zacharie*, plus connu sous le nom d'*Actuarius*, dans l'ouvrage qu'il composa en faveur de l'Ambassadeur que l'Empereur de Constantinople envoyoit dans le Nord, pense comme les Auteurs que j'ai déjà cités. *Si l'écoulement de semence qui se fait sans érection & sans sensation dure quelque tems, il produit nécessairement la consommation & la mort, parce que la partie la plus balsamique des humeurs & les esprits animaux se dissipent* (2).

(1) De Medicinâ, l. 4, c. 21,

(2) Medicus, sive de methodo medendi, l. 1, c. 22.

Les Auteurs les plus modernes pensent comme les anciens. *Tout le corps maigrit*, dit SENNERT, & *sur-tout le dos, les malades deviennent foibles, secs, pâles; ils languissent, ils ont des douleurs de reins; les yeux se creusent* (1). M. Boerhaave range cette gonorrhée parmi les causes de la paralysie; & l'on remarquera que dans cet endroit il admet la gonorrhée de véritable semence. « La paralysie, dit-il, qui vient de la gonorrhée, est incurable, parce que le corps est épuisé (2). » On trouve dans une très-bonne dissertation de M. Kœmpf des observations fort intéressantes (3).

Cette maladie peut dépendre de plusieurs causes éloignées. La cause prochaine est presque toujours combinée d'un vice

(1) Praxis medica, l. 3, part. 9, sect. 2, c. 4.

(2) De morb. nervor. p. 717. Cet ouvrage recueilli de ses leçons depuis 1730 jusqu'à 1735, & postérieur par là même, de quelques années, aux leçons recueillies par M. de Haller, prouve que M. Boerhaave avoit changé de sentiment sur la possibilité de la gonorrhée vraiment séminale, & l'on sait que ce grand homme étoit toujours prêt à abjurer ses anciennes idées pour en adopter de nouvelles, dès qu'il étoit convaincu qu'elles étoient plus justes.

(3) G. L. Kœmpf, de morbis ex atroph. Basl. 1756.

dans les liqueurs qui s'écoulent, qui sont trop tenues & souvent trop âcres, & d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un défaut d'élaboration qui dépend d'une foiblesse générale, qui exige les toniques que la foiblesse des organes indique aussi ; les circonstances concourantes décident sur le choix. Il seroit hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, sur lesquels on trouvera de bonnes choses dans plusieurs Auteurs, & sur-tout dans *Sennert*, l'Auteur du meilleur abrégé de Médecine pratique qu'on ait.

Les mêmes remèdes indiqués dans le courant de cet ouvrage contre les autres suites de la pollution, le sont contre celle-ci : le bain froid, le kinkina, le mars, les autres roborans. M. *Boerhaave* dit que l'hépatique produit d'excellens effets, (*egregio sanè præstat usus*) dans la gonorrhée invétérée qui dépend du relâchement des organes (1). Quelquefois pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs sur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs : il y a même de grands médecins qui leur ont attribué une efficacité presque spécifique contre cette maladie ; l'expé-

(1) *Historia plantarum*, &c. p, 51.

rience plus encore que la raison , m'a prouvé le contraire. Et ceux qui se donneront la peine de lire les Auteurs que j'ai nommés plus haut , verront qu'ils n'ordonnent rien de laxatif.

Actuarius ordonne des choses qui fortifient sans échauffer (1).

Arétée , qui veut qu'on y remédie incessamment , vu le danger dont elle menace , n'ordonne que des fortifiants , l'abstinence des plaisirs de l'amour & le bain froid (2).

Celse , des ouvrages duquel l'un & l'autre ont profité , ordonne des frictions , & sur-tout le bain d'eau extrêmement froide ; (*natationesque quàm frigidissimæ*) (3) : il veut que tout ce qu'on mange & qu'on boit , on le prenne froid ; qu'on évite tous les alimens qui peuvent engendrer des crudités , des vents , & augmenter l'âcreté de la semence.

Fermel ordonne des alimens succulens , aisés à digérer , & des électuaires restaurans.

Si la promesse de *Langius* qui oseroit jurer que les purgatifs & la diète guériroient cette maladie , est vraie , ce ne peut être que dans le cas où elle seroit

(1) Ibid. l. 4 , c. 8.

(1) P. 131,

(2) Oper. omn. p. 544.

produite par une mauvaise diete qui auroit donné lieu à des obstructions dans le bas-ventre , & fait dégénérer toutes les humeurs , sans que les solides eussent encore reçu d'atteintes bien considérables ; & il n'a eu en vue que ce cas , car s'ils avoient reçu une atteinte un peu considérable , les purgatifs devroient nécessairement être aidés par les roborans. Telle étoit la gonorrhée que *Regis* observa, & dont *Craanen* nous a conservé le détail. *Un homme* , dit-il , *d'un tempérament pituiteux* , ayant fait long-tems usage d'alimens humectans , fut attaqué d'un écoulement d'une humeur aqueuse , crue , visqueuse , qui sortoit sans sentiment. Il maigrissoit , ses yeux se cavoient , il perdoit tous les jours ses forces. *REGIS* commença par les purgatifs pour évacuer ces humeurs pituiteuses ; ensuite il lui ordonna les fortifiants , & des alimens desséchans ; enfin si cela ne suffisoit pas , il conseilloit un caustique à chaque jambe (1). Mais cette méthode des purgatifs ne peut jamais convenir , quand cette maladie est la suite des excès vénériens , & qu'elle dépend , comme , dit *SENNERT* , de la foiblesse que les vésicules féminales ont contractée par les alternati-

(1) Voyez J. J. MANCETI , bibliotheca medico practica, t. 2 , p. 635.

ves si fréquentes de réplétion & d'inanition.

Le détail de quelques cas fera mieux saisir la véritable curation.

Timée en fournit un qui ne peut être mieux placé qu'ici. Un jeune homme, dit-il, étudiant en Droit, d'un tempérament sanguin, se polluoit manuellement deux ou trois fois par jour, & quelquefois plus souvent, il tomba dans une gonorrhée, accompagnée d'une foiblesse de tout le corps. Je regardois la gonorrhée comme une suite du relâchement occasionné dans les vaisseaux séminaux, & la foiblesse dépendoit de la fréquente effusion de semence, qui avoit dissipé la chaleur naturelle, amassé des crudités, lésé le genre nerveux, abruti l'ame & affoibli tout le corps. Il lui ordonna un vin fortifiant avec les astringens & les aromatiques infusés dans le gros vin rouge : un opiat de même nature, & un onguent composé d'huile de roses, de mastic, de nitre, de bol d'arménie, de terre figillée, de balauftes & de cire blanche. Le malade fut guéri au bout d'un mois de ce mal honteux, & je l'avertis de s'abstenir à l'avenir de cette infâme débauche, & de se souvenir de la menace de l'ÉTERNEL, qui exclut les mols du royaume des cieux.
Cot. I, c. 6. (1)

(1) Ibid. p. 624.

Un des meilleurs Médecins que nous ayons en Suisse, me marque M. ZIMMERMANN, M. G. M. WEPFER de Schaffouse, dont l'autorité ne peut être que d'un très-grand poids, assure avoir guéri un écoulement continuel de semence, suite de la masturbation, par le secours de la teinture de mars de LUDOVICI. M. WESLIN de Zurzach, m'a confirmé la même chose sur sa propre expérience. Pour moi, ajoute mon ami, je n'en ai pas vu d'aussi bons effets.

M. le professeur *Stehelin* parle d'un homme lettré qui étoit affligé d'une effusion involontaire de semence, sans idées vénériennes, & qu'il a guérie par l'usage d'un vin avec le mars & le kinkina. Les remedes, & entr'autres les eaux de Schwalbach & la douche d'eau froide sur le pubis & le périnée, n'eurent pas les mêmes succès chez un jeune homme qui s'étoit attiré ce mal par la masturbation. Il ajoute que M. le Docteur *Bongars*, fameux Praticien à Mayseck, a guéri deux personnes attaquées d'une débilité des vésicules séminales, en leur faisant prendre trois fois par jour huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham, dans une tasse de vin de Pontac, & en leur faisant boire une décoction de falsepareille. M. *Stehelin* remarque que,

quoique l'opium soit un remede contraire aux indications, il a cependant été conseillé par *Etmuller* contre l'éjaculation trop prompte qui dépend d'une semence trop spiritueuse. Qu'il me soit permis d'ajouter, qu'en examinant attentivement le conseil de ce fameux Praticien, & en comparant la nature du mal, dans certains cas, avec les effets de l'opium, on concevra aisément que ce remede peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conseille. Il distingue avec beaucoup de soin les différentes especes d'écoulemens, il assigne les causes & le traitement de chaque espece; & passant ensuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection, *nimis citam*, il en donne deux causes: 1^o. le relâchement des vésicules séminales: 2^o une liqueur féminale trop bouillante, trop spiritueuse & trop abondante; c'est dans ce cas qu'il ordonne l'opium (1). Mais à quel titre? L'opium, dont la vertu aphrodisiaque est si bien démontrée, vertu qu'*Etmuller* lui-même indique, & dans son petit ouvrage sur ce remede, & dans l'endroit même où il donne ce conseil, ne peut qu'augmenter la cause de la maladie, & par-là même en aggraver les symptômes.

(1) Colleg. pract. speciale, c. 2, t. 1, p. 459.

Les cas où il est utile, c'est au contraire quand les humeurs sont crues, tenues, aqueuses, & les nerfs en même tems excessivement mobiles. L'on fait qu'il remédie à ces différens accidens, qu'il suspend l'irritabilité, & qu'il arrête toutes les évacuations, excepté la transpiration. Mais on ne peut trop le rédire, l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos, sans quoi il deviendrait nuisible. M. *Tralles*, dans son excellent ouvrage sur ce remède, nous fournit une observation, & l'on en trouve de semblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonspection. Un homme, dit-il, qui, dès sa jeunesse, avoit eu du penchant aux pollutions, ce qui l'avoit rendu extrêmement foible, ne prenoit jamais de l'opium, soit pour modérer une toux ou une diarrhée, ou dans quelque autre but, qu'il n'eût pendant la nuit, & à son grand dommage, des songes lascifs accompagnés d'une émission spermatique (1). Qu'on me permette une réflexion qui se présente naturellement, c'est que l'erreur d'*Etmuller*, prouve bien évidemment, 1^o combien une théorie exacte a d'influence sur la pratique qui, sans son secours, ne peut

(1) *Ufus opii salubris & noctius*, P. 131.

être très-souvent que fausse & erronnée ;
 2°. combien par-là même un homme ,
 qui réunit l'une & l'autre , doit avoir
 d'avantages sur celui qui n'est guidé que
 par quelques observations , ou qui se
 livre à une théorie systématique ; enfin ,
 3°. combien la lecture des meilleurs Au-
 teurs de pratique , qui ont été dénués
 de cette théorie exacte due à notre
 siècle , peut tromper ceux qui , en les
 lisant , ne peuvent avoir qu'une foi im-
 plicite , & qui ignorent ces principes ,
 qui doivent servir de pierre de touche ,
 pour discerner en médecine ce qui est
 de bon ou de mauvais aloi.

Je finirai par deux de mes observations ;
 un plus grand nombre seroit superflu.

Un jeune homme de vingt ans qui avoit
 eu le malheur de se polluer , étoit atta-
 qué depuis deux mois d'un écoulement
 muqueux continuel , & de pollutions
 nocturnes , de tems en tems , accompa-
 gnées d'un épuisement considérable , il
 avoit de fréquens & violens maux d'es-
 tomac ; il se sentoît la poitrine extrê-
 mement foible , & suoit très-aisément :
 je lui ordonnai l'opiat suivant.

*Rx. Condit. rosar. rubr. unc. III. conditi
 anthos. cort. peruv. aa unc. I. mastices dr.
 II. cath. dr. I. olei cinnam. gtt. III.
 scrup. cort. aur. q. S. f. electar. solid.*

Il en prenoit un quart - d'once deux fois par jour. Au bout de trois semaines il se trouva bien à tous égards ; & l'écoulement n'avoit plus lieu qu'après les pollutions nocturnes , qui étoient beaucoup moins fréquentes : la continuation du même remède , pendant quinze jours , le remit tout-à-fait.

Deux époux étrangers , que je n'ai jamais connus , attaqués presque dans le même tems , & bien sûrs qu'il n'y avoit point de virus , d'un écoulement accompagné de foiblesse & de douleurs tout le long de l'épine du dos , ne pouvoient accuser que des excès conjugaux : l'écoulement étoit beaucoup plus considérable chez le mari. Ils avoient essayé différens remèdes très-inutilement ; & entr'autres des pilules mercurielles qui avoient augmenté l'écoulement ; ils me firent consulter. Je leur ordonnai les bains froids , un vin de kinkina , d'acier & de fleurs de roses rouges : ils prirent régulièrement le remède ; c'étoit dans l'été de 1758 ; les pluies continuelles rendoient l'usage des bains de riviere très-difficile , la femme n'en prit que deux ou trois , le mari une douzaine ; au bout de cinq semaines ils me firent dire qu'ils étoient presque totalement rétablis , j'ordonnai la continuation jusqu'à parfaite guérison , qui ne tarda pas.

Ces succès heureux ne peuvent point servir à fonder un pronostic général & favorable ; cette maladie est le plus souvent extrêmement rébelle, quelquefois même incurable. Je n'en donnerai qu'un seul exemple, mais démonstratif. Un des plus grands Praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & qui enrichit la Médecine par des ouvrages tous excellens, est affligé, depuis plus de quinze ans, d'une gonorrhée simple, que tout son art & celui de quelques autres Médecins qu'il a consultés n'ont pu dissiper : cette triste incommodité le consume peu à peu & fait craindre de le perdre longtemps avant le terme auquel il seroit à souhaiter qu'il parvînt, & auquel il pourroit parvenir selon le cours ordinaire des choses.

Il seroit inutile de m'étendre davantage ; j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux des jeunes gens sur les horreurs de l'abîme qu'ils se préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils se sont attirés ; je finis par réitérer ce que j'ai déjà dit dans le cours de cet ouvrage, que quelques cures heureuses ne servent pas à leur faire illusion ; le mieux guéri recouvre difficilement sa première vigueur, & ne conserve une santé pas-

fable qu'à force de ménagement ; le nombre de ceux qui restent dans la langue est décuple de ceux qui guérissent & quelques exemples de gens qui n'avoient été que peu malades , ou chez lesquels un tempérament plus vigoureux a pu se relever plus aisément , ne doivent point être regardés comme faisant une regle générale.

..... Non bene ripæ creditur ;
Ipse aries etiam nunc vellera ficcet.

F I N.

Extrait de la Permission simple.

PIERRE-CHARLES-LAURENT DE VILLEDEUIL ,
Chevalier , Conseiller du Roi en tous ses Conseils ,
Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel , Di-
recteur-Général de la Librairie & Imprimerie , vu
l'Article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août
1777 , portant Règlement pour la durée des Privi-
leges en Librairie , en vertu du pouvoir à nous
donné par ledit Arrêt : nous permettons au sieur
LAPORTE , Imprimeur-Libraire à Paris , de faire une
édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *l'Onanisme* ,
&c. , laquelle édition sera tirée à deux mille Exem-
plaires en un volume in-18. &c. &c. Donné à Paris
en 1784. Signé DE VILLEDEUIL.

Par M. le Directeur-Général ,
DE SANCY , Secrétaire-Général.

